

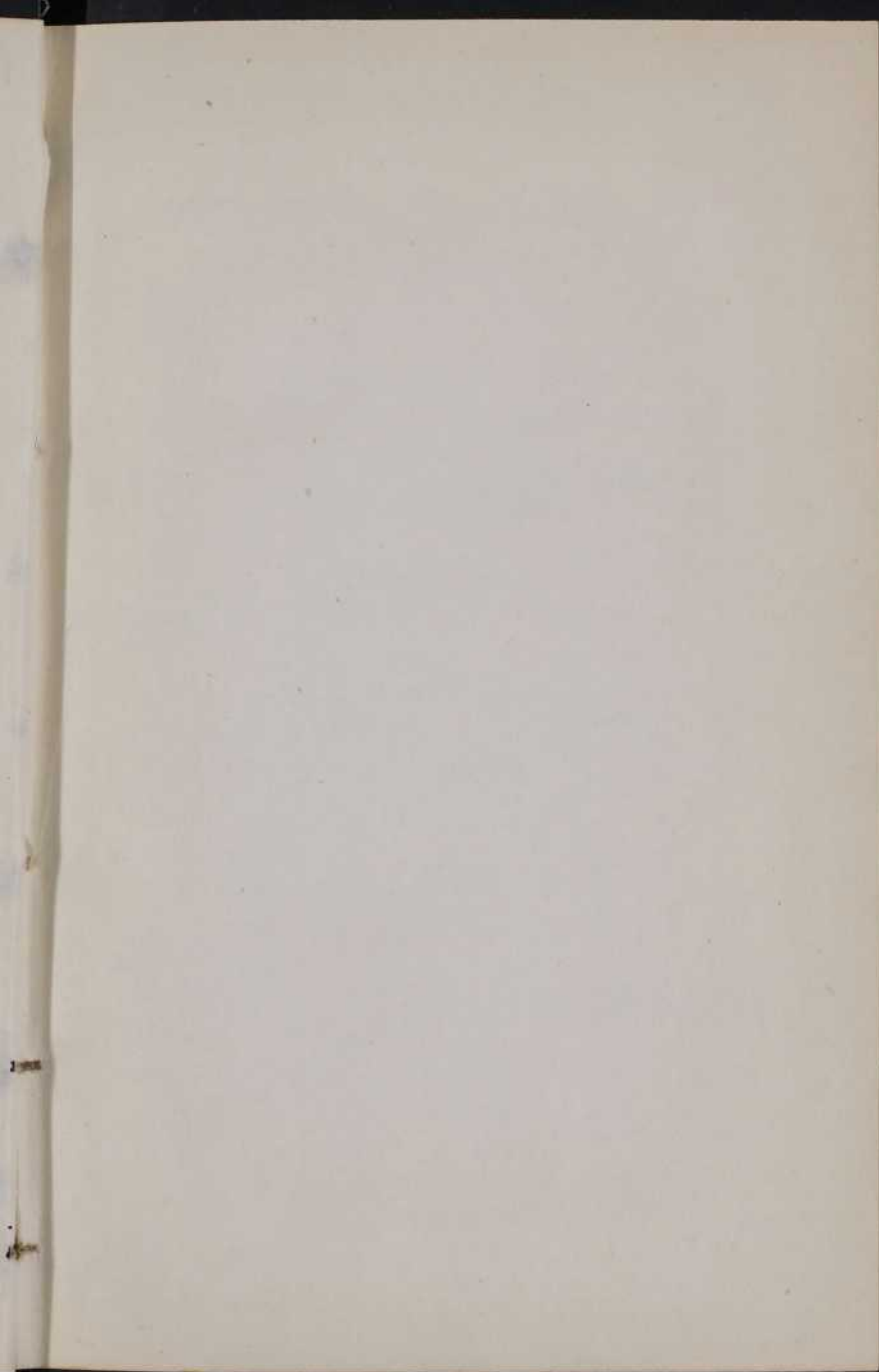
52

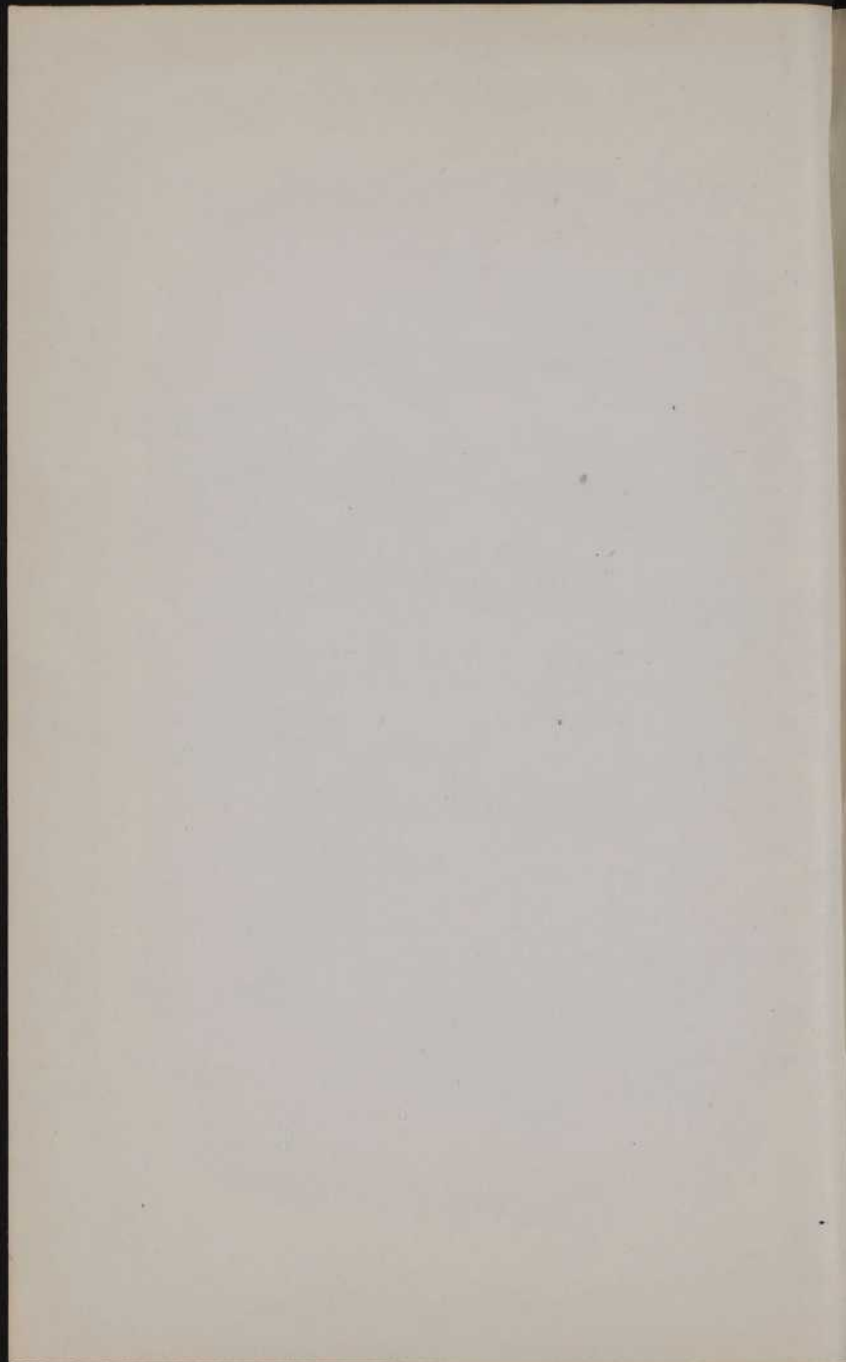
am

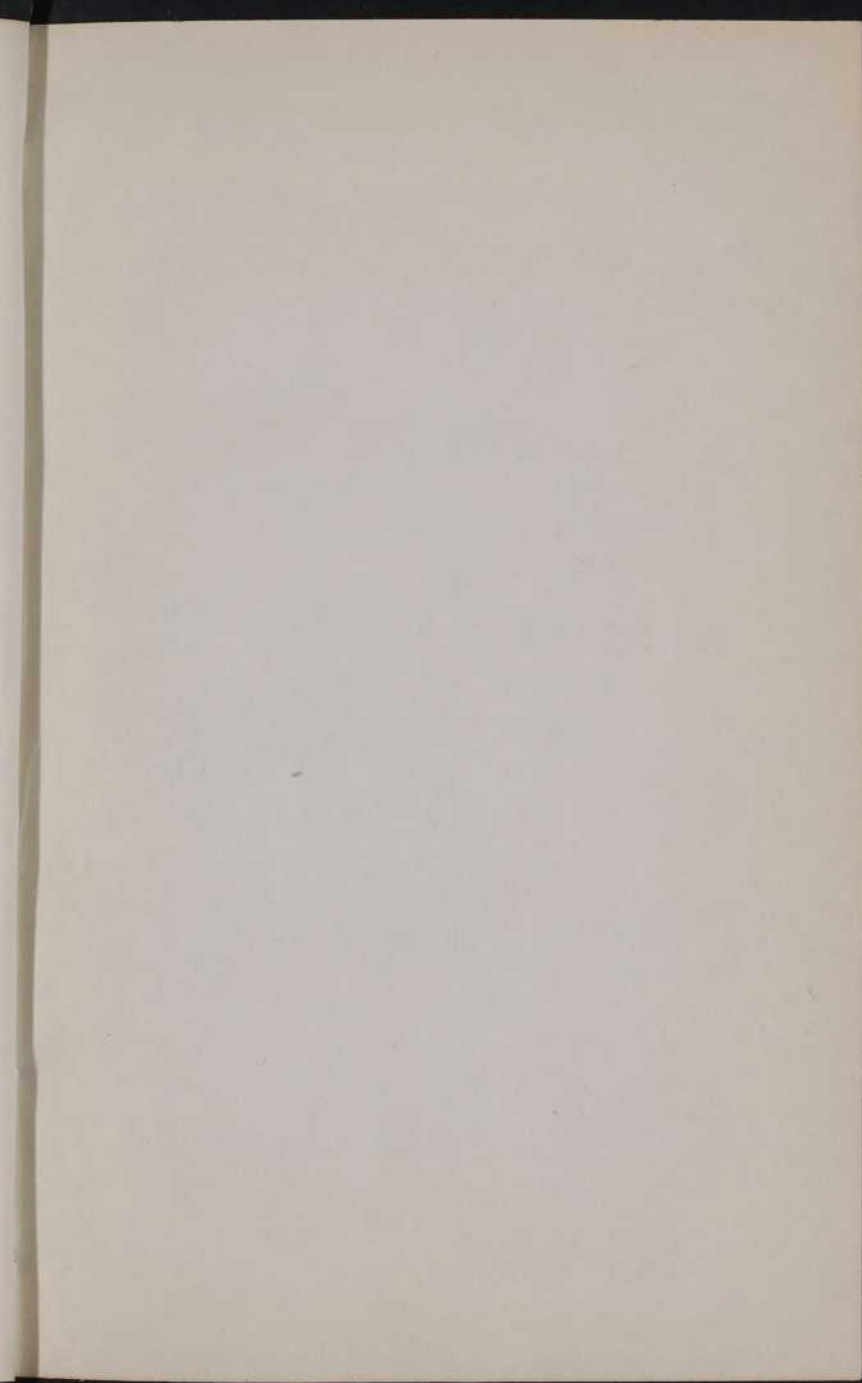














René DETERTOC

# L'amour ne meurt pas



MONTREAL

1930



BIBLIOTHEQVI  
SVI DIOCE

LIBRAIRIE  
C. DEOM  
MONTREAL



René DETERTOC

# L'amour ne meurt pas



BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SULPICE

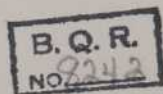
MONTREAL

1930

Tous droits réservés, Ottawa 1930

ALBERTA  
TOPIC-THIRTY

PS  
9505  
082 A74



## PROLOGUE

Il y avait danse, ce soir là, au Vesper, à Old Orchard. C'était au début de juillet 1930. La grande salle à manger, transformée pour la circonstance en une salle de bal au parquet ciré, retentissait des accords des instruments à cordes. Tantôt lente et mélodieuse, la musique entraînait dans une valse gracieuse d'antan; c'était doux et mélancolique comme une mélodie qui chante la jeunesse disparue. Tantôt plus vive, plus rapide, elle faisait évoluer comme des marionnettes les couples de danseurs. Les musiciens, contorsionnistes ou saltimbanques pris d'une crise d'épilepsie ou de danse de Saint-Guy, attaquaient un jazz et, affolés, contagionnés, les danseurs, accouplés comme des lianes qui ont entrelacé leurs branches, enroulé sur elles-mêmes leurs tiges flexibles et perdu leur tuteur, tourbillonnaient en une danse folle, se pliant, se courbant, se tordant encore, sarments que le vent agite au gré de ses caprices.

Autour de la salle, assises sur des chaises ou des bancs bien adossés aux murs, des personnes d'un âge raisonnable contemplaient avec admiration ou critiquaient avec sévérité les gestes gracieux ou les mouvements désordonnés, les poses réservées ou la nonchalance et l'abandon de la jeunesse qui folâtre sans cesse. Dans un coin de la salle, seul et semblant éviter toute compagnie, un petit vieillard paraissant écrasé sous le poids des années ou du chagrin, suivait avec intérêt et anxiété, de ses petits yeux gris, les pas et le maintien

d'une jeune fille belle comme l'aurore. Timide et réservée, cette jeune fille, qui paraissait avoir seize printemps, donnait ses deux mains à son partenaire de danse sans les lui abandonner; et le jeune homme, plein de respect pour la timidité de sa compagne, tenait une des petites mains de la jeune fille au bout de son bras tendu, pendant que son autre main effleurait les doigts satinés appuyés sur la hanche à peine ébauchée de la jeune fille. Tous deux, avec des mouvements gracieux, cadençaient leurs pas au rythme de la musique qui jouait une valse méditation. Quand le dernier accord de la danse résonna, la jeune fille remercia son charmant compagnon, et elle alla s'asseoir auprès du petit vieillard. Quelques minutes plus tard elle l'entraîna sur la véranda pour respirer l'air frais de la mer. Et le vieillard jetait un châle de cachemire sur les épaules de l'enfant qui lui souriait et le regardait avec ses grands yeux pleins de tendresse; la vieillesse couvrait l'adolescence de son manteau protecteur, la jeunesse soutenait et réchauffait le vieil âge. Tous deux marchaient d'un pas lent; le petit vieux, la tête basse, semblait chercher dans les ombres des colonnes de la véranda l'ombre ou l'image d'un être disparu, et la jeune fille, le regard rêveur tourné vers la voûte céleste, interrogeait les étoiles sur son propre avenir.

Assis sur la véranda, vis-à-vis l'embrasement d'une fenêtre de la salle, je fumais un pur havane dont la fumée s'échappait à travers la cendre grise en longues spirales ou en cercles bleuâtres. Je regardais d'un œil indifférent les mouvements chorégraphiques des jeunes

couples; j'entendais, sans les écouter, les tendres propos des amoureux groupés autour de moi, et j'admirais l'élégance de la jeune fille qui se promenait avec le vieillard dont la tristesse m'intriguait. De la fenêtre ouverte s'échappait une chaleur parfumée, celle qu'on perçoit un matin de printemps, auprès d'une serre dont les fenêtres ont été ouvertes pour y laisser pénétrer l'air tiède. La lune, au grand disque d'argent poli, montait dans un ciel sans nuage; les étoiles scintillaient par myriades; la mer, immense miroir dont l'horizon lointain formait le cadre, semblait dormir tant elle était tranquille. Seul le flot, qui se roulait sur le sable blanc, murmurait le refrain des soirs calmes de l'été. Tout près quelques baigneuses, sirènes aux voix captivantes, se jouaient encore dans l'onde...

Il était dix heures; la danse finissait. Les invités, par petits groupes, se dispersaient; les voix s'apaisaient et ne chuchotaient plus que des mots d'amour, ces mots que le cœur entend et comprend mieux que les oreilles. C'était l'heure de la rêverie, heure qu'on aime parfois à voir revenir quand l'âge fait beaucoup plus long le chemin qu'on a parcouru que celui qu'on a encore devant soi. Mon regard s'étendait au loin sur ma vie disparue et des nuages sombres s'élevaient de là déroulant leurs longues spirales comme les pellicules d'un film, en images transparentes des souvenirs de mon enfance et de ma jeunesse. Mon cigare, me brûlant les doigts, me ramena à la réalité juste au moment où les deux personnages, le vieillard et la jeune fille, qui m'avaient intrigué, tournaient le coin de la véranda

et disparaissaient. Je ne puis entrer encore et gagner ma chambre; la nuit est si belle; son silence est si doux après le tapage et le brouhaha du jour à Old Orchard; la brise est si fraîche et si réconfortante après la chaleur qui nous a accablés depuis le matin. Puis j'aime tant naturellement la solitude! que je veux jouir encore pendant une heure du silence, de la brise et de la solitude. Je donne libre cours à mon imagination. Mais presque toujours ma pensée se retrace l'image du petit vieillard et de la jeune fille qu'il paraît tant aimer. Il me semble qu'il y a un mystère dans la vie de ces deux êtres, ou que quelque grand malheur dans leur passé, au moins dans celui du vieillard, les unit d'une manière plus étroite. Dans le sourire même de la jeune fille il paraît y avoir quelque tristesse; la vieillesse de l'homme paraît prématurée ou produite plutôt par une cause morale que par l'épuisement physique. Un double sentiment de pitié et de sympathie pour l'homme et d'admiration pour la beauté de la jeune fille excite l'ardeur de ma curiosité et raffermi ma résolution de pénétrer les secrets intimes de ces deux vies.

Un matin, quelques jours plus tard, je revenais sur la plage de ma promenade que j'avais prolongée plus que d'habitude. La mer, bouleversée par une forte tempête durant la nuit, avait rejeté sur les sables une variété infinie de débris. Je m'étais amusé à en examiner un bon nombre avec une attention toute particulière. Un moment je me penchai et je ramassai sur un bout de planche un petit poulpe que je considérais minutieusement tout en marchant. Je pensais à toutes

les histoires de marins naufragés qui luttent avec les pieuvres monstrueuses. J'examinais, je pensais et je marchais toujours lorsque tout à coup j'allai buter sur la carène d'une goélette, depuis longtemps rejetée sur la plage et que la mer, dans la rage de ses grandes marées, avait à moitié ensevelie dans le sable. Ses grosses poutres de bois, équarries à la hache et liées entre elles par d'énormes fiches de fer, servent maintenant de banc pour les personnes fatiguées par la promenade et pour celles qui veulent s'isoler, méditer, contempler la mer ou lire des romans loin de toute distraction. Je relevai la tête et je vis avec étonnement le petit vieillard assis à ma place de prédilection, là où j'aimais tant passer de longues heures de repos complet. Je m'approchai tranquillement de lui; il ne bougea pas; il ne semblait pas me voir; il était immobile, paraissant absorbé dans une idée fixe. A quelque distance, la jeune fille s'amusait à ramasser des coquillages. Je recherchais en vain sur les traits de l'homme en face de moi, la ressemblance d'un ancien ami que j'avais cru retrouver la première fois que je l'avais aperçu. Mais jusqu'ici rien ne me permettait de reconnaître cet homme, qui avait les traits ridés, le teint jaune, les cheveux blancs et rares. Ses sourcils longs et épais donnaient un air d'austérité à sa figure. Sa moustache blanche s'affaissait sur ses lèvres dont les coins se continuaient avec des rides profondes. Le dos un peu voûté faisait pencher la tête en avant. On eût dit le chagrin personnifié pleurant depuis longtemps sur une tombe chérie.

Je m'assis à quelque distance sur la même poutre

de la carène blanchie par le soleil. Tout à coup le petit vieillard parut se ranimer; ses paupières affaissées se relevèrent; ses yeux gris et ternes jetèrent soudain un reflet brillant en m'apercevant; ses joues se teintèrent d'un rouge fade. Je l'avais reconnu dans l'éclat passager de son regard; c'était un de mes meilleurs camarades au temps de notre vie d'étudiants. Je m'approchai de lui et je lui serrai la main avec toute l'effusion de la joie qu'on a de retrouver un vieil ami après une longue absence. Cependant la froideur, la gêne ou je ne sais quel sentiment de la part d'Elphège R... parurent répondre à l'enthousiasme de mon élan. Oui, c'était bien Elphège R... le compagnon inséparable d'autrefois, Elphège l'ami sincère. La belle jeune fille était sa petite-fille Germaine qui l'accompagnait partout, cherchait à le distraire et à chasser loin de lui les idées noires qui l'envahissaient parfois.

Peu à peu, Elphège et moi, nous redevenions les bons amis d'autrefois. Sa froideur et sa gêne disparaissaient petit à petit. L'intimité entre nous grandissait tous les jours. Nous nous recherchions mutuellement; lui semblait heureux d'avoir rencontré une âme compatissante, un cœur affectueux dans lequel il pourrait épancher le trop-plein de son chagrin et de ses peines de cœur; et moi j'étais sensible aux marques d'affection et de confiance qu'il me témoignait à tout instant. Le matin de bonne heure, nous faisons de longues marches sur la plage déserte. Nous nous asseyions souvent sur la vieille épave où nous avions renouvelé con-

naissance ou sur les troncs d'arbres rejetés par la mer. A l'heure du bain, nous nous isolions de la foule, sur les bancs de sable que la mer forme pendant les grosses tempêtes. L'après-midi ou le soir, nous refaisions nos marches sur la plage ou nous nous retirions à l'écart dans un coin de la véranda. Nous voulions reprendre en ces jours de repos ce que le temps avait enlevé à notre vieille amitié pendant une longue séparation. Que de souvenirs nous avons rappelés pendant ces longues causeries qui paraissaient toujours trop courtes. Notre vie d'étudiant nous est revenue tout entière. Mais parfois mon pauvre ami redevenait rêveur. Certaines inquiétudes paraissaient s'emparer de son esprit. Je respectais toujours les sentiments qu'il tentait de me cacher, car j'étais certain qu'un jour il ouvrirait tous les replis de son cœur à l'amitié comme on va raconter au médecin tous les symptômes de la maladie qui nous afflige, ou dire au confesseur tous les secrets qui inquiètent la conscience, pour obtenir de l'un la consolation et la tranquillité, et de l'autre, le soulagement et la guérison.

Souvent la petite Germaine nous accompagnait dans nos marches. Elle se plaçait toujours entre nous deux, nous prenant le bras qu'elle serrait fortement en s'appuyant comme si elle eût voulu nous rapprocher davantage et nous unir plus intimement. Elle s'apercevait que notre intimité toujours croissante apaisait les souffrances morales et les inquiétudes de son grand-papa dont le sommeil devenait plus paisible, plus réparateur et l'appétit meilleur. Elle prenait un plaisir

extrême à nous entendre raconter les épisodes de notre vie d'étudiant. Le plus souvent, le soir, elle venait s'asseoir près de nous pour nous écouter en silence. Elle préférait de beaucoup ces entretiens évocateurs à la danse qu'elle ne se permettait que par simple complaisance pour un ami. Quand elle entendait son grand-papa raconter ses vieilles histoires, ses grands yeux bleus souriaient autant que sa fine bouche.

Après nos marches ou nos causeries de la soirée, je m'enfermais dans ma chambre pendant quelques heures et je couchais sur le papier, pendant que je les avais encore frais à la mémoire, tous les souvenirs que mon bon ami Elphège nous avait racontés quelquefois avec beaucoup de verve, quelquefois les larmes aux yeux. Quand nous sommes revenus au Canada, j'eus le bonheur d'être l'hôte de mon ami pendant quelques jours à Montréal. Le soir, nous nous réunissions dans son bureau et là près de son pupitre au-dessus duquel il avait accroché les multiples photographies prises à différents âges de l'épouse qu'il ne cessait de pleurer, nous relisions les notes que j'avais prises à Old Orchard; nous les commentions, nous y ajoutions d'autres souvenirs et parfois mon ami me suppliait d'en retrancher certains épisodes qui ne cadraient pas avec son chagrin. Je lui obéis et avant de partir, je lui laissai toutes mes notes réunies en un faisceau le priant de les rédiger comme il l'entendrait. Quelques jours plus tard, je recevais le récit qu'il me demanda de présenter tel quel aux lecteurs. Je n'y ai rien retranché; je n'y ai rien ajouté. J'ai voulu respecter le désir de mon ami si affligé.

## CHAPITRE I

### LA RENCONTRE

Il y a bien longtemps, c'était en octobre 1885, les cours de la Faculté de Médecine de l'Université Laval, à Montréal, s'ouvraient dans le vieux Château Ramezay. Là étaient abritées alors les deux seules facultés de Droit et de Médecine, dans les quatre ou cinq petites chambres bien exigües du rez-de-chaussée. L'Université était bien pauvre en matériel, mais très riche en professeurs, non pas par le nombre mais par la qualité. Leur dévouement et leur désintéressement constituaient tout son actif. Il n'y avait pas un seul laboratoire; pas un seul microscope; deux ou trois éprouvettes et quelques bouteilles que le professeur de chimie allait chercher au-dessous de l'escalier.

Depuis ma cléricature, je ne suis jamais entré dans le vieux Château où je retrouverais beaucoup des souvenirs des quatre années heureuses écoulées entre ses murs. J'y reverrais beaucoup de confrères aimés, beaucoup d'amis sincères depuis longtemps disparus, quelques-uns ballottés au loin sur une terre étrangère, beaucoup plus reposant dans un lieu d'où l'on ne revient plus. Quand je passe, ce qui est rare, devant cette vieille bâtisse, j'ai le cœur gros, bien gros. Les souvenirs affluent en foule à mon esprit, des souvenirs d'étudiants, des souvenirs encore plus beaux et plus inoubliables, les souvenirs de mes premières et de mes dernières amours

qui ont duré toute ma vie et qui ne s'éteindront qu'avec mon dernier soupir. Je m'aperçois que mes jours ont fui avec une rapidité vertigineuse. Je constate, hélas! depuis longtemps que mes cheveux ont la blancheur de la neige. J'ai vieilli, mais le vieux château, aux murs centenaires, semble au contraire rajeunir. La main de l'homme le retouche souvent; elle en efface les rides, en remplit les lézardes, lui redonne des couleurs fraîches et jeunes. Aussi semble-t-il, en vieillissant, toujours défier du temps l'irréparable outrage.

Il est isolé et désert maintenant, ce vieux manoir. Il semble dormir du sommeil calme des vieillards qui trouvent plus de jouissances dans l'assoupissement de leurs sens parce que leur cerveau n'a plus que des rêves remplis des souvenirs de leur jeunesse, adoucis par le temps. Dans ce manoir d'un autre âge, on n'entasse plus que les vieilles choses des vieux temps; on en a fait un musée. Il est isolé et désert, le vieux manoir, parce que l'Université, qui a grandi, l'a abandonné comme une chose démodée, usée, trop petite pour y loger. Il est isolé et désert parce que la ville, dont la population a quadruplé, étend ses limites au loin dans toutes les directions, déplaçant ainsi son centre vers le nord, vers l'ouest et vers l'est. Autrefois, le vieux manoir était au centre de la ville, en plein quartier des affaires, de la promenade et sur le boulevard fashionable. Aujourd'hui, pauvre vieux manoir, il est comme une chose oubliée dans le coin d'une rue peu fréquentée.

Jadis ce quartier de la ville était peuplé par la foule remuante et empressée des hommes d'affaires,

des avocats, des notaires, des courtiers, des étrangers, des étudiants, des professeurs. C'était là, le matin, le lieu de la vie active, du struggle for life, du monde qui s'interpelle, se pousse, se bouscule pour arriver bon premier. Dans l'après-midi, la physionomie du quartier changeait complètement. La population, plus dense, plus variée, moins empressée ou moins affolée, cheminait avec plus de lenteur; c'était l'heure des désœuvrés, des curieux, des amoureux, du monde qui s'ennuie, des femmes qui étalent leurs richesses et leurs toilettes; c'était l'heure des rendez-vous. Peu après trois heures, les beaux équipages, les phaétons, les coupés, les victorias, les landaus, les tilburys, les charrettes anglaises, venaient de l'est, du nord ou de l'ouest de la ville par les rues St-Denis ou Beaver-Hall et circulaient aux pas lents et dansants de leurs beaux chevaux sur les rues St-Jacques et Notre-Dame, entre les rues Bonsecours et McGill, jusque vers les six heures. Les riches s'arrêtaient aux portes des grands magasins Mussen, Hamilton, Morgan, Hensley, Carsley pour y voir les nouvelles modes ou y faire leurs emplettes.

La chaussée était toujours encombrée des riches équipages qui excitaient l'envie des pauvres piétons. Sur les trottoirs, la foule considérable, composée des gens de la classe aisée et de ceux qui cherchent plus les distractions que le repos, allait avec la lenteur des désœuvrés ou des amoureux. On s'arrêtait aux vitrines pour admirer les nouveautés; on se formait en groupe pour causer des nouvelles du jour, annoncer ou apprendre un mariage, des fiançailles, s'inviter à un bal, à une soirée

ou simplement pour caqueter. Tous les âges aimaient cette promenade et en jouissaient. Et les étudiants donc ! Et les jeunes filles ! Nous rencontrions là ceux ou celles que nous avions vus la veille, dans une soirée, un bal ou au thé. Les connaissances se renouvelaient ; puis nous marchions deux par deux, nous contant fleurette, insoucians de l'encombrement ou plutôt l'escomptant pour ralentir le pas, retarder notre marche et demeurer plus longtemps ensemble. Vers les cinq heures beaucoup entraient chez Alexander, le grand pâtissier à la mode, pour y prendre une crème, une glace, le thé ou croquer un chocolat. A six heures la foule se dispersait peu à peu ; les équipages s'éloignaient, faisant en sens contraire la route qui les avaient amenés. Puis c'était le silence et la solitude.

Étudiants, nous ne pouvions pas toujours jouir de ces trois heures de promenade ou aller flirter aussi longtemps que nous l'aurions souhaité. Nous nous contentions le plus souvent du quart d'heure de répit accordé entre deux cours, et nous nous rendions jusqu'à l'église Notre-Dame ou à l'Hôtel des Postes ; puis nous revenions à la hâte entendre nos professeurs discourir d'un ton monotone sur la matière médicale ou toute autre branche de la médecine. Parfois nous nous contentions de nous grouper à la porte de l'Université, et joyeux carabins, gais lurons, nous passions notre quart d'heure de grâce à contempler les beaux équipages qui passaient, la foule qui cheminait, mais surtout à flirter avec les beaux petits minois qui connaissaient nos habitudes et nos instants de récréation. Nous étions toujours

certains qu'à l'heure convenue, nous les verrions plutôt de près que de loin. Nous admirions les toilettes claires des jeunes filles, leurs grands chapeaux fleuris, leurs riches fourrures, ou, suivant la saison, leurs robes lourdes et épaisses, longues, très longues selon la mode du temps, qui ne montraient rien du tout alors. Nous admirions bien plus encore leurs jolies joues roses, leurs lèvres de carmin et les œillades de leurs grands yeux bleus ou noirs. Et parfois les regards des jeunes filles, plus agaçants, plus provocants, jetaient le trouble en nos âmes paisibles d'étudiants, et sous l'empire de je ne sais quel magnétisme, nous suivions et rejoignons bientôt ces jeunes hypnotiseuses qui nous faisaient oublier nos cours et nos professeurs.

Aujourd'hui devant le vieux château, plus de boulevard, plus de promenade, plus d'équipages, plus de jolies coquettes et de gais carabins. Tout est disparu et les rues St-Jacques et Notre-Dame sont désertes et silencieuses l'après-midi. Les grands magasins ont disparu et ont émigré sur la rue Ste-Catherine qui est devenue le lieu de promenade fashionable. Et dans le parterre sans fleurs du vieux château l'on ne voit plus que de vieux canons et d'antiques obusiers mal assis sur leurs affûts démodés, et des tas de boulets et d'obus que la rouille dévore. Et que font là ces vieilles choses ? que disent-elles ? Ce sont des reliques des jours de gloire ; elles sont là, à la porte ou sous les fenêtres du vieux manoir, comme de vieilles sentinelles qu'on a oublié de relever, ou comme de vieux chiens de garde qui dorment

paisiblement aux pieds de leur maître lui-même endormi dans une quiétude parfaite.

Quand je passe aujourd'hui devant ce vieux château déserté, perdu dans ce quartier de la ville sans vie, je pense à toutes les espiègleries, à toutes les friponneries, à tous les plaisirs des étudiants qui n'étaient pas toujours de bon aloi ou d'accord avec les règles de la bienséance et de la galanterie; à l'ancien Salon de L'Aurore qui avait une vogue incroyable chez les étudiants, non pas tant parce qu'on débitait de bonnes liqueurs à bon compte que parce qu'il y avait deux jolies filles qui faisaient de l'œil aux carabins. Elles étaient jeunes, avaient le visage rond, les joues colorées naturellement, le menton creusé d'une petite fossette, la bouche toujours souriante, des dents blanches, des yeux grands et bien fendus, le nez un peu chiffonné, la taille fine, le pied petit. Elles se ressemblaient comme deux sœurs jumelles; mais l'une était brune et l'autre blonde. En fallait-il plus pour plaire aux étudiants toujours friands des beaux fruits? De leur côté, les deux jeunes filles aimaient les étudiants. "A la Bisailon" c'était courir à L'Aurore et payer chacun son écot. Il en coûtait cinq sous; mais combien de nous allaient à la Bisailon sans le sou, pour le simple plaisir ou désir de mettre en imagination un baiser sur les joues veloutées ou les lèvres roses et tendres des deux belles filles de L'Aurore qui refusaient toujours de telles galanteries. Je pense aussi quelquefois au tapage que nous faisions les jours de pluie ou de neige à ne pas mettre le nez dehors. Cantonnés dans nos salles de cours ou de récréa-

tions nous fumions à faire croire à un incendie; et nous chantions les vraies chansons des étudiants d'alors qui n'étaient pas toujours des cantiques à la Vierge Immaculée.

Un certain jour du mois d'octobre 1885, nous étions un petit groupe d'étudiants, amis intimes, à la grille de la palissade de l'Université, causant des plaisirs et des aventures des vacances à peine terminées.

"Si nous n'avions pas, me dit Joseph Edouard, mon ancien confrère de classe au collège, cette malheureuse épidémie de variole qui ravage notre ville en ce moment, je te ferais connaître une jeune et gentille demoiselle que j'ai rencontrée pendant mes vacances. Mais tu le sais, le fléau qui sévit chasse les petits oiseaux et la ville est triste et déserte comme un bosquet sans ramage ou un jardin sans fleurs."

Cette terrible variole, dont me parlait Joseph Edouard, était à l'état épidémique à Montréal depuis plusieurs mois; aussi toute la classe aisée de la population, qui avait pu quitter la ville, s'était empressée, le printemps, de gagner les places de villégiature aussi éloignées que possible de la grande ville et elle ne se hâtait pas d'y revenir à l'automne. Aussi la promenade des rues St-Jacques et Notre-Dame était-elle déserte. Les beaux jours de septembre étaient finis et octobre semblait vouloir les continuer; la température était douce; le ciel toujours serein; c'était comme un renouveau de l'été, et cependant la ville restait toujours triste, triste surtout pour les étudiants. Peu à peu vers la fin d'octobre

l'épidémie diminua et l'on revit, à de rares intervalles, les jeunes filles et les grandes dames réapparaître à la promenade.

Pour mon ami Joseph Edouard et pour moi-même, le mois d'octobre s'écoulait trop lentement. Nous en trouvions les jours plus longs que d'habitude. Mon ami ne cessait de me raconter les plaisirs de ses vacances, ses conquêtes en amour, ses rencontres agréables avec quelques beautés particulières. Il me parlait surtout souvent, oh! très souvent, des deux jeunes filles qui avaient le plus frappé son imagination. Il les revoyait dans ses rêves qu'il me racontait toujours. Tous les jours il me promettait de me présenter ses nouvelles connaissances et en particulier les deux plus aimables et les plus jolies dès qu'elles reviendraient à la ville. Novembre était arrivé, mais les amies étaient toujours absentes. Les jours paraissaient s'allonger indéfiniment dans cette hâte que j'avais de connaître ces beautés si attrayantes.

Enfin les beaux équipages et les voitures riches de toutes les variétés circulaient en plus grand nombre. La foule des piétons envahissait les trottoirs de la promenade. Les jeunes filles et les jeunes femmes, bronzées par le soleil de la campagne ou le hâle de la mer, jetaient de nouveau la note claire de leur babil dans la foule des promeneurs. La vie des rues St-Jacques et Notre-Dame renaissait joyeuse et brillante. Je suivais, avec quelques amis, le va-et-vient de la foule animée qui grandissait tous les jours et cependant il me semblait que j'étais seul, complètement isolé dans ce monde auquel je me mêlais par habitude et au milieu duquel j'avais eu tant

de plaisir l'année précédente. Je retrouvais des amies que j'accompagnais comme un automate pendant les récréations entre les cours de l'Université. Nous nous disions le plaisir de nous revoir; nous causions de nos vacances; nous rappelions les excursions sur l'eau ou dans les champs et les bois, les promenades au clair de lune. Cependant dans cette foule, je n'étais plus le même, je n'étais plus moi-même. Dans nos conversations, je ne trouvais aucun plaisir, aucun attrait. Je n'avais plus la même gaieté, le même entrain; j'étais plutôt songeur et parfois distrait. La foule animée et joyeuse ne me disait plus rien. C'était par habitude que je me mêlais à elle et que je la suivais. Le teint hâlé qui jetait un nouveau reflet sur la beauté de la jeune fille n'avait plus l'attrait d'autrefois. Mon esprit était toujours ailleurs. La faute en était à mon ami Joseph Edouard qui me faisait toujours espérer la rencontre de ses deux jeunes et jolies amies dont il me parlait sans cesse. Je ne sais ce qui se passait en moi. Une voix intérieure ne cessait de me redire qu'une des deux jeunes filles, qu'une des deux sœurs que mon ami promettait de me présenter serait un jour la bien-aimée de mon cœur; qu'elle deviendrait ma fiancée, mon épouse, ma confidente dans mes inquiétudes futures, et mon soutien dans les déboires et les misères qui assiègent trop souvent le médecin dans l'exercice de sa pratique au contact de toutes les infirmités physiques et morales.

J'avais une hâte fébrile de connaître ces deux amies et d'en aimer vraiment une, parce que je m'imaginai que l'amour m'aiderait, m'encouragerait, me soutien-

drait dans mes études que je voulais entreprendre sérieusement pendant ma deuxième année de cléricature. Je voulais me mettre franchement au travail; mais j'avais peur que sans but bien fixe, bien déterminé, que sans stimulant réel, que sans aiguillon, je ferais la paresse comme l'année précédente, pendant laquelle j'avais pris un goût spécial aux plaisirs, honnêtes tant qu'on voudra, mais tout de même plaisirs qui font perdre un temps précieux. J'ai toujours compris que l'amour est l'aiguillon le plus ardent qui pousse vers les grandes choses, les actions les plus célèbres, que l'amour, en un mot, conduit le monde, et que si parfois il le dirige mal, il l'élève presque toujours à des hauteurs sublimes. Aimer et vouloir le rang, les honneurs, la fortune, la gloire et le bonheur pour l'objet de notre amour, n'est-ce pas là un but digne d'être atteint par les efforts de l'étude, du travail, du courage et de la constance? C'est ainsi que je comprenais et que j'ai toujours compris l'amour. C'est pour cela que je voulais aimer, aimer d'un amour sincère, une âme grande, noble, qui m'aurait aidé à en atteindre le but. Je ne comprenais rien sans l'amour; j'avais un cœur aimant, une âme passionnée, et il me fallait un cœur et une âme qui pussent répondre à mes aspirations, sans cela c'était le vide autour de moi.

Qu'avais-je donc fait l'année précédente? Pendant l'année scolaire 1884-85, j'étais libre de tout lien d'amitié ou plutôt d'amour; aussi mon cœur, ulcéré à la suite de la rupture du seul amour que j'eusse encore cru vraiment ressentir, cherchait-il dans toutes espèces de distractions le baume à appliquer sur les plaies qui me semblaient

saigner abondamment. Mais qu'était-ce que cet amour de collégien de dix-neuf ans qui s'amourache de la seule jeune fille de quinze ans qu'il rencontre dans une famille au milieu de laquelle il passe des vacances à la campagne ? Courir les champs à la recherche de marguerites avec lesquelles on se tressera des couronnes ; s'égarer dans les bois pour cueillir des framboises ou des bluets ; vagabonder sur les grèves, y chercher des cailloux blancs pour les jeter dans l'onde et y tracer des cercles qui vont s'agrandissant ; s'asseoir au bord des ruisseaux qui murmurent des chants mélancoliques ; graver des lettres entrelacées sur l'écorce des arbres ; s'écrire des lettres enflammées quand on s'est quitté après les vacances, est-ce là de l'amour ? Je l'avais cru ; j'avais dix-neuf ans et elle n'en avait que quinze. Mais quelques années ont passé ; la flamme ardente des premiers jours a diminué peu à peu, puis elle s'est éteinte tout à coup, me laissant dans l'obscurité. J'avais tout d'abord cru au vrai bonheur durable, mais les illusions de la prime jeunesse se sont dissipées et mon cœur en est resté ulcéré pendant quelque temps. Aussi ai-je cherché la guérison dans toutes les distractions possibles, mais honnêtes : les soirées, les danses, les réunions littéraires, les leçons de dessin, etc.

Pendant ma première année de médecine, je me contentai de suivre les traditions et les coutumes du temps qui se sont peut-être encore conservées jusqu'à nos jours, c'est-à-dire que je fis, comme les autres étudiants, à peu près rien de bon. Le matin je me rendais régulièrement aux cours et cliniques à l'hôpital, et l'après-

midi à l'Université; mais mes soirées étaient gaspillées en flâneries ou en danses.

Enfin novembre (1885) frileux, grelottant s'acheminait lentement vers l'hiver et les jours sombres. Les arbres dénudés depuis déjà longtemps craquaient parfois au souffle impétueux des tempêtes de neige ou des pluies torrentielles. Les beaux jours étaient rares et souvent la promenade était déserte. Pendant les mauvais jours, les étudiants, à l'abri dans le corridor de l'Université, se contentaient de regarder, à travers les glaces de la porte, ruisseler l'eau sur les trottoirs ou la chaussée, ou la neige, soulevée en tourbillon, s'amonceler en face de l'hôtel de ville. Quand les nuages se dissipèrent quelque peu, et que le ciel redevenait serein, nous reprenions nos marches au milieu de la jeunesse qui ne manquait pas de revenir.

Un certain après-midi de la fin de novembre, le ciel était clair, la température plutôt froide, mais l'air sec, nous rentrions à nos cours à deux heures, avec l'espoir que nous jouirions enfin, dans quelques instants, de la fin d'un jour d'automne idéal, et que notre promenade serait plus fructueuse en rencontres agréables. Malheureusement, nous avons compté sans la bonne humeur et les dispositions favorables de nos professeurs, qui ressentent eux-mêmes l'influence de la température. Ils se sentent en forme, aussi prolongent-ils leurs cours respectifs. On eût dit qu'ils prenaient plaisir à exercer notre patience. A tour de rôle, ils empiètent sur notre

récréation dont ils nous auraient privés complètement si nous ne leur avions indiqué, par ce frottement de pieds sur le parquet que connaissent encore les étudiants d'aujourd'hui, qu'il était temps pour eux de se retirer.

Enfin le cours de quatre heures est terminé quoique tardivement. Nous prenons notre course vers le corridor et la porte pour jouir enfin de quelques minutes de répit. L'autre cours va sonner, hélas! peu importe, c'est une habitude, un repos, un délassement. Il faut voir passer de jolis minois, ne fût-ce qu'un instant. Et qui sait si je ne verrai pas celles que j'attends depuis déjà si longtemps. Nous mettons le pied sur le seuil de la porte juste au moment où un groupe de jeunes filles passe devant l'université. Mon ami Joseph Édouard a tout juste le temps de me pousser du coude; il lève le bras, porte la main à son chapeau qu'il enlève d'un geste gracieux. Je salue de même. J'ai compris: ce sont elles! elles, enfin arrivées. Elles passent et je les vois aller, toutes deux grandes, élégantes dans leurs toilettes ajustées. Je les vois à peine et je préfère déjà l'une d'elles: la plus grande. J'admire sa taille, sa démarche, la couleur de ses cheveux et que sais-je encore? Tout l'ensemble me frappe, m'éblouit; pourquoi? Je ne sais. Je ne lui ai pas vu la figure; je ne connais pas la couleur de ses yeux. Sont-ils doux, sévères, bleus, bruns, noirs? Quel est son teint, son expression? Sa bouche est-elle souriante, ses dents sont-elles belles? Je n'en sais rien, je ne me le demande même pas. C'est elle que je vois; je ne vois plus sa compagne. Je voudrais déjà m'attacher à ses pas, la suivre partout. Elle a pour moi l'attraction

de l'aimant. Immobile près de mon ami, je la regarde longtemps s'éloigner et disparaître. Mon ami me parle; que me dit-il ? Rentrer au cours ? Je ne sais; je ne l'entends pas; je ne le comprends pas. Enfin mon ami, me prenant le bras, m'entraîne au cours pendant lequel toutes sortes de distractions m'assaillent. La voix de mon professeur me parut plus monotone que jamais. Ah! qu'il est ennuyeux! J'avais hâte de sortir, de la revoir en imagination et de la suivre sur le chemin qu'elle venait de parcourir. Il me semblait que je retrouverais facilement la trace de ses pas, que je respirerais le parfum qu'elle avait laissé dans l'air. Oh! la revoir le plus vite possible...

Le dimanche suivant, dans l'après-midi, mon ami Joseph Edouard m'amena chez la jeune fille qui me semblait être l'image vivante de celle que j'avais vue et revue dans mes rêves depuis quelques jours. Notre visite trop courte se passa en conversations indifférentes pour moi. Nous nous adressâmes mutuellement les compliments usuels de la première rencontre et puis ce fut à peu près tout entre nous deux. En effet, je parlai peu; mais en revanche je l'écoutai, avec une attention soutenue, causer avec mon ami Joseph Edouard. Elle était gaie, lui taquin. Ils se racontaient les événements survenus depuis leur dernière rencontre; ils se remémoraient les incidents, les plaisirs de l'été qu'ils avaient passé dans le même endroit de villégiature. Ils auraient parlé longtemps que j'aurais écouté avec un intérêt toujours croissant, sans me lasser d'entendre sa voix, qui avait des intonations et des accents vibrant

à l'unisson de certaines fibres de mon âme et de mon cœur. Je me sentais pénétré par certains effluves qui se dégageaient de sa personne tout entière. Pourquoi éprouvai-je sitôt certaine attraction pour elle ? Elle m'avait parlé si peu, à peine dit quelques mots ; elle m'avait regardé si peu, tant elle paraissait attentive dans sa conversation avec mon ami. Depuis ce jour, je l'ai compris, un geste, un mot, un regard ont beaucoup plus de force d'attraction que la durée des longues conversations, que la multiplicité des rencontres ou que les fréquentations les plus intimes. D'où me venait cet enchantement subit ? De ses yeux ? De sa voix ? De ses cheveux blonds ? De l'ensemble de ses traits réguliers et de sa taille qui la faisaient toute belle à mes yeux, à mon âme, à mon cœur ? De son esprit qui me la représentait toute charmante et charmeuse ? C'était le coup de foudre. Je l'aimais déjà pour toute la vie, à ne voir plus qu'elle dans ma vie. Et depuis mon amour ne s'est jamais démenti. Depuis quarante-cinq ans de ce jour, je n'ai jamais vu qu'elle, je n'ai jamais aimé qu'elle. Sa vie a été ma vie ; ses désirs ont été mes désirs ; ses pensées, mes pensées. Depuis ce jour je n'ai vécu que pour elle comme elle n'a vécu que pour moi. Oui, j'ai toujours conservé fraîche et parfumée la Rose que j'ai cueillie ce jour-là, et quand elle est morte, ma vie s'est éteinte avec la sienne. Jusqu'au jour où ma Rose viendra me chercher, ce que je lui ai demandé en la suppliant quand elle me dit son dernier adieu en me serrant dans ses bras et en me donnant son dernier baiser, je ne veux plus penser qu'à elle, n'aimer qu'elle. Depuis

qu'elle est partie, dans mes prières du matin et du soir, dans mes invocations fréquentes de la journée, je la prie instamment de venir me chercher. Fasse le ciel que ce jour soit prochain, car il me tarde de la revoir là-haut. Que faire sur la terre sans elle, sans son amour ? Je n'ai plus d'âme ; je suis l'automate qui se meut sans pensées, sans désirs.

Notre visite terminée, je la quittai tout ému, tout troublé. Mais qu'éprouva-t-elle elle-même ? Je ne saurais le dire. Le même soir, je ne sais par quel hasard, je la rencontrais chez une amie commune à nous deux. Avait-elle, elle-même, demandé cette prompte et nouvelle rencontre ? Je ne saurais le dire. Je fus très agréablement surpris de la revoir. Nous passâmes la soirée à danser et à causer. La conversation devint rapidement plus intime. A la fin de la soirée, nous étions déjà deux amis fortement attachés par des liens qui semblaient indissolubles. Je la reconduisis chez elle. Une de ses sœurs l'accompagnait. Sa sœur s'appelait Amanda et elle Rose-Alinda.

Rose-Alinda et Amanda se ressemblaient si peu qu'on les prenait plutôt pour deux amies intimes, deux compagnes inséparables, lorsqu'on les voyait ensemble. Rose-Alinda était l'aînée. Elles étaient toutes deux belles, mais d'une beauté différente. Rose-Alinda était grande, élancée ; Amanda de taille moyenne. Elles avaient toutes deux le buste droit et portaient la tête haute. Rose-Alinda avait les cheveux blonds ; Amanda

les avait noirs. La blonde avait un teint blanc plutôt pâle; la brune avait la peau plus animée sans être trop colorée. Les yeux de la première étaient grands, ronds, d'un beau bleu pâle, un peu gris, changeant facilement de teinte, passant avec rapidité d'une nuance plus faible à une nuance plus foncée suivant les impressions de l'âme ou les mouvements du cœur. Ils exprimaient la douceur, la timidité même, l'amour langoureux; parfois ils devenaient sévères, mais ce n'était qu'un éclair. Les yeux de la seconde, plutôt petits, mais bien fendus, étaient noirs, brillants. On aurait dit que les paupières, bien ombragées de longs cils soyeux, craignaient de trop s'ouvrir pour en montrer les feux. Rose-Alinda avait l'ovale du visage plus arrondi; sa sœur, plus allongé. La bouche de la première, plus grande, avec des lèvres plus épaisses, disait la bonté, la soumission et l'amour dévoué; la bouche de la seconde, petite, aux lèvres minces, indiquait plus d'orgueil, plus d'indépendance, et parfois certains plis y montraient le dédain. La blonde, plus posée, plus tranquille, paraissait plus froide; mais le cœur, plus ardent chez elle, semblait brûler sous une écorce moins transparente. La brune, plus agitée, moins timide, cachait un cœur froid sous les apparences de la frivolité; les moindres vibrations en étaient plus marquées, plus sensibles, mais seulement en apparence. On s'attachait plus facilement à la blonde; on était plus timide auprès de la brune. La première paraissait sincère, la seconde moqueuse. C'étaient deux types complètement différents qu'on aurait pu aimer autant, à la différence qu'on s'attachait plus vite à la

première. Toutes deux étaient destinées à faire le bonheur de leurs époux.

Il était tard quand je quittai ces deux nouvelles connaissances dont je m'étais fait déjà plus que deux bonnes amies; cependant il me semblait qu'il était trop tôt pour réintégrer ma chambre dans la demeure de mon père. Qu'y aurais-je fait? Dormir? Le pouvais-je réellement dans l'état d'âme où je me trouvais? Je dirigeai mes pas je ne sais où, marchant toujours à travers les rues de Montréal sombres, désertes et endormies. La brise froide me fouettait la face, et il me semblait que le vent était chaud. J'avais la tête en feu; mes artères battaient à se rompre; j'éprouvais des palpitations; mon esprit affolé divaguait; mon âme inquiète, et pourquoi? se troublait. Combien de temps ai-je ainsi parcouru les rues de la ville? Je ne saurais le dire. Quand je rentrai dans la maison paternelle, tout dormait, excepté mon père qui se levait souvent la nuit, pour fumer sa pipe et voir si tous ses enfants étaient revenus et reposaient paisiblement. Tout dormait, excepté aussi notre petit chien skye-terrier, nommé Barbet, qui ne se couchait jamais que le dernier de nous ne fût entré. Il attendait patiemment au haut de l'escalier, sa tête aux longs poils penchée vers la porte qu'il surveillait avec une attention persistante. Quand le petit Barbet me vit entrer, il descendit l'escalier avec joie, s'accrocha à mes jambes, me fit mille caresses, remonta avec moi et s'étendit à mes pieds quand je me jetai

sur mon lit. La fatigue causée par ma longue marche, la froideur de la nuit, ma jeunesse me procurèrent un prompt sommeil.

Le matin, en m'éveillant, ma première pensée fut pour celle que j'appelais déjà ma Rose-Alinda. Je la connaissais à peine et déjà elle commençait à remplir ma vie. Son nom revenait sans cesse sur mes lèvres.

Mon cœur en était plein; mon âme la désirait ardemment. Je continuai tout éveillé les rêves qui avaient bercé mon imagination pendant la soirée et mon sommeil. Je bâtissais déjà ces châteaux que la jeunesse et l'amour aiment à élever au milieu de jardins fleuris, au sommet des collines éclairées par un soleil radieux et dans des décors enchanteurs. Il m'en coûtait de me lever, d'abandonner sitôt ces chimères que je prenais pour des réalités, pour me plonger dans les ennuis de la vie de l'étudiant en médecine. C'était l'hôpital qui m'attendait avec ses cris de souffrance, ses regrets, ses agonies et ses tristesses sans fin; c'étaient les cours avec leurs longues heures de monotonie. Ce matin-là je ne voulais ni d'hôpital, ni de cours, ni de distractions d'aucune espèce. Je voulais rêver au bonheur, et je ne voulus pas me détacher de mon lit où je semblais cloué. Je rêvai longtemps, les yeux dans le vague. J'aurais voulu être le millionnaire, l'avocat, le médecin, l'industriel qui peuvent à volonté obéir aux penchants de leur cœur. Parfois je me disais: qu'importent la richesse, la vocation, la carrière, pourvu que je sois à ses pieds, implorant d'elle un regard, un serrement de mains, un baiser. Hélas! je n'étais qu'un simple

étudiant en médecine à peine dans sa deuxième année d'étude, un pauvre étudiant n'ayant pour toute fortune, pour tout avoir qu'un peu d'ambition.

Mon petit Barbet, couché à côté de moi, me regardait de ses grands yeux à demi voilés par les longs poils argentés qui descendaient de sa petite tête. Il paraissait tout étonné de me voir si tard au lit. Enfin fatigué de notre immobilité à tous deux, il secoua sa petite tête argentée, agita sa queue poilue, se frôla le long de mon bras, après avoir léché ma main de sa petite langue humide; il colla son nez noir et froid sur ma joue. Ses mouvements et ses caresses me tirèrent de ma rêverie. Je vis enfin les rayons du soleil qui se jouaient depuis longtemps à travers les carreaux de ma fenêtre, et j'entendis l'horloge, dans la chambre voisine, sonner midi. Midi! et j'avais tout oublié, mes cours, mes maladies, l'hôpital, mes professeurs. Je songeai de nouveau à mon amour, à mon dénûment.

---

## CHAPITRE II

### ÉTUDES ET RÊVERIES

L'ambition m'apparut alors comme seule capable de dénouer cette énigme de ma vie. Ma résolution était prise; j'aurais de l'ambition et de l'amour. A l'aide de ces deux puissants mobiles, il me serait facile d'aplanir tous les obstacles et d'arriver jusqu'à ma Rose. Avec l'ambition d'étudier beaucoup, de passer de bons examens, j'étais sûr de faire un bon médecin et peut-être un médecin célèbre. Je travaillerais beaucoup; je suivrais assidûment les hôpitaux; je me formerais la main et l'esprit aux choses de la pratique médicale; je me perfectionnerais toujours, et bientôt l'heure arriverait où me jetant aux pieds de ma Rose-Alinda, je lui dirais: "Rose-Alinda, ma Rose, comble enfin mes vœux. Vois, je t'apporte des diplômes que j'ai conquis avec honneur. Je t'apporte les espérances d'une vie heureuse et les promesses de l'aisance et peut-être de la richesse. Regarde autour de moi le champ qui m'a été confié comme je l'ai bouleversé, comme je l'ai labouré. Regarde comme la semence que j'y ai jetée a été abondante; comme elle a germé; comme elle a poussé forte et vigoureuse. Rose, ma Rose, viens avec moi et nous ferons la moisson ensemble. Vois comme elle promet; les grains ont mûri; les épis sont dorés. Viens, viens, mon Alinda, Récoltons ensemble ce que j'ai semé pour toi. Je couperai les plus belles gerbes et je t'en tresserai des couronnes.

L'or de ces prés brillera sur ta tête plus que le diadème qui ceint le front des reines; et tu seras belle entre les belles. Viens, ma Rose, assez longtemps j'ai soupiré; assez longtemps j'ai pleuré dans mon isolement. Viens et nous élèverons, au milieu de ces prés, une cabane que nous couvrirons de chaume; nous y allumerons le foyer au centre; ou, si tu le préfères, nous la construirons près du ruisseau au bord duquel nous nous assiérons souvent pour y chanter notre amour et y couler des jours aussi paisibles que les eaux qui s'en vont tranquillement semer la richesse et le bonheur d'une rive à l'autre. Nous y serons seuls parce que nous aimons la solitude et le repos champêtre et que le monde ne les aime pas. Nul être ne troublera la quiétude de notre vie; nos jours y seront calmes et nos nuits douces. Ou, si tu le préfères, la moisson terminée, nous escaladerons la montagne, que tu vois au loin; nous y construirons un château d'où nous dominerons les vallons, les prés et les ruisseaux et les bois; je t'entourerai d'honneurs et j'appellerai la gloire sur toi, et tu brilleras plus que les plus belles. Voilà encore comme je rêvais tout éveillé.

Je connaissais à peine celle que j'appelais déjà ma Rose-Alinda et son influence se manifestait déjà très sensiblement sur mon cœur, mon âme et ma volonté. Oui, ma résolution était prise; elle était ferme et elle le resterait: travailler beaucoup, travailler avec ardeur, avec ambition. Si je ne pouvais pas un jour atteindre jusqu'à la gloire et la renommée, je voulais au moins me préparer un bel avenir. Mon amour serait l'aiguillon qui y conduit. J'aimais déjà tant mon Alinda, et je

l'aimerais tant et toujours que son image luirait toujours devant mes yeux, dans mon âme, dans mon cerveau, dans mon cœur, comme le phare éblouissant qui tient toujours dans le bon chemin. Je me promettais aussi de ne pas dire trop tôt mon amour à ma Rose. Je l'aimerais en silence; mais je m'attacherais à ses pas pour toujours la voir, pour toujours respirer le même air qu'elle afin d'y puiser la force, le courage et la persévérance dans les luttes et les épreuves du chemin de la vie. Je la suivrais sans l'importuner. Je me réjouirais de ses plaisirs; je m'attristerais de ses chagrins. Mais je retiendrais toujours les élans de mon cœur; j'en étoufferais les soupirs; je ferais taire les sentiments de mon âme. Je l'aimerais comme on aime la source d'eau pure et froide dans les grandes chaleurs de l'été; je l'aimerais comme on aime le repos de la nuit après les durs labeurs du jour; je l'aimerais comme on aime la lumière du jour après une nuit d'angoisses et de souffrances; je soupire-rais après elle comme le voyageur soupire après l'oasis dans le désert brûlant. Oui, je l'aimerais parce qu'elle est bonne, qu'elle est aimable, qu'elle est belle. Mais mon amour, je ne le lui dévoilerais que le jour où je serais digne d'elle. Etaient-ce encore là des rêves?

Durant l'après-midi, je me rendis aux cours comme d'habitude, mais j'apportais une attention plus grande et plus soutenue que jamais. Mes professeurs ne m'ennuyaient plus comme avant. Je prenais en sténographie sur mes cahiers de notes tout ce que nos professeurs nous disaient; après le souper ou après la veillée, je transcrivais, en écriture ordinaire, mes notes que j'étu-

diais en vue de mes examens. La même ardeur au travail se maintint pendant les trois dernières années de mes études, car la pensée de ma Rose me poursuivait toujours et ne cessait de m'encourager. Je pensais constamment à lui préparer un bel avenir. Le matin, au cours ou à la clinique, j'avais mon calepin et mon crayon et je les utilisais beaucoup. Je suivais régulièrement les malades; je m'attachais à eux. J'observais tous les symptômes et la marche des affections. Je remarquais avec attention l'effet du traitement. A certaines heures de l'avant-midi ou de l'après-midi, j'allais panser les blessés ou les opérés. Tout en travaillant je causais avec eux; je cherchais à adoucir par des paroles encourageantes ce que ma main avait de trop dur. Je m'informais de leur famille. Au vieillard je demandais de me raconter sa vie, ses peines, ses misères, ses joies. Je m'enquérerais du nombre de ses enfants, de ses petits-enfants. Je lui demandais si ses enfants et ses petits-enfants avaient de l'amour pour lui; s'ils se faisaient dire des histoires? A l'adulte je demandais quelle occupation il avait; quel métier il exerçait, ce qu'il gagnait par jour et comment il élevait sa famille? Tous les deux, vieillard ou adulte, répondaient volontiers à mes questions qui ne leur paraissaient jamais indiscretes; elles semblaient plutôt leur inspirer confiance et leur faire oublier pour un instant les douleurs cuisantes de leurs plaies et calmer les inquiétudes de leur esprit malade.

Aux petits enfants, toujours craintifs, je parlais du jeu de balle, ou de billes, de toupies ou de cerf-volant.

Je m'informais des études qu'ils pouvaient faire ou qu'ils aimeraient faire. Je leur apportais même des jouets. J'avais pitié de ces pauvres petits miséreux que la faim dévore, que le froid glace, que les coups rendent infirmes. Je calmait leur crainte : je séchais leurs larmes. Je m'efforçais d'être doux pour eux. La compassion et la tendresse sont le baume spécifique de toutes les plaies et de tous les maux de l'enfance qui souffre. Bien souvent mes yeux devenaient humides à la vue des souffrances du jeune âge ; mon cœur se gonflait et je pleurais intérieurement. Depuis ce temps, ma sensibilité pour les enfants souffrants s'est toujours accrue. Jamais je ne m'approche du lit d'un enfant malade sans qu'une larme de pitié vienne humecter ma paupière, et, souvent, je suis obligé de détourner l'attention de la mère ou du père, pour essuyer à la dérobée ces larmes qui coulent abondamment de mes yeux. Heureux ceux qui ont des enfants et qui ne les ont jamais vus malades ou souffrants !

Je m'appliquais à être doux, bon, charitable pour tous, quels que fussent leurs maux, leur âge, leur sexe. J'essayais de m'initier à ces délicatesses, à ces tendresses, à ces bontés du médecin qui soulagent et guérissent plus souvent que les médicaments les plus renommés, qui resteront très souvent sans effet quand le moral n'est pas traité simultanément. Je voulais apprendre mon métier dans ses moindres détails. Je comprenais que le médecin est d'autant supérieur qu'il est plus sympathique.

La deuxième année de mes études médicales fut une année très bien employée. Je préparais mon baccalauréat en médecine. Je travaillais beaucoup, énormément et cependant je trouvais des instants pour les plaisirs, les fêtes, les soirées, les bals. Malgré mes travaux assidus et mes distractions nombreuses et variées, je savais me réserver des heures pour la lecture. Pendant cette année, je dévorai les œuvres de Lamartine, de Chateaubriand, de Bernardin de Saint-Pierre. Je les ai lues et relues bien des fois. *Graziella*, *Raphaël*, les *Méditations*, *René* et *Atala*, les *Natchez*, le *Génie du Christianisme*, *Paul et Virginie* n'avaient pas assez de pages pour moi. Je lisais ces auteurs, et les relisais; je les méditais et je n'y trouvais jamais assez d'amour, et pourtant l'on sait comment ces auteurs ont touché toutes les fibres les plus sensibles du cœur humain et les ont fait vibrer dans leurs notes les plus tendres, les plus aiguës, les plus profondes. Mais j'aimais tant ma Rose qu'il me semblait que Lamartine n'avait jamais aimé *Graziella* ou *Julie* comme j'aimais ma Rose. La passion de *Chactas* pour la fille de *Lopez* n'avait pas l'ardeur qui me consumait pour ma Rose; mon désespoir aurait eu plus de sublimité que celui de *Paul*.

Je me reposais de mes études médicales par la lecture de ces auteurs qui nourrissait mon âme et mon cœur de cet élément divin qu'on appelle l'amour. Quelques minutes de cette lecture suffisaient pour me reposer complètement des fatigues et des ennuis que j'éprouvais souvent, comme la plupart des étudiants, dans l'étude de la chimie, de la pathologie ou de l'anatomie. En plus

la lecture de quelques pages de mes auteurs favoris suffisait pour m'hypnotiser ou me suggestionner au point, je dirais volontiers, de me faire croire que j'étais Raphaël, dans la barque, au retour de la petite maison du pêcheur, sous le rocher de Haute-Combe; Raphaël répondant au "Je vous aime! nous nous aimons!" de Julie: "Oh! dites-le! dites-le encore! redites-le mille fois! disons-le ensemble, disons-le à Dieu et aux hommes, disons-le au ciel et à la terre; disons-le aux éléments muets et sourds! disons-le éternellement, et que la nature le redise éternellement." Oui, je m'imaginai être Raphaël et je soupirais après ma Julie, ma Rose. Tantôt, j'étais le jeune homme de dix-huit ans couvert de la poussière rose du corail que Graziella arrondissait et usait sur la meule. J'étais le jeune maître qui apprend à Graziella à lire et à écrire; celui qui a peur de perdre sa compagne, de ne plus la voir, de ne plus l'entendre, de ne plus lire dans ses yeux. "Elle de moins dans ma vie, et il n'y avait plus rien". J'étais Lamartine qui cherche et retrouve sa Graziella et lui réchauffe les mains sous son haleine, et les pieds sous la laine de sa capote... A tout instant, je m'écriais comme Paul à Virginie: "Lorsque je suis fatigué, ta vue me délasse"... A la perte de ma Rose, mon désespoir, ma folie auraient été plus grands que ceux de Paul... "Si je n'avais pas eu le même toit, le même berceau que ma Rose, j'aurais cherché au moins le même tombeau". Aujourd'hui, oh! ma Rose, tu n'es plus, je désire ardemment le même tombeau.

Dans les méditations de Lamartine, je cherchais les poésies les plus enflammées; je les relisais et les appre-

nais par cœur; je me les redisais. Voilà comment je passais, dans ma petite chambre d'étudiant, les instants libres que me laissaient mes études. Je m'identifiais avec le héros de ces romans de l'amour le plus ardent, qui me semblait également le plus sincère et le plus vrai. Mon imagination vive et enthousiaste me transportait facilement partout où se déroulaient les scènes de ces affections tendres et passionnées. C'est ainsi qu'avant notre union, je cherchais, en imagination, partout en tout temps des scènes d'amour que nous avons retrouvées plus tard et que nous avons voulu revivre réellement, ma Rose et moi. Nous les avons cherchées et retrouvées partout: sur les lacs, les grèves, les plages ou les montagnes du Canada et des États-Unis. Nous avons visité et parcouru l'Angleterre, la France, la Belgique, l'Italie et la Suisse pour y retrouver les lieux que les poètes avaient chantés dans leurs amours. Et là, il nous semblait que c'était un renouveau dans nos amours mutuelles. Sur le lac Lemman que Lamartine a glorifié par ses amours, nous avons vu les mânes du poète et de sa Julie, et nous y avons revécu leurs amours.

Au début de ma deuxième année de cléricature je m'étais imposé un règlement de conduite que je suivis fidèlement pendant les trois dernières années. Mon but principal était d'étudier, puis de lire et enfin, pour délasser mon esprit et le distraire, je devais m'amuser. Je sus accomplir ces trois choses en les entremêlant si bien que j'éprouvai peu de fatigue pendant ces années, bien

que la plupart du temps je me couchasse très tard. L'étude prenait la plus grande partie de mon temps, mais jamais rien ne m'empêcha que, trois ou quatre fois par semaine, je pusse passer la soirée avec ma Rose-Alinda. Qu'aurait été ma vie sans elle ? Je stimulais mon ardeur à l'étude par la vue et la pensée de ma Rose-Alinda toujours présente à mon esprit. Quand je commençais à transcrire mes notes, quand j'en finissais le dernier mot, je traçais les trois initiales de son nom ; c'était un hiéroglyphe que j'étais seul à comprendre, et qui disait toute ma vie, toutes mes pensées, tous mes sentiments, tous mes désirs. Quand je commençais à étudier ou à lire, et quand je fermais mes livres, je pensais à elle ; c'était comme une invocation à l'amour demandant la compréhension, la constance et le courage, ou c'était une action de grâce à celle qui était ma force.

Dans nos soirées, en tête à tête, ou dans nos promenades, je disais à ma Rose les misères et les ennuis des études de la médecine ; elle me décrivait la grandeur et la sublimité de ma profession. Je lui en dépeignais les tristesses et les heures d'angoisses ; elle m'en montrait les beautés et les consolations. Je mettais les ombres au tableau ; elle y jetait les reflets et les jeux de lumière. J'étais l'âme timide qui tremble ; elle était la force qui relève et le feu qui réchauffe. J'étais la main qui demande ; elle était le cœur qui donne. Elle sut me comprendre ; elle sut m'aimer comme on doit vraiment aimer, et elle me façonna selon son cœur et son esprit qui comprenaient la grandeur de la mission de l'homme sur la terre.

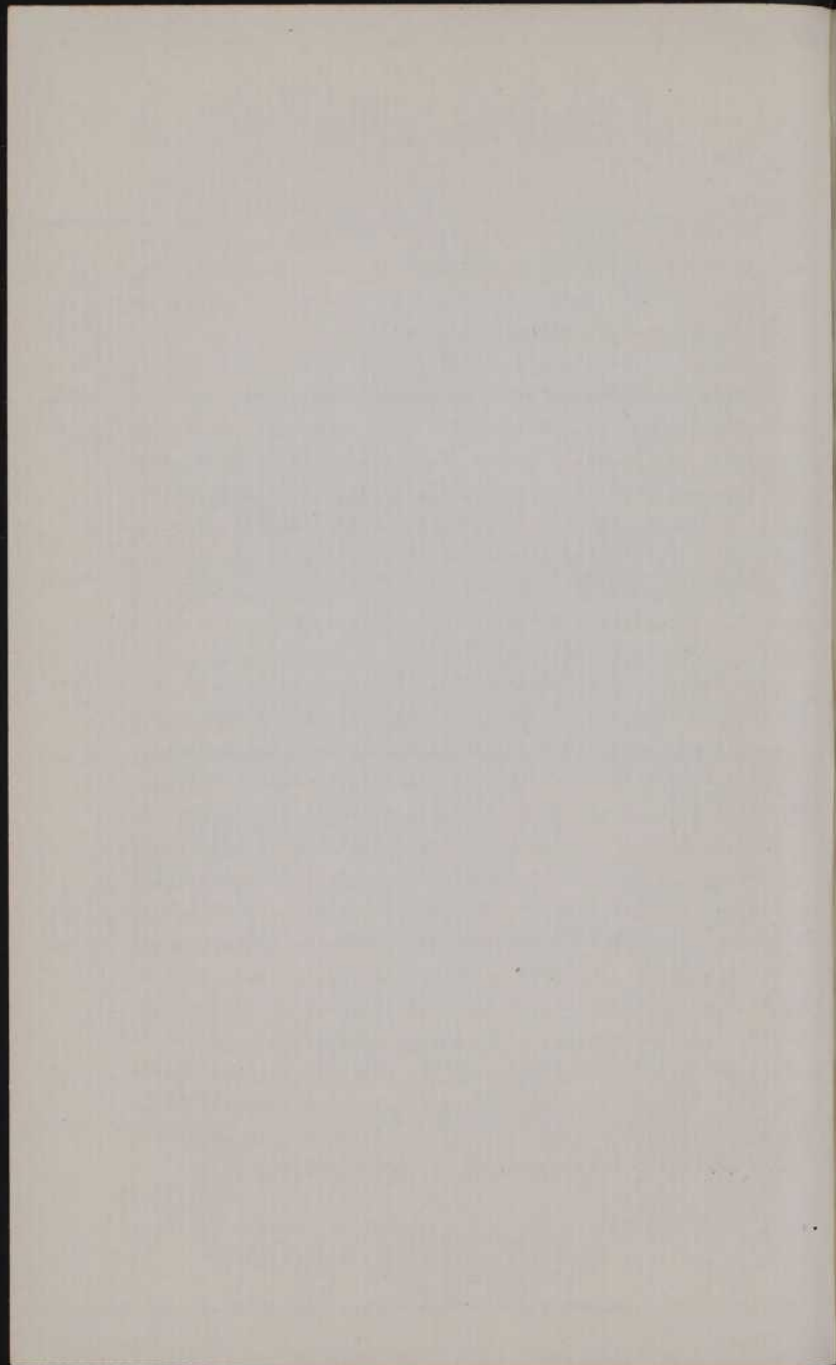
Quels doux moments nous avons passés ensemble dans le petit salon où elle me recevait. Parfois sa famille s'y réunissait et nous causions alors de sujets parfaitement indifférents. Nous rappelions les incidents dont nous avons été témoins dans nos promenades sur les rues Notre-Dame ou St-Jacques, entre les cours; nous citions les personnes que nous avons rencontrées; nous admirions ou critiquions leurs toilettes et leurs chapeaux; nous discourions de nouveau sur le dernier bal ou nous osions faire certains pronostics sur le bal qui se donnait quelques jours plus tard. Peu à peu, un à un, les membres de la famille se retiraient avant la fin de la veillée, et nous ne restions plus que trois au salon: une des sœurs de ma Rose-Alinda faisait l'office de chaperon afin de nous permettre de prolonger la soirée aussi tard que les convenances et la volonté de la mère de Rose le toléraient. C'étaient alors les beaux instants de la veillée. La jeune sœur se mettait au piano, nous jouait quelques sonates ou nous chantait quelques romances. Par délicatesse, comme si elle eût voulu nous faire oublier sa présence, elle nous tournait le dos constamment et semblait sourde à notre conversation. Et nous, nous n'entendions rien à sa musique ou à son chant.

Nous placions nos deux chaises en forme de causeuse. Assis l'un près de l'autre, face à face, à voix basse, nous épanchions nos cœurs l'un dans l'autre. C'était toujours le même passé que nous racontions; c'étaient toujours les mêmes pensées sur le présent que nous exprimions; c'étaient les mêmes espoirs que nous entretenions pour l'avenir, et cependant c'était toujours du nouveau pour nous. Nous recommencions toujours, nous répétions

souvent les mêmes choses et cela avait toujours l'attrait du nouveau; c'était toujours le verbe aimer que nous conjugions dans tous ses modes et ses temps, infinis comme l'éternité, vrais et beaux comme les désirs de la jeunesse qui se renouvellent sans cesse.

Quand Rose-Alinda allait au bal, je l'accompagnais toujours et nous dansions souvent ensemble. Quand nous n'étions pas partenaires, nous nous placions vis-à-vis l'un de l'autre ou au moins nous nous efforcions d'être dans le même quadrille ou le même lancier. Nos yeux se rencontraient sans cesse; nos mains se croisaient souvent au milieu du quadrille ou du lancier; et parfois à de courts instants, pendant la coquette ou la grande chaîne, (oh! moments ineffables) nous nous trouvions dans les bras l'un de l'autre.

Le soir en été, nous allions, une fois ou deux la semaine, au Square Viger, le beau square fashionable de ces jours lointains. Deux fanfares, La Cité et l'Harmonie, qui s'étaient acquis une réputation presque mondiale, y donnaient alternativement des concerts en plein air. Tout le Montréal élégant et fashionable se rendait au Square Viger pour jouir des concerts attrayants et de l'air pur et frais sous les beaux grands arbres du jardin. Nous nous promenions, Rose-Alinda et moi, dans les grandes allées sur les confins du Square, nous éloignant de la foule et fuyant les oreilles indiscretes. Nous aimions ces promenades, parce qu'il y avait de la musique enchanteresse, des fleurs au parfum varié et des grands arbres touffus qui tamisaient la lumière trop indiscrète des réverbères. L'amour semblait avoir plus de charmes dans ce cadre délicieux.



## CHAPITRE III

### LES VACANCES DE ROSE-ALINDA

---

C'est avec regret que je voyais arriver la fin de l'année universitaire et approcher les vacances. Nos marches sentimentales, nos promenades, nos soirées, nos bals, nos entretiens intimes, tout, hélas! allait se terminer, et c'était le départ, l'éloignement, la séparation qui approchaient à grands pas. Je resterais à Montréal et ma Rose-Alinda s'en allait en villégiature dans une campagne trop éloignée de la ville à mon grand regret. Que j'aurais été heureux de la suivre et d'aller continuer dans les prés, au bord des ruisseaux, sous l'ombre des grands arbres, cette idylle que j'avais rêvée toute l'année. Le 30 juin, 1886, vers les cinq heures de l'après-midi, j'allai conduire mon Alinda à la gare Bonaventure. Elle partait pour St-Jean, petite ville à quelques lieues de Montréal. Nous avions le cœur bien gros. Nous nous parlions d'une voix entrecoupée de soupirs étouffés. Nos yeux s'humectaient de larmes que nous cherchions à nous cacher l'un à l'autre. Nous nous faisons des recommandations, des promesses; nous engageons mutuellement notre parole de ne pas nous oublier, de penser souvent l'un à l'autre, de nous écrire très souvent. Sur le quai de la gare, je regardai, à travers mes larmes, aussi longtemps que je pus, le train qui fuyait, et je revins bien tristement à la maison. J'étais songeur et je che-

minais, par les rues de Montréal, sans rien voir, sans rien entendre que le bruit de la locomotive qui démarre ou le sifflement de la vapeur qui s'échappe de la machine en partance et qui semblait me crier continuellement à l'oreille: "Elle est partie; elle s'en va, et tu restes seul". Aussitôt à la maison, je m'enfermai dans ma chambre. Je ne pouvais tenir en place; tantôt, étendu sur mon lit, le regard en haut dans le vague, je voyais le train, qui apportait ma Rose, venir en collision avec un autre train. Les locomotives, télescopées et culbutées, prenaient feu. Les flammes se propageaient aux autres wagons et je voyais ma Rose, blessée, meurtrie au milieu des flammes, et m'appelant à grands cris. Mon petit Barbet, qui s'était glissé furtivement dans ma chambre, était couché près de moi et, de ses grands yeux arrondis, me regardait comme s'il eût compris mon chagrin. Aux cris réitérés, aux appels désespérés de ma Rose, je sursautais hors de mon lit, et, affolé à la pensée qu'il pouvait arriver un accident à ma Rose, je me mettais à marcher comme un fou à grands pas à travers ma chambre. Mon petit Barbet suivait ma course ou s'arrêtait en me regardant toujours d'un air triste. Tantôt je m'asseyais et, les deux coudes sur ma table, la tête entre mes mains, je songeais; mon imagination trottait de crainte en crainte, de malheur en malheur, et enfin je me voyais délaissé pour toujours. Mon petit Barbet, sautant sur mes genoux et de là sur ma table, s'asseyait en face de moi, se frôlait près de moi, me léchait les mains; et parfois je sentais sa petite langue dans mon cou ou sur ma joue. Pauvre petit Barbet, il redoublait

de caresses pour chercher à me procurer quelques consolations; mais en vain. Tantôt je prenais un livre; j'en tournais les pages sans les regarder; j'en prenais un deuxième, un troisième; je n'y trouvais rien de consolant. C'est ainsi que je passai la soirée et la nuit. Seuls ceux qui ont vraiment aimé peuvent comprendre les tristesses et les angoisses causées par le départ et l'éloignement d'une amie. Je ne sortis de ma chambre que le lendemain pour aller à l'Hôpital, où je passai la plus grande partie de la journée à panser les malades et à chercher auprès d'eux quelques consolations; j'ai toujours trouvé un soulagement moral à faire la charité et à exercer le bien. L'aumône, quelle qu'elle soit, pratiquée au nom d'un disparu ou d'un absent, ne semble-t-elle pas amoindrir nos peines et adoucir ce que les souvenirs peuvent avoir de douloureux ?

Pendant deux jours interminables, j'attendis une lettre de ma chère disparue. J'avais peur qu'elle ne m'oubliât. J'avais des accès de jalousie. J'enviais le bonheur de ceux qui allaient l'approcher. Je la voyais par les yeux de l'imagination et de la pensée, dans ses promenades en chaloupe, ses marches à travers la campagne, ou sous les arbres qui bordent le chemin et dont la pâle lumière de la lune ne peut percer le feuillage. Mes jours étaient tristes et mes nuits remplies de cauchemars et de rêves troublants. Je m'éveillais en sursaut; je dormais difficilement, et le matin j'étais triste et morne. Le jour je ne savais que faire après mon service de l'hôpital. J'errais par les rues de la ville ou j'allais sur le port comme si la vue de l'eau et des bateaux

pouvait rapprocher les distances, les faire disparaître. Dans les chaloupes qui voguaient au loin, je croyais toujours voir ma Rose me revenir. J'attendais là en face de l'eau et des bateaux des heures entières. Lorsque j'étais las d'attendre en vain ou d'errer par les rues de la ville, je me dirigeais vers la maison paternelle où ma petite chambre d'étudiant me semblait plus empreinte que jamais de la tristesse la plus sombre. Je me jetais sur mon lit pour songer ou rêver; ou assis dans mon fauteuil en bois devant ma table de travail, je prenais un volume de Lamartine et j'y cherchais des situations analogues à la mienne.

Enfin le matin du trois juillet, je reçus la première missive de ma Rose que je lus et relus bien des fois. Chère missive, elle me paraissait si courte que je cherchais encore, entre les lignes, entre les mots, des idées, des pensées, des sentiments que ma Rose n'aurait pas osé exprimer ou tracer clairement sur la papier. Elle s'excuse d'être la première à écrire; elle aurait dû attendre pour répondre à ma lettre, c'eût été plus convenable, écrit-elle, mais l'attente ne lui est plus possible; son ennui est trop grand, trop insupportable; elle n'y tient plus. Son esprit est plein de ma pensée. Elle souffre trop de son éloignement. Comment pourrait-elle attendre plus longtemps? Il lui semble que, en traçant des mots sur le papier, elle cause avec son petit étudiant qui la regarde et qui l'écoute. Des amis la reçoivent à son arrivée à St-Jean; elle les revoit d'un œil distrait et leur présente une main froide. On a projeté des amusements variés dont on lui soumet le

programme, elle les approuve par délicatesse, mais elle ne s'en soucie pas. C'est fête à St-Jean; c'est le jour des régates; la foule l'énerve; elle préférerait la solitude. Les promenades en chaloupe, même sur l'onde paisible, la fatiguent. Elle rencontre une amie bonne tireuse de cartes; elle lui met un paquet de cartes entre les mains et lui demande un peu des choses de l'avenir. Elle se trouble; elle s'inquiète des choses qu'elle s'entend dire. Elle est triste et n'aime déjà plus la campagne dont les plaisirs n'ont aucun attrait, aucun charme pour elle. Elle pleure Montréal qu'elle voudrait revoir de suite.

Hélas! je trouvai cette lettre trop courte. Je l'aurais voulue plus longue, plus chaude, plus vibrante. Il me semblait que les lignes en étaient trop espacées, les mots trop froids, les sentiments trop indifférents. Cependant ma Rose y avait mis tout son cœur, toute son âme. Les sentiments qu'elle y exprime sont doux et tendres. Son cœur parle, je le sens aux battements du mien. Je voudrais prolonger cet entretien qui répond si bien au besoin de consolation que j'éprouve. Douce Rose-Alinda, elle a compris que le plus à plaindre n'est pas celui qui part, mais bien celui qui reste, parce que, tous les jours, à tous les instants, ce dernier revoit les lieux, les choses qui lui rappellent l'être disparu, l'âme chérie éloignée. Quand je relis cette lettre aujourd'hui, de longues années après l'avoir reçue, je pleure de joie et je la trouve remplie des plus belles pensées et des sentiments les mieux exprimés d'un grand amour qui se dévoile.

Je fus reconnaissant à ma Rose-Alinda de sa ten-

dresse et de son amour qu'elle me dévoile mieux et plus que jamais. Dans ma réponse, je lui ouvre toutes les pages de mon cœur. Je lui fais des confidences que je n'ai jamais osé lui faire auparavant. Je lui dévoile toutes les espérances dont mon âme est remplie. Ma plume trace des pages et des pages d'une écriture serrée, et cependant il me semble que je n'en ai pas assez dit. C'est un débordement d'idées, de pensées, d'espairs. L'ennui, la tristesse y versent des larmes que sèche peu à peu le souffle de l'espoir d'un prompt retour. Puis l'amitié et l'amour font entendre leurs consolations, expriment leurs sentiments affectueux et l'ardeur de leur feu; enfin c'est de la passion que ma plume trace en caractères brûlants. Quand je termine ma lettre, il me semble que j'ai épuisé toutes les forces de mon âme, que j'ai fait résonner toutes les fibres de mon cœur. J'ai tout dit et cependant je voudrais encore parler, écrire; mais ce ne sont plus que des pleurs et des sanglots que je ne puis exprimer sur le papier.

Nous passâmes une partie des vacances de 1886 éloignés l'un de l'autre à nous écrire des lettres remplies des plus belles promesses et des plus tendres reproches; l'éloignement est si triste, si lourd et parfois si couvert de nuages pour ceux qui s'aiment sincèrement, qui sont jaloux de leur bonheur qu'ils craignent toujours de perdre, que parfois on devient injuste et soupçonneux. Parfois ma Rose me reprochait mon premier amour pour une brune Québécoise, l'amour de ma dix-neu-

vième année. De mon côté, je ne lui cachais pas l'ardeur de cet amour et les souvenirs qui m'en étaient restés pendant quelque temps; je lui montrais les déchirements de l'âme et du cœur que j'en avais éprouvés; je lui laissais voir les plaies qui avaient saigné longtemps; mais aussi, je lui prouvais qu'elle seule, pauvre Rose-Alinda, avait pu panser et guérir ces plaies et ramener le sourire sur mes lèvres, la joie en mon cœur et fait briller l'espérance en mon âme autrefois déçue et découragée.

Dans mes lettres, je répétais souvent à ma Rose comme j'avais hâte de la revoir et d'aller la rejoindre à Ste-Martine où elle devait terminer ses vacances. Le 19 juillet, je lui envoyais une carte souvenir que j'avais peinte moi-même. C'était tout ce que le pauvre étudiant pouvait lui offrir le jour anniversaire de sa naissance. Charmante Rose, elle en fut plus touchée et m'en fut plus reconnaissante que si, riche, je lui avais donné un cadeau dispendieux.

Pendant la promenade de Rose à St-Jean, nous nous écrivîmes chacun six lettres que j'ai conservées et que j'ai même transcrites dans un cahier spécial. Ce sont de véritables perles dans un écrin précieux que je veux garder avec un soin jaloux jusqu'à ma mort. J'ai continué par la suite à conserver toutes les lettres de ma bien-aimée. De son côté, ma Rose conservait toutes mes lettres qu'elle m'a remises après notre union pour réunir en un seul trésor toutes nos correspondances respectives. Ce trésor, je le lègue à mes enfants pour qu'ils en fassent un autodafé entre la tombe de ma Rose

et la mienne; pour qu'ils brûlent jusqu'au dernier feuillet mes cahiers et nos lettres qui ont toujours exprimé, depuis la première jusqu'à la dernière, les sentiments les plus doux de l'amour le plus passionné entre deux êtres humains.

Le 26 juillet, Rose-Alinda est rendue à Ste-Martine; elle me l'annonce dans une lettre touchante dans laquelle elle me dit comme sa plus jeune sœur et elle ont causé, très tard dans la soirée, de l'absent qui se désole toujours. "Comme c'est bon, m'écrit ma Rose, de causer de la personne qu'on aime! Tenez, c'est à peu près comme un baiser bien donné à un petit enfant que nous aimons beaucoup; comme nous y allons de tout cœur! il en est de même quand je parle de vous. Voyez à présent si votre Rose vous oublie. Mélinda dormait que je la pressais toujours de questions. Enfin il a fallu me résigner, me taire et ajourner ma conversation au lendemain matin". Mélinda était la plus jeune sœur de Rose. Elle arrivait de Montréal où je l'avais rencontrée quelques instants avant son départ; aussi avait-elle beaucoup à raconter à Rose sur l'ami laissé à Montréal dans l'isolement et l'ennui.

Dans ma réponse à Rose, je lui chante les plaisirs de la campagne, les sourires de l'aurore, la verdure des prés, le langage des fleurs, le soleil couchant, le crépuscule, l'étoile qui brille, la lune qui se lève et monte dans un ciel sans nuage. Oh! comme la campagne doit lui paraître belle! oh! comme elle doit l'aimer! Malheureusement comme toujours, je jette une ombre sur ce

tableau aux couleurs tendres. Je lui dépeins le pauvre étudiant enfermé entre les quatre murs étroits de sa cellule dans les mansardes, assis devant une petite table presque nue, et regardant avec tristesse les vieilles tentures en papier. C'est l'ennui toujours... Je lui promets de la rejoindre bientôt et d'aller confier des secrets aux herbes, aux arbres, aux buissons, aux collines et d'aller graver sur l'écorce de quelque jeune chêne, deux noms que nous retrouverions plus tard dans notre vieillesse, si nous devons avoir tous deux une longue vieillesse qui prolongerait très tard, très tard notre amitié et notre amour.

"Rose, écrivais-je, entre quatre murs enfermé, je suis triste, bien triste. J'éprouve parfois des moments de mauvaise humeur que je n'ai jamais encore ressentie. Je n'aime plus les vacances comme autrefois. Les plaisirs en sont fades; les heures douloureuses; je n'en aime pas les jours, ils sont trop longs et trop ennuyeux; j'ai en horreur leurs nuits, elles sont remplies de cauchemars. Le jour qui finit est marqué par douze heures de découragement; la nuit qui s'avance me plonge dans un désespoir plus profond. Si je jette les yeux sur un des murs de ma chambre, il me semble y voir: "*Elle est absente pour longtemps*". Si je regarde sur l'autre mur, je vois: "*Encore un long mois d'attente*". Les rayons de ma bibliothèque m'offrent une science sèche auprès de laquelle les larmes causées par l'absence n'osent pas couler de peur de se refroidir au contact de ces livres sans sentiments, et l'œil humide de l'ami éloigné de l'amie ne peut les regarder, dans la crainte d'y trouver

l'oubli caché dans les plis de la science. Mais si je vois les beaux arbres qui encadrent ma fenêtre, l'espérance revient avec la verte couleur des feuilles; ma vie se réveille et je me dis: j'irai moi aussi attacher des souvenirs à la campagne: j'irai jouir pendant quelques heures des entretiens si doux de l'amitié et de l'amour sincère. Je parlerai le matin, le midi, le soir, à tout instant à ma Rose. Je lui dirai mes chagrins; j'entendrai les siens. Croyez-moi, Rose, ces soirées qu'on passe à la campagne, dans les petits sentiers, ou sur les vérandas à causer à deux, laissent des souvenirs ineffaçables pour toute la vie. Ces entretiens de deux âmes qui se comprennent, ayant pour témoins le soleil couchant, la première étoile qui brille au firmament, la lune qui se mire dans l'onde ou projette de grandes ombres aux pieds des arbres, ont un écho prolongé qui adoucit l'amertume de la vie. Oui, je veux confier des secrets aux herbes, aux arbres, aux collines; car ces herbes, ces arbres, ces collines chanteront encore après la mort de l'ami le bonheur des jours de la jeunesse. J'irai écrire à côté du vôtre mon nom sur l'écorce de quelque jeune chêne, pour les y revoir plus tard, je devrais dire pour que tous deux, dans une heureuse vieillesse, nous les retrouvions. Oui, j'irai, ne fût-ce qu'une heure, juste le temps de murmurer entre deux baisers: "Je t'aime, ma Rose".

Ma lettre était datée du 28 juillet; le premier août, Rose commençait ainsi sa missive: "Mon cher Elphège, vous n'avez pas besoin de me demander si je trouve mes vacances longues; je suis rendue au paroxysme de l'ennui. Eh! bien Elphège, il faut à tout prix que vous me promettiez de venir samedi prochain, le 7 août. Un mois

et demi d'absence, n'est-ce pas suffisant ?.. Vous ne sauriez croire tout le baume que votre dernière missive a mis dans mon cœur malade. Malgré vos protestations, que de transes n'ai-je pas quelquefois. Je crains toujours de voir vos belles lettres se refroidir; après, la tiédeur, et ensuite... l'abandon complet. Oh! grand Dieu! qu'il n'en soit jamais ainsi, car vous savez que je ne pourrais jamais supporter tant de malheur... Dorénavant je n'aurai plus de ces craintes chimériques. A présent que je suis certaine que mon Elphège m'aime, mes vœux sont exaucés. Vous ne pouvez vous faire une idée de la joie que j'ai ressentie en lisant ces quatre mots: "Je t'aime, ma Rose". Oui, tu m'aimes mon Elphège, mais pas autant que ta Rose t'aime".

Le mercredi suivant, le 4 août, ma Rose vint à Montréal. Nous nous revîmes enfin avec les transports de la plus grande joie. Nous avons trois heures de bonheur devant nous. Nous nous étions donné rendez-vous chez une amie intime de ma bien-aimée. Après une courte causerie avec cette amie, nous la quittâmes pour aller faire une promenade par la ville afin d'être seuls et de n'avoir aucune oreille indiscreète qui nous entendît. Que de choses nous avons à nous dire, à nous redire, des choses que nous nous étions dites et redites bien souvent. C'était un mois d'absence qui finissait en cet après-midi de bonheur. Nous avons oublié un instant nos ennuis, nos larmes, nos craintes. Nous avons, pour quelques instants, le présent que nous aurions voulu retenir et enchaîner. Heures fugitives! comme vous fûtes vite disparues. Je promis à ma Rose-Alinda d'aller la rejoindre le samedi suivant et de passer quelques jours avec elle.

[The page contains extremely faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the document. The text is too light to transcribe accurately.]

## CHAPITRES IV

---

### MA PROMENADE À STE-MARTINE

Le 7 août quand j'allai à Ste-Martine, j'étais si content, si heureux, que je me tins, tout le long du trajet, sur la plate-forme du wagon, pour mieux apprécier la vitesse du train qui me rapprochait de plus en plus du but de mes désirs. J'étais littéralement fou de bonheur. Le vent me fouettait la figure, la fumée de la locomotive m'aveuglait et me barbouillait, les tourbillons de poussière souillaient mes habits, les passagers qui montaient ou descendaient me bousculaient effrontément; que m'importaient toutes ces choses auxquelles je ne pensais aucunement; une seule pensée me préoccupait, un seul désir me tenait: revoir ma Rose le plus vite possible. Du haut de la plate-forme je voyais mieux la ville fuir rapidement derrière moi, et la campagne dérouler ses paysages avec la même rapidité; c'était le passé qui fuyait et l'avenir qui approchait. Le train arrêtait trop longtemps aux gares; la foule qui descendait du train ou qui y montait était trop lente dans ses mouvements. Oh! que j'étais impatient et que je souffrais du moindre retard. Enfin la sirène fait entendre un dernier son strident; nous sommes à Ste-Martine.

Rose-Alinda, aussi anxieuse et impatiente que moi, est sur le quai de la gare. D'un bond je suis en bas de la plate-forme. Nous allions, ma Rose et moi, nous jeter

dans les bras l'un de l'autre; mais non, il ne faut pas; des étrangers nous voient qui ne connaissent pas notre amitié, notre amour. Défions-nous, c'est la campagne avec son monde, ses commères, ses cancons. Un bon serrement de mains, un regard pénétrant, un soupir à demi-étouffé nous en disent plus qu'une accolade donnée en public. Nous prenons l'étroit sentier qui va de la gare au grand chemin, tout juste l'espace nécessaire pour marcher en nous serrant l'un près de l'autre. Ces sentiers ne sont-ils pas faits pour l'union, pour le bonheur. Qui ne les a recherchés quelquefois dans la vie? Comme ils laissent de doux souvenirs! On aimerait souvent y revenir quand les années ont blanchi les cheveux et quand les pas fatigués commencent à se ralentir sur les cailloux de la route.

Notre marche est lente vers la petite maison hospitalière où j'ai goûté depuis les douceurs de l'amitié franche et de l'amour sincère. Le soleil derrière nous se couche dans des nuages de pourpre et d'or; la campagne est verte; les moissons non jaunies ne l'ont pas encore dorée; les maisonnettes, sur le bord du chemin, ouvrent leurs portes et leurs fenêtres pour respirer largement l'air qui se rafraîchit et que parfument les derniers foins coupés; le grillon pousse de temps à autre son cri aigu; les moineaux, par centaines, s'assemblent sur les fils suspendus, et nous marchons lentement dans cet air de bonheur et d'amour. Heureux instants! douce ivresse, première étape de l'amour! comme tout fut vite passé!

Dans la petite maison de Ste-Martine, je fus reçu avec les marques de la plus profonde sympathie par

la sœur et le beau-frère de ma Rose. J'ai conservé, des séjours que je fis à différentes époques dans cette maison hospitalière, les plus beaux et les meilleurs souvenirs de mon jeune âge. J'étais comme l'enfant de la famille qui reviendrait sous le toit paternel après de longues absences. J'y avais ma chambre sur le devant, en face de l'église. Cette petite chambre, coquettement enjolivée par les mains de ma Rose et de ses sœurs qui paraissaient m'estimer et que j'estimais beaucoup, était contiguë à celle de ma bien-aimée. Le soir, dans mon lit qui exhalait toujours le parfum de la rose, je retardais le sommeil pour penser longtemps au bonheur du jour envolé et à celui du jour qui reviendrait bientôt. Dans le silence de la nuit, j'écoutais la respiration de mon Alinda dont une simple cloison me séparait. Mes rêves étaient doux et calmes comme le calme que respirait cette chère petite maison.

Le matin, de bonne heure, dans la chambre voisine, j'entendais un bruit léger; des pas touchant à peine le plancher; c'était Rose-Alinda qui se levait à la voix de l'angélus que chantait le clocher d'en face. Je disais bonjour à ma Rose d'une voix faible pour ne pas éveiller sa sœur qui partageait la même chambre. Elle me répondait d'une voix encore plus faible et plus tendre: "bonjour chéri"; et je l'entendais descendre tout doucement le vieil escalier qui craquait sous ses pas malgré ses précautions infinies. La minute d'après, je la voyais s'acheminer vers l'église où elle allait assister au Saint-Sacrifice de la messe. Quand j'avais vu la porte du temple se refermer sur elle, je me remettais au lit, mais je me

rendormais rarement, j'assistais en esprit au Saint Office. Je priais et comme elle je demandais la constance dans notre amour, une sainte union et des jours heureux pendant un long avenir.

Après le déjeuner, je prenais mes pinceaux et mes couleurs; je m'asseyais près de la fenêtre de la salle à manger que je transformais en atelier, et je peignais des paysages, scènes d'été ou d'hiver. J'avais un peu de talent pour le dessin et la peinture; j'en étais heureux en ce moment puisqu'il me permettait de laisser à mes amis des souvenirs plus durables et plus matériels. Je peignais une partie de l'avant-midi, quelquefois un peu l'après-midi. Le temps était si bon tout près de ma Rose-Alinda, et les minutes si précieuses. Que d'heures nous avons passées ainsi dans ce tête-à-tête. Quand je dessinais une maisonnette au bord d'un ruisseau, sous de grands arbres, nous rêvions d'aller finir là les jours de notre vieillesse. Que de projets nous avons élaborés, que de châteaux en Espagne nous avons bâtis en ce temps-là. Vers les quatre ou cinq heures et dans la soirée, nous allions faire de longues marches dans le chemin qui longe la rivière. Nous traversions le vieux pont de bois, pont vermoulu, tout branlant, sans garde-fou, et aussi vieux que sa vieille propriétaire presque centenaire que nous avons surnommée: "*La vieille Ben-Oui*", parce qu'elle ne disait pas deux mots sans ajouter ben-oui. Souvent nous nous asseyions sur le bout de quelque planche du pont, les pieds pendant au-dessus de l'eau, et nous contemplions l'onde qui coulait lentement entre les piquets à demi arrachés. Quelquefois nous descen-

dions sur la berge; nous prenions une chaloupe et nous allions à travers les petites îles en amont du vieux pont, promener nos rêveries et nos espoirs, ou nous laissions notre frêle embarcation aller à la dérive et nous descendions doucement sur l'onde transparente. Assis sur nos bancs, en face l'un de l'autre, les coudes sur les genoux, la tête penchée et le menton appuyé sur la main, nous étions de longs instants muets, à nous regarder dans les yeux pour y lire ce que les yeux seuls peuvent dire à certaines heures mystérieuses. Quelquefois nos mains plongeaient dans l'onde qu'elles agitaient inconsciemment, pendant que nos regards cherchaient là-haut quelque étoile brillante que nous retrouverions plus tard lorsque nous serions éloignés l'un de l'autre; ce serait un phare où nos pensées se rencontreraient dans l'avenir. Et notre barque descendait lentement, lentement, à travers les joncs et les hautes herbes aquatiques, ou s'accrochait parfois à quelque pierre à fleur d'eau. Nous nous laissions aller, inconscients des heures qui passaient. Quand nous arrivions à la digue du vieux moulin, nous donnions quelques coups de rames et nous remontions jusqu'au vieux pont; nous amarrions notre barque; nous disions un bonsoir à la vieille Ben-Oui, qui surveillait avec un soin jaloux son vieux pont que nous retraversions, et nous reprenions d'un pas lent le chemin de notre demeure. Oh! soirées délicieuses, pleines de charmes et de mystère, comme vos heures étaient courtes! comme vous fûtes vite passées! et que de souvenirs vous avez laissés dans ma mémoire! souvenirs qui ont adouci les misères et les ennuis de la vie du

médecin. Mais que reste-t-il de ces beaux soirs en dehors des souvenirs ? Le pont est disparu avec la vieille Ben-Oui, et ma bien-aimée Rose-Alinda s'est envolée vers d'autres cieux, me laissant seul, seul à jamais.

Un jour, Madame L... sœur de ma Rose, voulut nous faire goûter les vrais plaisirs de la campagne; elle organisa un pique-nique au fameux Buisson. Une trentaine d'amis de Ste-Martine et de Beauharnois furent invités.

Le cortège joyeux se composait de plusieurs voitures grandes et petites, toutes ornées de drapeaux, de branches au feuillage touffu, de banderoles aux couleurs vives. C'était le samedi, 14 août, 1886. Le ciel sans nuage nous promettait une belle journée. La température était chaude. Nous partîmes aussitôt après le déjeuner. Nous parcourûmes une partie du village de Ste-Martine, en passant devant l'église, pour nous rendre au pont de la vieille Ben-Oui que nous devons traverser. A la tête de ce vieux pont branlant, nous descendîmes des voitures pour ne pas les surcharger de notre poids et faire crouler la vieille relique. Les chevaux butaient sur les tronçons des planches mal chevillées qui craquaient en se déplaçant; les charrettes cahotaient; les chevalets tremblaient en produisant dans l'eau de grands cercles qui s'enlaçaient les uns dans les autres en s'élargissant; et nous allions titubant sur ce vieux pont oscillant. Hélas! vieux pont que tu nous parus long à traverser ce jour-là, car nous avons peur de te voir crouler. La vieille Ben-Oui, qui nous attendait sur le

pas de sa vieille mesure, à l'autre bout du pont, nous salua de son Ben-Oui ordinaire, perçut ses droits de péage et nous souhaita beaucoup de plaisir. Pauvre vieille, elle avait conservé un brin de jeunesse, car elle paraissait heureuse de voir la jeunesse aller s'amuser. Nous remontâmes dans les voitures et nous filâmes vers Beauharnois où nous devons rencontrer plusieurs amis. De Ste-Martine à Beauharnois, nous traversons des campagnes couvertes d'abondantes moissons. De Beauharnois au Buisson, nous côtoyons le fleuve sur une distance de deux lieues.

Tout le long du trajet, Rose-Alinda et moi, assis en arrière d'une des grandes voitures, nous nous entretenions à voix basse, nous mêlant peu à la conversation bruyante, à la joie exubérante de nos amis. Nous sentions que c'était notre dernier jour à passer ensemble et nous avions tant de choses à nous dire la veille du départ. Nous regardions d'un œil distrait la campagne dérouler ses tableaux variés; les clôtures de perches, hautes de quatre pieds, toutes faites sur le même modèle; de loin en loin quelques chênes superbes élançant vers le ciel leur tête altière, vers l'horizon leurs branches droites et touffues, et couvrant de leur ombre quelques bœufs bien gras; aux bords des fossés à sec, des bouquets de vieux saules rabougris autour desquels broutaient des moutons noirs ou blancs; des maisons en bois ou en pierre blanchies à la chaux, avec des contrevents verts ou bruns; des femmes et des enfants, aux portes, attirés par cette curiosité naturelle aux paysans pour qui le passage d'une voiture est tout un événement; des chiens

qui venaient nous saluer de leurs aboiements et qui s'en retournaient lentement, et sur la route quelquefois, un paysan, au grand chapeau de paille, à la chemise rayée de grosses lignes bleues, se retournant quand il ne se croyait plus vu, et nous regardant de loin aller au plaisir.

De la berge, notre vue s'étendait au loin sur le fleuve aux eaux rapides au-dessus desquelles flottait une buée aux couleurs multiples; quelques petites îles miraient dans l'onde transparente leurs bords verdoyants, et près du rivage, des enfants, à la face rougeaude et barbouillée, assis dans de vieilles barques amarrées à de gros piquets, tendaient des bouts de lignes à de petits poissons qui avaient l'air de se moquer d'eux en taquinant l'hameçon. Et nos chevaux, aux grosses pattes poilues, traînaient toujours avec la même allure les voitures remplies des bons amis, qui chantaient toujours leurs gais refrains.

Arrivés au Buisson, nous aidâmes tous à décharger les voitures, à entrer les victuailles dans la cabane, à ramasser des branches sèches pour faire de gros feux. Les cuisinières et les cuisiniers improvisés se confectionnèrent des bonnets de papier, s'ajustèrent des tabliers blancs et entrèrent rapidement et crânement dans leur rôle. On se disputa les places autour des gros fourneaux; c'était à qui montrerait plus d'adresse à tourner une crêpe ou à frire une omelette. Les tranches de jambon et de lard pétillaient dans les poêles rougies. Les pommes de terre, à demi épiluchées, volaient de mains en mains comme des balles à jouer, avant d'être jetées dans

les marmites où l'eau commençait à bouillir. Au dehors de la cabane, d'autres marmites, suspendues à de grosses branches au-dessus de flammes vives, répandaient des odeurs de gibelotte; et à quelques pas plus loin, autour d'un feu plus doux allumé entre deux pierres plates qui soutenaient une poêle, un marmiton, tel un saltimbanque, jonglait avec des crêpes qu'il faisait tourner en les lançant au-dessus de sa tête et en les recevant dans sa poêle avec une adresse incroyable. D'autres convives, transformés en garçons ou en filles de table, étendaient des nappes blanches sur l'herbe verte, y déposaient des jambons entiers, des dindons ou des poulets rôtis, des gâteaux glacés, des tartes aux confitures, des fruits, des bouteilles de vin, de bière ou de cidre. Et ce fut le repas avec sa gaieté folle; et après, ce fut un sauve-qui-peut général en face des plats vides, et seuls les chaperons, plus lents et moins alertes, restèrent autour de la nappe qu'ils enlevèrent. Les convives jeunes s'en allèrent folâtrer dans le bois, cueillir des fleurs sauvages qu'ils effeuillèrent pour connaître l'avenir ou l'ardeur de leur amour, ou graver leurs noms sur l'écorce de quelques jeunes chênes qui diront aux âges futurs les amours frivoles et passagères.

Rose-Alinda et moi, nous étions allés, à l'écart, nous asseoir au pied d'un gros érable qui étendait ses branches au-dessus du rapide. Adossés au tronc moussu, nous regardions le flot furieux bouillonner, écumer, se jeter avec rage sur les rochers jetés ça et là dans le lit du fleuve. Nous écoutions son chant monotone, toujours le même depuis des siècles et qui devra faire entendre les mêmes

lamentations jusqu'au jour où quelque cataclysme en viendra changer le lit. Ce flot agité, bouleversé, ne serait-il pas l'image de notre avenir ? Parfois nos réflexions étaient empreintes de tristesse, de mélancolie, parce que, nos yeux s'étant détournés de la grandeur et de la majesté des eaux en fureur, nos oreilles en entendaient encore les plaintes qui résonnaient en nos cœurs comme des lamentations ou des sanglots. L'amour a souvent de ces craintes exagérées ; il tremble toujours au bruit assourdissant, et souvent même au simple froissement de la feuille qui se détache de l'arbre. Parfois nous contemplions ce flot tumultueux qui allait se reposer un peu plus loin sur un lit tranquille ; nous en faisons encore l'image de notre vie qui, après les orages et les tempêtes du début, se calme et s'adoucit dans la quiétude de l'âge mûr et le bonheur de la vieillesse.

En cet après-midi, le dernier de notre vacance, nous demandions à tout, au firmament, à la terre, aux eaux, aux rochers, aux arbres, à la verdure, aux fleurs, de nous laisser des images, des souvenirs que nous retrouverions pendant les jours de l'absence et de l'éloignement. Même à la brise qui soufflait nous demandions de revenir plus tard nous chanter les mêmes refrains. Nous avons passé ainsi de longues heures à contempler tour à tour le ciel et les eaux, à nous entretenir de notre passé et de notre avenir. Le soleil, inclinant sa course vers l'horizon, frappait obliquement, de ses rayons encore chauds, le tronc de l'arbre auquel nous étions adossés et nous n'en sentions pas les feux tant nous étions absorbés par nos pensées, tant l'amour parlait en nos cœurs.

Les heures passaient et l'instant du retour approchait. Nous entendions par moment les rires joyeux de nos amis qui revenaient de la profondeur du bois et s'approchaient au bord de l'abîme qu'ils venaient contempler une dernière fois.

Tous les deux, mûs par la même pensée, nous nous levons précipitamment et nous entrons dans le bois. Nous voulons laisser, en ces lieux, un dernier souvenir que nous retrouverions plus tard si jamais le hasard voulait nous conduire encore une fois dans ce bocage de l'amour. Nous allions graver dans l'écorce d'un jeune arbre nos deux noms entrelacés. Plus de quarante années se sont écoulées depuis cet instant ; je ne sais si le Buisson a changé d'aspect, je n'y suis jamais retourné depuis. La cabane en planches brutes a-t-elle disparu pour faire place à un superbe hôtel aux larges vérandas où viennent s'asseoir les désœuvrés et les indifférents ? La cognée a-t-elle abattu ces beaux grands arbres couverts de la signature de tous les heureux couples qui ont demandé à leur ombrage une heure de paix et de bonheur ? Et cet arbre, sur lequel nous avons tracé nous-mêmes nos initiales, vit-il encore ? Tout est-il disparu sur ce promontoire pour faire place à l'industrie moderne qui s'empare de toutes les forces de la nature partout où elle les trouve ? Peu importent les ravages du temps, si j'y retournais et que je ne verrais plus, avant d'arriver, la cime des grands arbres d'autrefois ondulant à la brise venue du fleuve, je fermerais les yeux pour ne pas voir la désolation ; je me ferais conduire à l'orée du Buisson, et de là, je retrouverais facilement, s'il y en a encore,

les sentiers pour aller m'asseoir sur les bords du rapide où j'ai passé des heures enchanteresses avec ma Rose; et toujours les yeux fermés, je retrouverais, j'en suis certain, l'emplacement de la cabane et mon pied saurait me conduire sur les racines de l'arbre qui a reçu, avec les derniers coups de couteau creusant l'écorce, les derniers soupirs de nos cœurs qui s'éloignaient à regret d'un si doux endroit. Je serais comme l'aveugle qui se reconnaît partout où il a coutume de vivre. J'ai tant de fois depuis parcouru en esprit, tant de fois vu par les yeux de la mémoire ce bois avec ses sentiers, qu'il me serait facile d'en refaire le plan et de lui donner son ancienne physionomie, quand même la hache, la charrue ou la main de l'homme l'auraient abattu, bouleversé, creusé, et recouvert d'élégantes villas. Ma mémoire est vraiment prodigieuse pour retracer les lieux que j'ai une fois vus, même dans ma tendre jeunesse et ma première enfance. Partout où j'ai vécu, ne fût-ce que quelques jours, partout où même je n'ai fait que passer, j'ai laissé quelque chose de moi-même, ou j'en ai apporté quelque chose: un brin d'herbe arraché, une feuille tombée, une fleur coupée de sa tige, une branche brisée, un caillou dans le sentier, le murmure d'un ruisseau, le souffle de la brise, le vent qui mugit, la tempête qui gronde, l'éclair qui décrire la nue, une odeur, un parfum, une parole, un chant me rappellent des jours, des instants, des lieux, des personnes, des parents, des amis, des compagnons. Trop souvent, hélas! je vis dans le passé; j'oublie le présent, et je me soucie peu de l'avenir.

Nous revînmes, Rose-Alinda et moi, auprès de nos

amis; c'était l'heure du dernier repas sur le gazon. La joie régnait encore, mais on sentait que la fatigue en diminuait les manifestations bruyantes. Le soleil, s'inclinant vers l'horizon, empourprait tout le morceau de ciel que nous pouvions apercevoir de notre cabane de bois, et donnait aux arbres, aux feuilles, à l'herbe et à la nappe d'eau en face de nous dans le lointain, des tons chauds et couleur de feu. C'est alors que j'aurais voulu être vraiment artiste pour emporter, sur la toile, ce coucher de soleil dont la vue, eussé-je vécu cent ans dans le bonheur, la joie, la tristesse ou l'adversité, m'aurait toujours réchauffé le cœur, rajeuni l'esprit, réconforté l'âme. En effet, ce coucher de soleil reproduit sur la toile eût été le plus beau souvenir, le souvenir le plus vivace de la plus belle heure de ma vie. J'ai revu souvent, depuis, d'aussi beaux couchers de soleil, mais jamais dans d'aussi beau cadre, et dans de pareilles circonstances, dans d'aussi beaux paysages; au-dessus de nos têtes, cette voûte de branches et de feuilles qui mariaient leurs couleurs, le brun, le gris ou le vert, à la pourpre et aux ors du déclin du jour; au premier plan, quelques gros arbres qui inclinaient, comme pour saluer le départ de l'astre, leur tronc majestueux au-dessus du rapide dont le bouillonnement soulevait des millions de gouttelettes d'eau qui retombaient en une fine poussière de diamants; un peu plus loin une nappe d'eau tranquille qui reflétait toutes les couleurs et tous les tons de la voûte céleste, et au fond du tableau, un globe rouge, immense, qui flottait dans un océan de feu et d'or fondu; et pour donner plus de majesté, plus de vie, plus d'éclat

à ce tableau, nos deux cœurs enflammés de l'amour le plus ardent. Nous aurions voulu demeurer éternellement dans cette atmosphère de grandeur, toute chaude et tout imprégnée des effluves de l'amour. Si nous avions pu au moins en jouir pendant des heures; mais non, les feux du ciel s'éteignaient; la pourpre se changeait en un rose tendre; l'or se transformait en argent, et enfin, la pâle et faible lumière du crépuscule disparaissait bientôt sous le gris de la nuit qui estompait le firmament. En même temps un sentiment de mélancolie, de tristesse s'emparait de tout notre être et nous avions hâte maintenant de fuir ces lieux avant que la nuit ne les envahit de peur d'emporter l'image de l'oubli et de la mort.

Nous montâmes dans les voitures qui reprirent le chemin de Beauharnois et de Ste-Martine. Nos attelages avaient cette allure plus vive que prennent les chevaux, le soir, au retour des champs et qui s'en vont à l'étable manger la provenc'e que le fermier leur donnera en chantonnant. Nos amis, dans les différentes voitures, faisaient encore entendre des chants; mais ces chants n'avaient plus la note claire et presque criarde du matin, car on ne chante pas à la brune comme à l'aurore. Au réveil de la nature, l'âme a des notes plus hautes, plus gaies; et le soir, quand les ombres de la nuit invitent à la tranquillité et au repos, et même quand la nuit ressemble à un demi-jour, la joie elle-même se manifeste par des accents moins sonores, plus lents et plus en harmonie avec l'heure tardive.

Assis dans la même voiture et à la même place,

Rose-Alinda et moi, nous étions rêveurs et tristes; nous parlions peu et souvent nous regardions de côté et d'autre, au loin, comme si nous cherchions à voir quelque objet imaginaire. Hélas! c'était pour essayer une larme qui perlait au coin de la paupière au souvenir des doux instants enfuis, ou à la pensée du départ le lendemain. Nous n'osions nous communiquer les sentiments ardents dont nos âmes étaient remplies; nous n'osions ouvrir, de nouveau et pour une dernière fois, nos cœurs qui se gonflaient comme prêts à éclater en sanglots. Trop d'oreilles indiscrètes nous auraient entendus qui n'auraient pu comprendre ces paroles sacrées qui ont tant d'influence sur l'avenir et qui sont comme le jaillissement de la source pure dont les eaux s'en vont au loin répandre la vie et le bonheur.

Nos voitures faisaient, en sens contraire, le même chemin que le matin. Tout était tranquille dans la campagne; tout semblait dormir. Les quelques maisons que nous voyions à la lisière de la route étaient closes. Parfois à de rares intervalles, à travers la fente étroite que laissaient entre eux deux contrevents mal fermés, nous apercevions une lumière vacillante, et il semblait que la lampe fumeuse était à la veille de s'éteindre d'elle-même tant l'heure paraissait avancée pour les campagnards qui ont l'habitude de se mettre au lit aussitôt leur journée finie. Parfois on entendait les aboiements d'un chien, couché sur le seuil de la porte dont il avait la garde et qu'il n'osait plus quitter, comme il le fait le jour.

Arrivés au pont de la vieille Ben-Oui, nous des-

cendîmes de voiture pour le passer à pied, car il était beaucoup plus dangereux le soir. La vieille Ben-Oui, comme une automate que nous aurions fait mouvoir en touchant la première planche, sortit de sa cabane. Sous son vieux bonnet crasseux, nous crûmes qu'elle ébauchait un sourire parce qu'elle avait reconnu de vieilles connaissances et de vieilles pratiques, mais son sourire ressemblait plutôt à une grimace tant sa face était contrefaite. Rose-Alinda et moi, nous nous engageâmes les derniers sur le pont. La lune, dans son plein, se levait en ce moment et projetait sa lumière sur les eaux où les ombres de nos amis paraissaient se mouvoir comme des êtres fantastiques. A notre droite, toutes les petites îles, que nous connaissions si bien pour en avoir parcouru très souvent tous les contours, ressemblaient à de gros bouquets jetés ça et là sur un immense miroir ; à notre gauche, la rivière, un peu plus large, offrait l'aspect d'un lac tranquille, encaissé d'un côté entre une berge élevée, escarpée, garnie d'arbustes ou de grands arbres qui nous cachaient la campagne ; et de l'autre, entre une rive à peine plus haute que le niveau de l'eau ; et parfois même de ce côté, on ne pouvait dire où était la limite entre l'eau et la terre, tant les joncs et les grandes herbes aquatiques élevaient leur tête. Au loin plus bas, au détour de la rivière, le vieux moulin profilait sa masse imposante entre le miroitement des eaux et le scintillement du ciel étoilé.

Nous allions tous les deux d'un pas lent, nous arrêtant à tout instant pour contempler ou interroger ce que nous avions vu depuis huit jours. Tout nous parlait,

tout nous répondait : la lune montant d'un horizon sans nuage, et son image se reproduisant sur l'onde en un long faisceau de rayons argentés; les petites îles avec leur air mystérieux et leurs ombres tremblotantes; les joncs et les grandes herbes qui se balançaient mollement au souffle de la brise légère; le granit des murs du moulin qui étincelait à la lumière de la lune; les planches du pont qui nous avaient fait trébucher si souvent. Tout parlait à notre âme; tout était l'écho d'une heure ou d'un instant disparus que nous aurions voulu retrouver et reprendre. Nous marchions et nous nous arrêtions par intervalle; nous parlions et nous nous taisions par instant; mais nous n'osions nous regarder de peur de voir nos yeux se remplir de larmes. C'était notre dernier soir dans cette délicieuse campagne; nous le savions trop, nous le comprenions trop; nous aurions voulu avoir des heures doubles, très longues. Hélas! nous le comprenions trop aussi, les dernières heures de l'amitié et de l'amour sont toujours si rapidement écoulées, il n'y a que les heures de l'agonie qui durent un long temps.

Nos amis étaient déjà loin et nous étions encore sur le pont que nous avions de la peine à quitter tant l'air était bon, tant la lumière était douce et tant l'heure était propice aux tendres épanchements de l'amour. La lune était déjà haute et son globe rétréci, quand nous reprîmes le chemin de notre demeure. En passant devant l'église, nous nous arrê tâmes; j'enlevai mon chapeau et nous adressâmes instinctivement une prière à la Vierge des amours pures. Oh! nous priâmes avec tant de ferveur; ce fut un recueillement d'un instant,

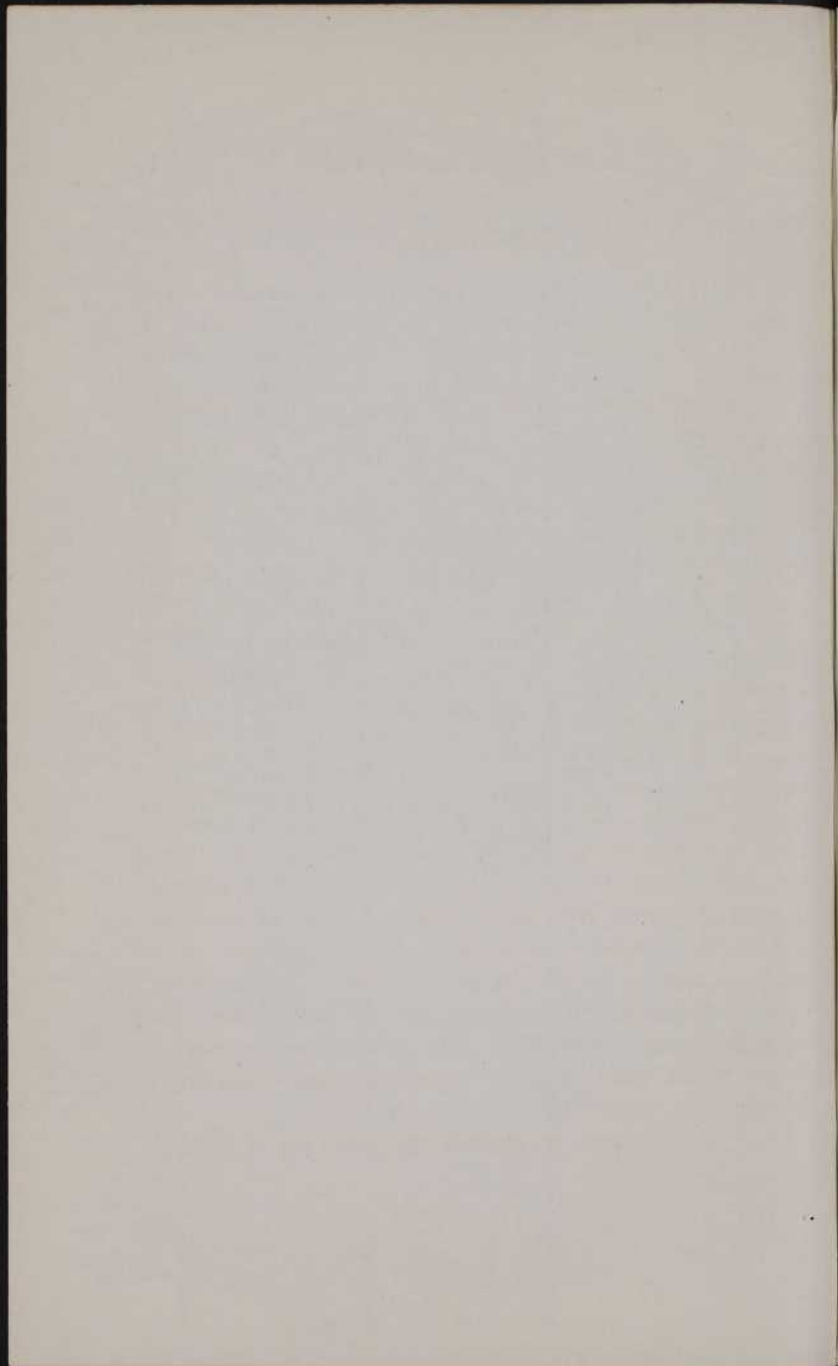
mais ce fut presque de l'extase. Puis nous reprîmes notre marche lentement, encore plus lentement, parce que nous sentions que nos dernières minutes nous échappaient rapidement; nous sentions que, arrivés à la maison où tous reposaient après la longue journée de fatigue du pique-nique, nous devions nous taire et nous séparer. Oh! comme nous aurions voulu prolonger encore et encore ces dernières minutes qui semblaient être les dernières de notre vie.

Quand nous nous serrâmes la main et que nous nous dîmes, à la porte de la chambre: au revoir, à demain, j'éprouvai un sentiment de tristesse inexprimable; j'entrai précipitamment dans ma chambre et je me jetai à genoux au pied de mon lit. Les deux mains jointes et tendues vers le crucifix attaché au mur, les yeux fixés sur l'image de l'Homme-Dieu qui avait tant souffert pour avoir tant aimé, je priai avec une dévotion que je ne m'étais pas encore connue. Étaient-ce des remerciements? Était-ce du désespoir? Étaient-ce des invocations? Ce fut tout à la fois, dans une même prière: invocation, désespoir et remerciements. Je l'avais tant aimée et je l'aimais tant ma Rose-Alinda; et nous devions nous séparer le lendemain, et puis les hasards de la vie sont si cruels parfois. J'aimais tant ma Rose; elle était tout près de moi et elle n'était pas à moi. Mon Dieu, mon Dieu, vous le savez, je vous ouvris tous les replis de mon cœur: je vous le montrai tel qu'il était avec tout son amour, sa passion, ses désirs, ses pensées, son désespoir, ses espérances. Vous le connaissiez cependant, et je vous en montrais les plaies; je vous en

détaillais les souffrances et je le laissais soupirer à vos pieds.

Ma prière fut longue, sincère; mes larmes, abondantes. Quand je me relevai, je me jetai sur mon lit pour chercher dans le sommeil un peu de calme et de paix; mais, hélas! le sommeil fuyait et fuyait toujours. Cependant, mon Dieu, j'avais vu briller, à la plaie de votre côté un rayon d'amour et d'espérance. Et toi, ma Rose, si près de moi et cependant si éloignée, heureuse comme tu méritais de l'être, tu dormais d'un sommeil si calme, si doux que j'aurais voulu entendre ta respiration pour me dire au moins que tu reposais toujours près de moi dans la chambre voisine. Mais absolument rien, c'était la nuit; c'était le calme partout en dehors de moi. Cependant, un instant, je crus entendre mon nom prononcé tout doucement comme on entend l'écho lointain et affaibli. Était-ce toi, tendre amie, qui m'appelais dans tes songes? Était-ce mon imagination en délire qui se jouait de moi? J'écoutai, et plus rien; encore la nuit sombre et silencieuse.

---



## CHAPITRE V

---

### LE RETOUR À MONTREAL

Le lendemain, je me levai assez tôt pour prendre, à huit heures, le train à destination de Montréal. J'essayai de paraître calme et même joyeux; mais on s'aperçut vite que cette tranquillité n'était qu'apparente, que cette gaieté n'était que factice. J'entendis une des sœurs de ma Rose murmurer à l'oreille d'une autre sœur: "Oh! comme il l'aime". Comme je l'aimais ma Rose! Dieu seul savait comme je l'aimais. Oui, je l'aimais plus qu'on aime la vie à cet âge. Aimer plus que je l'aimais c'était mourir. En partant, je donnai un bon baiser aux sœurs de ma Rose. Elle, je la tins un instant dans mes bras et je déposai sur sa bouche le premier baiser que j'osais lui donner. Nos larmes se confondirent et je sentis sa poitrine se gonfler sur les soupirs qui l'opprimaient et qu'elle cherchait à me cacher. Nous reprîmes, Rose, sa plus jeune sœur et moi, le sentier de la gare. Le train arrivait. Un dernier adieu et je montai sur la plate-forme d'où je vis ma Rose s'éloigner avant que le train ne laissât la gare. Elle avait retenu ses larmes jusque-là; elle ne voulait pas que je les visse couler abondamment. Oh! Rose, ma Rose, cœur d'ange, tu m'aimais toi aussi; si je ne l'eusse pas compris avant, je le vis à cet instant.

Dans le train, je m'assis au coin de la dernière

banquette, près d'une fenêtre. Que m'importaient maintenant la lumière et l'air; j'étais désormais seul, seul avec mes pensées et mes tristesses. La campagne se déroulait avec ses maisonnettes, ses grands arbres, ses prés, sa verdure, ses fleurs, ses ruisseaux; mais je regardais la campagne comme on regarde ces objets lointains que les yeux fixent sans les voir; ma mémoire, mes souvenirs évoquaient d'autres tableaux, d'autres paysages. Que m'importaient le bruit et les voix près de moi; je n'entendais plus rien que l'écho des chants d'amour que nous avions murmurés pendant les derniers jours écoulés. Quand le train entra en gare à Montréal, j'en descendis précipitamment pour prendre le chemin de ma petite chambre d'étudiant que je trouvai plus vide et plus triste que jamais. Pourrais-je jamais décrire ces sensations douloureuses, ce froid glacial que je ressentis quand je me vis seul de nouveau entre ces quatre murs muets? Mieux vaudrait chercher à décrire le tombeau et ses horreurs.

Cent fois je m'assis à ma table; je prenais un crayon, une plume, du papier et j'essayais de transcrire, en langage ordinaire, les pensées et les sentiments qui se pressaient en foule dans mon esprit. En une seconde, je pensais plus vite, je sentais plus vite que ma plume n'aurait pu tracer pendant des heures. Comme dans des rêves où l'on voit, en un instant, de longues actions se dérouler, de nombreux personnages apparaître, parler, se débattre, disparaître et revenir, mes pensées, mes idées me représentaient des scènes, des paysages d'où naissaient sans cesse et rapidement les souvenirs de mes

huit jours de vacances, et, s'entremêlant à ces souvenirs, des découragements, des ennuis, des désespoirs. Sur les feuilles de papier où j'avais cru transcrire tant de soupirs de mon cœur, tant de sentiments de mon âme, tant d'idées de ma tête, je n'avais fait que répéter plus de mille fois un nom chéri et toujours le même, et toujours lui seul: "Rose-Alinda, ma Rose". Le soir quand je fus calme et que j'eus repris mes sens, je fus tout surpris et étonné de retrouver sur ma table ces feuillets épars sur lesquels je ne vis rien autre que ces deux mots: Rose-Alinda, ma Rose.

Ce même soir, j'écrivis une longue lettre où je traçais en caractères de feu les impressions encore toutes chaudes de mon départ et de mon arrivée. Elles étaient trop ardentes. Après avoir lu et relu ma lettre, je versai un torrent de larmes et je la déchirai pour ne pas l'envoyer à ma Rose. Elle lui aurait fait verser à son tour trop de pleurs. Pauvre Rose, elle devait sans cela suffisamment sentir le vide et l'ennui autour d'elle. Le lendemain j'écrivis une missive plus raisonnable, plus tendre, plus douce et plus consolante.

---

Montréal, 16 août 1886.

Ma bonne Rose,

Un passé heureux et déjà lointain m'avait procuré de beaux jours, de belles vacances. Une affection passagère, il est vrai, m'avait appris à regretter des départs répétés, et j'avais cru connaître l'amour; mais je le sens aujourd'hui ce n'était qu'une amitié frivole, des amours

d'enfants. Maintenant que j'ai trempé mes lèvres à la coupe du vrai bonheur, de l'amitié sincère, de l'amour passionné; maintenant qu'une âme dévouée s'est ouverte devant moi comme un livre sacré où on lit à chaque feuillet un avenir heureux; maintenant que j'ai connu les douceurs, les charmes et la bonté d'une tendre amie; maintenant que j'ai goûté, avec les paroles affectueuses d'un cœur sympathique, les délices des doux entretiens de deux vrais amis, je me dis: jamais je n'ai aimé avant aujourd'hui; jamais je n'ai compris le bonheur de ces longues heures de conversation où l'âme de l'amie passe dans l'âme de l'ami pour n'en faire qu'une...

Hélas! pourquoi faut-il si tôt se quitter? J'aurais toujours vécu dans ce saint concert. Rose, rappelle-toi toujours ces instants d'ivresse. Partout nous avons laissé des souvenirs, mais les plus beaux sont gravés dans nos cœurs. Ste-Martine les répétera longtemps, mais nous les chanterons toujours...

Rose, en partant, je t'ai dit quatre mots: "Je t'aime ma Rose; et j'allais balbutier les paroles mystérieuses qui lient pour la vie, lorsque l'heure du départ sonna comme la cloche fâcheuse qui réveille d'un beau rêve. Mais qu'importe, Rose, mon silence forcé; n'as-tu pas lu dans mes yeux ce que mes lèvres trop lentes n'ont pas eu le temps d'achever ou de prononcer?... Espère, ma Rose, nous reverrons encore de beaux jours à Ste-Martine; nous boirons encore à cette même coupe que l'amour vient de présenter à nos lèvres avides du même bonheur. Nous nous reverrons encore à Ste-Martine, dans cette maison hospitalière...

Votre petit Elphège.

Ste-Martine, 18 août 1886

Cher Elphège,

Impossible de vous dire le vide qui s'est fait autour de moi, depuis votre départ. Je suis comme une âme en peine; je cherche partout et toujours; mais je ne trouve rien. Tout me manque là où vous n'êtes pas, Elphège, et tout me paraît morne...

Hélas! ces quelques jours que nous avons passés ensemble pendant votre promenade sont disparus comme une fumée; il ne m'en reste que le souvenir que je garderai précieusement, soyez-en certain. Il y a quelques jours Ste-Martine était pour moi un petit paradis; mais aujourd'hui, il me semble que c'est un désert où la mort a passé. Pourquoi ce changement subit? A qui la faute? A vous, pas à d'autre. Vous vous êtes montré si bon, si aimable qu'il ne peut y avoir de bonheur ici-bas pour moi sans mon Elphège. Aussi, tous les jours, je rends mille actions de grâces au Très-Haut de m'avoir fait connaître le bonheur par *toi*.

Depuis que je vous connais je suis forte contre tout malheur. Il me semble qu'à présent rien ne peut m'atteindre. Votre image est tellement gravée dans mon cœur qu'elle me sert de talisman. Oh! qu'il est bon d'aimer comme je t'aime Elphège. Rends-moi le quart de ce que je te donne et je ne craindrai aucune puissance humaine pour te ravir à moi...

Des bons baisers de ta Rose.

Montréal, 19 août 1886.

Ma bonne Rose,

Pourquoi doutez-vous toujours de votre Elphège ? Vous craignez de trop l'aimer cet ami qui sacrifierait tout pour vous. Mon passé, que j'avais cru heureux avant de vous connaître, s'est effacé sous une larme que vous avez versée un soir ; mon présent obéit à votre regard si doux parce que je crois y lire l'espoir de notre bonheur et je mets entre vos mains mon avenir. Dédaignerez-vous mon avenir ? Qu'il soit grand, vous en aurez élevé les degrés ; qu'il soit glorieux, vous en aurez fait jaillir la première étincelle ; qu'il soit humble, j'en serai la cause ; mais vous n'en serez pas coupable. Ne faut-il pas que le soleil réchauffe la plante chétive comme l'arbre fort et vigoureux. Brillant ou obscur, mon avenir est à vous ; mes jours sont les vôtres. Et vous craignez encore ? Voulez-vous chercher ailleurs de plus grandes qualités que les miennes, des talents plus beaux que les miens, un espoir plus éclatant que le mien ? Vous trouverez ces trésors partout hors de moi ; mais ce que vous ne trouverez pas c'est un cœur aussi sincère que le mien, un amour aussi véritable que le mien, une âme franche et ouverte comme la mienne ; ce que vous ne rencontrerez pas c'est une volonté aussi ferme que la mienne ; c'est une parole donnée et tenue comme la mienne ; en un mot, cherchez un autre Elphège qui vous aime autant que je vous aime, Rose. Vous craignez de répandre un jour des larmes sur mon cœur refroidi.

Ah! tremblez plutôt sur l'ardeur de votre amour. Jamais, ma Rose, je vous le promets, je vous en fais le serment, vos yeux ne deviendront rouges des pleurs versés sur ma froideur ou mon oubli. La mort mille fois, plutôt qu'un seul instant pendant lequel je ne vous aurai pas aimée.

Vous craignez, dites-vous, parce que les étudiants en médecine, une fois reçus médecins, recherchent la fortune dans un mariage riche; et vous me citez nombre de ces infidèles et de ces parjures qui ont leurré, pendant leur cléricature, de pauvres jeunes filles qu'ils ont ensuite abandonnées dans les tourments d'un désespoir mortel. Je le sais comme vous, ma chère Rose, il y a trop de parjures, trop de criminels en amour; mais dois-je leur ressembler parce que je suis étudiant en médecine? Oh! ne craignez rien, ma Rose; j'ai un caractère trop droit pour vous laisser supposer une telle bassesse chez moi. La franchise, qui est peut-être mon unique qualité, ne me laissera jamais dévier du droit chemin. Je veux, il est vrai, la richesse chez ma fiancée, chez ma future épouse, mais non la richesse que vous pensez. L'argent et l'or chez mon épouse ne me sourient pas; ils ne donnent pas toujours le bonheur. La richesse que je cherche c'est un trésor de bonté que je crois trouver en vous. Je demande à mon amie, à ma fiancée, pour toute dot, un cœur toujours aimant et pour trousseau, ces grandes qualités du cœur et de l'âme qui font la femme forte et généreuse, la mère chrétienne, l'épouse fidèle. Je recherche en la femme ces qualités qui rendent l'époux heureux et lui font la vie douce et paisible. Voilà les richesses qu'il me faut; pouvez-vous me les donner? Quant aux

autres, je saurai les acquérir par mon travail et mon courage, ou j'aurai le courage de m'en passer si le succès ne couronne pas mes efforts constants dans le travail.

Rose, pourquoi vous aurais-je aimée un jour, pour vous oublier le lendemain ? Insensé celui qui fuit le bonheur après l'avoir trouvé ; il est si rare ici-bas. Pourquoi vous avoir rencontrée un soir, s'il me fallait le soir suivant ne plus me souvenir du parfum de la rose. Etouffez vos doutes dans cette ardeur que vous me voyez ; rappelez-vous nos serments et ces beaux jours si vite écoulés où nous avons goûté d'avance le bonheur de marcher l'un près de l'autre, et rappelez-vous nos paroles échangées de partager toujours le chagrin et les peines comme les plaisirs et les joies. Enfin si vous doutez encore, hâtez-vous de revenir auprès de votre ami pour lire dans ses yeux l'abandon de sa vie à sa meilleure et, dirais-je, à sa plus fidèle amie...

De bons baisers de ton Elphège.

---

Nos lettres se succédèrent ainsi sans interruption jusqu'à la fin du mois d'août, au retour de ma Rose à Montréal. La joie et le bonheur revenaient enfin. Le mois de septembre, généralement le plus beau mois de l'année à Montréal, se passa sans incident remarquable. Nous nous rencontrions, Rose et moi, à peu près tous les jours et même deux fois par jour. Très souvent l'après-midi, nous allions faire notre promenade sur les rues Notre-Dame et St-Jacques que commençait à

fréquenter le monde fashionable. Nous ne manquions jamais cette promenade le samedi, car c'était pour ainsi dire jour de gala. En ce jour, tous les beaux équipages de Montréal paraient. Les grandes dames, nonchalamment assises sur les sièges capitonnés, brillaient dans leurs toilettes plus claires et plus attrayantes. Les messieurs, sans soucis des affaires, étaient plus nombreux. Les jeunes filles, certaines de rencontrer les jeunes gens en congé, se rendaient en foule. Le nombre des promeneurs était quelquefois si considérable que la circulation gênée était lente et difficile, ce que personne ne détestait cependant.

Tous les soirs, Rose et moi, nous nous voyions, soit que j'allasse chez elle passer la veillée, soit que je la rencontrais chez des amis ou que nous fissions une marche dans les grandes artères de la ville. Nous avions toujours hâte de nous revoir et nous avions toujours du chagrin de nous quitter. A la demeure de Rose, nous passions la soirée soit au milieu de la famille qui se retirait en général de bonne heure, soit entre nous deux seuls en conversation plus intime. Lorsque nous étions seuls au salon, le chaperon, qui était le plus souvent la mère de Rose, sommeillait tout le temps, confortablement assis dans une grande berceuse en bois, placée près de la porte, dans le boudoir voisin. Parfois la bonne mère de Rose s'éveillait en sursaut, faisait craquer sa chaise pour nous avertir qu'elle veillait toujours, et retombait immédiatement endormie. Le temps s'écoulait beaucoup plus vite lorsque nous étions seuls. C'étaient alors des réminiscences de nos jours de vacances. Nous nous rap-

pelions les beaux clairs de lune; le bercement de notre barque sur les flots tranquilles de la petite rivière; nos promenades et nos stations prolongées sur le vieux pont de la vieille Ben-Oui; le pique-nique au Buisson. Aux souvenirs se mêlaient souvent les projets d'avenir. Parfois nous nous proposions d'aller habiter une petite maison toute blanche à la campagne où je pratiquerais la médecine sans bruit, sans éclat, faisant le bien comme tous les médecins de la campagne, recevant peu en échange de mes soins, comptant peu sur la reconnaissance des campagnards, espérant plus de la bonté et de la miséricorde de Celui qui doit un jour récompenser, comme il le mérite, le médecin dévoué qui donne toujours et travaille toujours au nom de la charité. A la campagne, nous serions plus seuls et plus souvent ensemble; nous nous aimerions tant ainsi que nous n'aurions aucun besoin du monde pour nous distraire. Sans ennui, sans ambition, nous demanderions à notre petite ou grande famille des joies plus pures que celles que peut donner le monde avec ses grandes fêtes.

Parfois nous rêvions un avenir moins humble. L'argent nous apparaissait plus brillant, l'or plus éclatant, et leurs reflets mettaient un charme tout particulier sur les plaisirs, les fêtes, les soirées, les bals de la haute société. Le grand monde, ses pompes et ses grandeurs étaient les mots magiques qui réveillaient et stimulaient notre ambition et nous faisaient envisager l'avenir sous un autre angle. Une attention soutenue au travail, une ardeur toute particulière à l'étude me fraieraient un chemin à travers les vicissitudes de la

médecine jusqu'à la première place dans ma profession. Nous nous amuserions; nous serions considérés, et, au milieu de distractions infinies, nous saurions cependant encore trouver des instants et des heures pour nous aimer. Au milieu des foules éblouissantes, nous serions toujours les mêmes, toujours les mêmes cœurs aimants, toujours les mêmes âmes passionnées, et nous penserions sans cesse l'un à l'autre. Et quand, après être sortis de ces lumières vives, de ces salons et de ces boudoirs majestueux et parfumés, nous nous retrouverions à la pâle lumière de notre foyer, notre joie serait d'autant plus vive et plus pure que nous aurions été plus éloignés l'un de l'autre. Dans l'intimité de notre chez-nous comme nous serions heureux de retrouver l'amour tendre de nos enfants pour qui nous aurions travaillé beaucoup, et pour qui nous aurions fréquenté la société du grand monde afin de leur faire belle et grande leur place, quand à leur tour ils devraient jouer leur rôle dans la vie.

---



## CHAPITRE VI

### MA TROISIÈME ANNÉE DE MÉDECINE

Avec le mois d'octobre, les cours de la Faculté de Médecine recommençaient. C'était le réveil de la vie d'étudiant; c'était le renouvellement des plaisirs tapageurs, des chants, des rires, des cris; c'étaient les promenades et les rendez-vous qui revenaient avec leurs charmes et leurs attraits; c'étaient aussi des études moins arides, des travaux moins fatigants que nous allions inaugurer; désormais plus de dissection dans cette salle remplie des vapeurs d'alcool méthylique qui masque plus ou moins l'odeur de relent des chairs en décomposition; plus de chimie; plus d'histologie; plus de matière qui exercent la mémoire au détriment du jugement. Fini le programme des primaires! Le baccalauréat est passé, et nous entrons tout à coup dans une voie nouvelle qui métamorphose subitement l'étudiant. Mes études de la troisième année de médecine me rapprochaient davantage des malades que j'aimais de plus en plus. La recherche des causes, les symptômes et les traitements des maladies me passionnaient véritablement. Malgré tout l'intérêt que je portasse à mes cours et aux cliniques, je trouvais cependant encore des heures de loisir pour les veillées que je passais avec ma Rose; pour les soirées et les bals où je la conduisais; pour les séances littéraires ou dramatiques du Cercle Ville-Marie où je présentais souvent des travaux. C'est

ainsi que je passai les trois derniers mois de l'année 1886. Le temps s'écoulait rapidement, partagé entre mes études mes plaisirs et nos entretiens.

Vers la mi-janvier 1887, deux événements qui eurent une influence considérable sur ma vie se présentèrent à la même date. L'un fut marqué d'une tristesse innarrable et l'autre, qui annonce toujours l'époque la plus solennelle et la plus heureuse de la vie, fut quelque peu attristée par la pensée du premier. La mort et les funérailles de mon père attristèrent le mariage de la sœur de ma Rose, Amanda, sa sœur bien-aimée, sa compagne de tous les instants.

Ne voulant pas être une charge de plus pour ma famille et mon frère cadet qui sacrifiait son avenir de médecin pour le bien de mes frères et de ma mère, je résolus de m'expatrier au plus tôt et d'aller aux États-Unis exercer une profession dont je n'avais pas encore gagné les derniers diplômes. Il me semblait que, après les fortes études que j'avais faites, je pourrais lutter avantageusement avec ceux que j'oserais appeler mes confrères. Je me sentais aussi bien préparé, après mes trois années d'études, que les médecins des États-Unis qui ne faisaient, dans ce temps-là, que deux années de cléricature. De plus je savais trouver un auxiliaire puissant pour m'aider dans cette lutte de la vie dans la nouvelle patrie que je choisissais. La sœur de ma Rose, mariée le jour des funérailles de mon père, m'encourageait à suivre la voie que je croyais ouverte devant moi. Elle promettait de m'aider et d'employer tout son crédit auprès de son mari et de ses beaux-frères très

connus et très estimés dans la société canadienne-française de Lowell où j'avais l'intention d'aller me fixer. C'était aussi le désir de ma Rose de me voir tenter fortune dans la ville où demeurait sa sœur chérie. Ce désir de ma Rose était déjà un ordre péremptoire pour moi. J'y obéis et je ne l'ai jamais regretté.

De ce jour, ma vie prenait une nouvelle orientation. Mon chagrin était immense, mon désespoir sans bornes; je pleurais mon père, et je voulais devoir le moins possible à ma famille pauvre, sans le sou. Je me jetai avec plus d'ardeur que jamais dans mes études médicales. Je voulus, pendant les deux derniers mois qui s'écouleraient avant mes examens de Pâques, apprendre autant que mes confrères en un an et demi. Je partirais ensuite sans diplômes, mais avec autant de science que ceux qui terminaient leurs études mollement et presque sans but bien défini. Je me sentais déjà assez de crânerie et de hardiesse pour affronter les misères, les ennuis, les déboires de la vie du médecin. Pendant les deux derniers mois que je restai à Montréal, je rencontrais souvent ma chère Rose-Alinda. Je passais souvent des parties de soirées avec elle, mais je la quittais plus tôt que d'habitude pour retourner promptement à mes livres de médecine. Elle savait m'encourager dans mes études comme elle l'a toujours su plus tard. Si j'ai obtenu tant de succès dans ma vie, je ne le dois qu'à ses bons conseils et ses bonnes paroles d'encouragement. Tous les succès que j'ai obtenus dans mes études, je les dois à ma Rose, et par la suite, tous les succès que j'ai obtenus dans ma clientèle de médecin, c'est à elle encore que je les dois.

Si j'ai écrit beaucoup avec avantage sur certaine partie de la médecine ou en certaine spécialité, elle m'encourageait toujours à poursuivre mes recherches et mes études et à les publier pour en faire bénéficier les médecins et les patientes. Elle m'aidait avec bonheur et plaisir à corriger les épreuves de mes articles de Revues Médicales ou de mes livres que j'ai publiés. Si je me glorifie de voir aujourd'hui mon nom cité, par les deux Amériques, et en Europe, dans les Revues Médicales, dans les grands traités d'Obstétrique et dans certains Congrès de médecine, je le dois encore et toujours à ma Rose. Mon nom en médecine fut son œuvre, car elle m'aida si bien de ses conseils et de ses encouragements que je n'ai jamais cessé de travailler avec ardeur pour lui faire plaisir. Elle fut toujours ma conseillère la plus sûre et jamais je n'ai regretté de l'avoir écoutée même dans les choses qui paraissaient le moins de son ressort.

Pendant les deux derniers mois que je passai à Montréal, nous nous entretenions constamment de la nouvelle vie qui m'attendait en exil. Rose me montrait les lettres qu'elle recevait de sa sœur qui me préparait les voies dans Lowell. J'étais connu dans cette ville où j'avais des amis que je ne connaissais pas encore. Nous commentions longuement ces lettres, et nous faisons déjà des projets pour un avenir que nous croyions bien rapproché. Le mari de la sœur de ma Rose m'écrivit plusieurs lettres dans lesquelles il me laissait entrevoir les succès qui m'attendaient. On me promettait en plus l'office de rédacteur de l'*Étoile*, journal français qui dé-

fendait la cause et les intérêts des Franco-Américains. On escomptait déjà ma présence au milieu des Canadiens-Français; je devais faire beaucoup de bien à mes compatriotes expatriés. On me croyait orateur et écrivain. Mon nom paraissait déjà sur les programmes des assemblées. Mais j'étais encore loin de penser à prononcer de grands discours ou à écrire des articles retentissants. Je voulais tout d'abord me débrouiller dans ma carrière nouvelle. Je voulais sortir de la misère au plus tôt, gagner de l'argent et revenir bien vite chercher celle que j'envisais de toutes les forces de mon âme et de mon cœur.

Les jours s'écoulaient avec une rapidité vertigineuse. Hélas! il me faudrait partir bientôt. Nos entretiens étaient moins gais. Parfois nous nous taisions tout à coup, et nous restions de longs instants silencieux. Rêvions-nous à l'avenir qui nous attendait et que nous commencions à redouter, ou pensions-nous au passé dont le bonheur n'aurait peut-être plus d'écho dans le futur? Quand nous reprenions notre conversation, c'était pour nous répéter les serments que nous avons faits si souvent. Les veillées, que j'abrégais forcément pour étudier, étaient le plus souvent tristes; et le jour, quand nous nous rencontrions entre les cours de l'Université, nous aurions voulu nous isoler pour ne plus voir le monde, pour ne plus entendre le bruit de la rue et pour être bien seuls. Mais ces instants étaient si courts que nous ne pouvions aller loin et fuir tout et tous. Nous avions à peine le temps de nous raconter les rêves faits depuis notre séparation de la veille et de nous répéter encore les mêmes serments. Je rentrais dans

l'Université à peine capable de suivre les leçons du professeur tant j'avais le cœur gros et l'esprit ailleurs. Et toi, chère Rose, tu continuais, triste aussi, ta promenade sur les rues Notre-Dame et St-Jacques, attendant avec anxiété la prochaine récréation pour me voir sortir en hâte et accourir vers toi. Ah! doux instants! comme vous avez laissé dans ma mémoire des souvenirs impérissables que j'aime à rappeler souvent. Aujourd'hui encore, quand je passe sur ces rues que nous avons parcourues si souvent ensemble, je pense aux jours de notre jeunesse et il me semble toujours que, jeunes encore, nous parcourons le même chemin avec le même amour.

Hélas! le dernier jour était arrivé; c'était l'instant des adieux, un lundi matin, le 28 mars. Nous étions à la gare, dans le train qui allait nous séparer pour de longs jours. Rose et moi, nous étions assis sur la même banquette; mes frères étaient autour de nous. Le plus jeune et le cadet, tous deux d'un esprit enjoué et espiègle, cherchaient à égayer ce départ, cette séparation. Mais leurs rires et leurs fines réparties avaient de tristes échos dans l'âme de ma Rose; j'en souffrais plus qu'elle encore. Nous aurions voulu être seuls en ce moment pour nous dire nos derniers mots d'amour et voir briller nos derniers espoirs à travers nos larmes. Pourquoi faut-il que, dans les moments les plus solennels et les plus précieux, nous soyons entourés de parents, d'amis ou d'indifférents? Je le comprends aujourd'hui, l'amitié et la parenté ont des droits sacrés auxquels elles tiennent.

Elles veulent être, comme l'amour, les dernières à saluer un départ et les premières à tendre la main à l'arrivée. Si l'amitié est sensible et franche, l'amour, par contre, est égoïste et souvent morose dans certaines circonstances.

Le contrôleur du train, un Anglais, jeta un dernier cri: All aboard. Nous nous serrâmes les mains à la hâte, mes frères et moi. Rose était très triste; ses beaux grands yeux bleu tendre brillaient sous les larmes qu'elle cherchait à retenir; sa bouche s'efforçait de sourire pour me donner du courage. Je l'embrassai fortement entre mes bras, et je sentis battre son cœur, comme elle, le mien. Nos lèvres se rencontrèrent et les mêmes mots s'en échappèrent en même temps: "A toi pour toujours, au revoir". Je la reconduisis sur le quai de la gare; nos mains s'enlacèrent une dernière fois pendant que le train se mettait en mouvement. Je la vis quelques secondes encore, retenant toujours ses larmes pour ne pas m'affliger, et se montrer forte devant mes frères. J'entrai dans le wagon et je me jetai éperdu sur la banquette à la place qu'elle avait occupée.

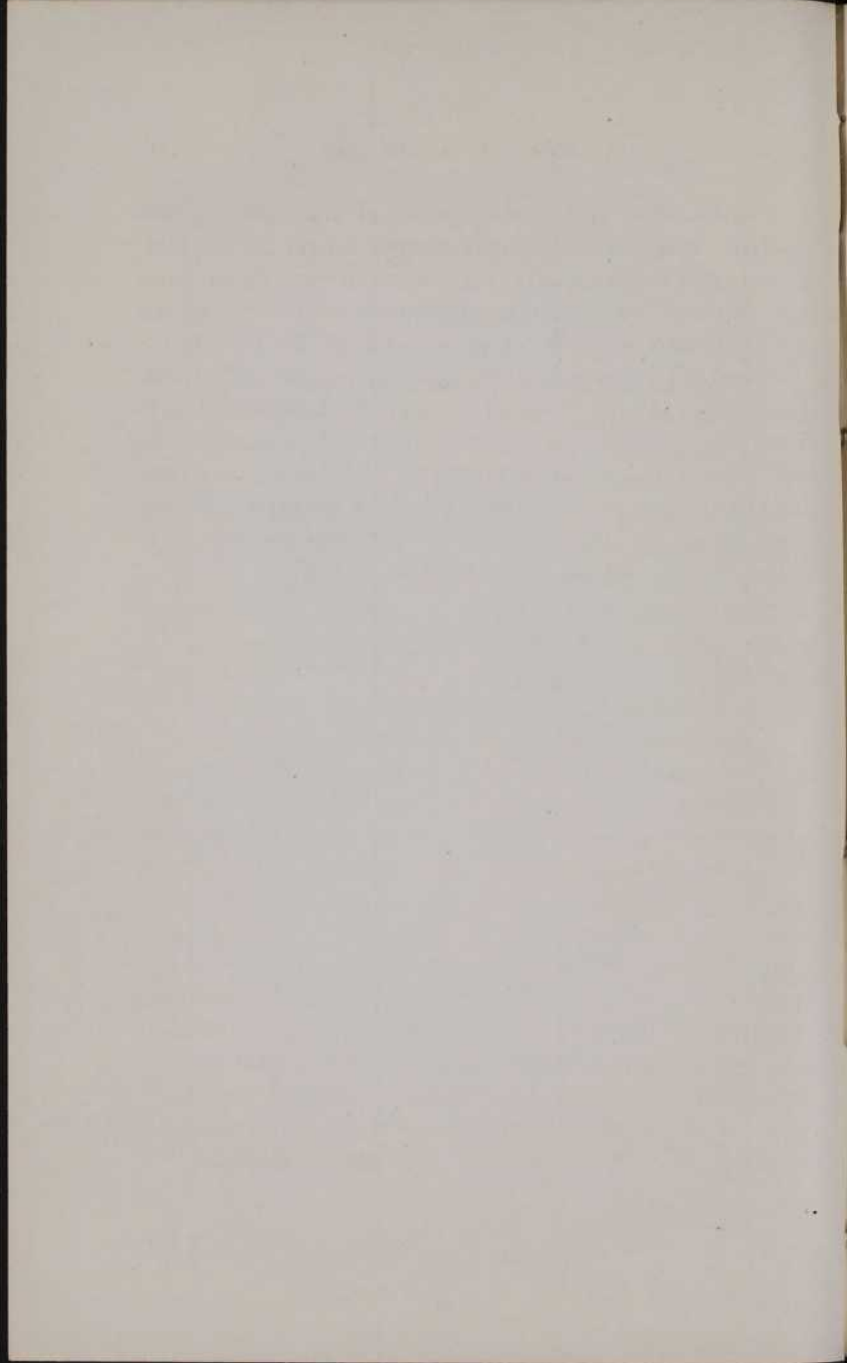
"Comment, me disait un jour une jeune fille à qui je racontais ce départ attristé, avez-vous pu quitter votre Rose, vous qui l'aimiez tant? Et comment votre Rose, qui vous aimait tant, a-t-elle pu vous laisser partir seul? Non, non, ce n'était pas là de l'amour. Non, non; si je vous eusse aimé autant que cela et que vous m'eussiez autant aimée, l'entendez-vous, Monsieur, jamais vous ne m'auriez quittée. Je me serais suspendue et attachée à votre cou comme le lierre se suspend et s'attache à la branche, et vous n'auriez jamais pu briser

les liens de mes deux bras entrelacés qu'en les déchirant et en les faisant saigner abondamment comme vous auriez déchiré et fait saigner mon cœur. La douleur que vous auriez causée à mes membres resserrés autour de votre cou ne se serait calmée que dans l'évanouissement de tout mon être et c'eût été le prélude de mon agonie et de ma mort. Monsieur, vous avez été le plus cruel des fiancés. Si vous vous étiez tant aimés, vous auriez amené votre Rose, et votre Rose vous aurait suivi pour partager votre exil et votre misère. C'est ainsi que je comprends l'amour". — "Mais pauvre jeune fille insensée, ne voyez-vous pas que j'aimais trop ma Rose pour la voir souffrir un seul instant de ma misère et de ma pauvreté ? Je lui promettais de revenir bientôt. Et puis, éloignée de moi, ma Rose n'endurait-elle pas les mêmes souffrances, les mêmes tortures que moi ? Ses souffrances, ses tortures morales n'étaient-elles pas assez grandes pour que je lui évitasse les souffrances et les tortures physiques ? Notre amour était très grand, mais il n'était pas insensé."

La journée fut longue dans le train; elle me parut interminable. Le va-et-vient des passagers, le bruit des roues sur les rails, les mouvements saccadés du train dans les courbes ne purent me tirer de ma torpeur. La locomotive hâletait, s'arrêtait, repartait, sifflait, grondait, et je n'entendais rien, absolument rien; c'était la nuit, la mort pour mes sens extérieurs. Pour mon âme, c'était comme un moment d'arrêt dans la vie, une heure de transition. Tour à tour je regardais dans le passé ou j'envisageais l'avenir. Ma famille fuyait; mes frères

se dispersaient; mes compagnons et mes amis s'éloignaient; mes plaisirs d'autrefois me souriaient de loin. Il me semblait entendre vaguement le pas de la valse sur le tapis; je percevais comme le murmure de nos conversations intimes; et puis c'étaient les brouillards de l'avenir qui me cachaient des maux et des afflictions. Parfois ces nuages se dissipaient et me laissaient entrevoir les misères qui grandissaient en s'approchant: des jours qui devenaient sombres; des nuits qui se peuplaient de cauchemars, enfin c'était le désespoir qui me poursuivait partout et s'asseyait en face de moi à la table de mon bureau ou au pied de mon lit.

---



## CHAPITRE VII

### L'EXIL

"Lowell", répéta le contrôleur d'une voix forte. Je me levai en sursaut, égaré comme un homme qui sort d'un rêve affreux. "Lowell", c'était pour moi la terre d'exil et la terre promise. J'y étais arrivé. C'est en tremblant que je mis le pied sur le quai de la gare, vers les trois heures du matin, le 29 mars, 1887. Le train était en retard de sept heures, mauvais augure. La sœur de Rose, Amanda et son mari avaient eu la patience ou plutôt le courage de m'attendre à la gare pendant les sept heures. Quelle joie pour moi de tomber dans les bras de mes amis. Je retrouvais, sur cette terre nouvelle, quelque chose de ma Rose chérie, sa sœur bien-aimée que j'aimais moi-même de la plus franche amitié. Je ne serais plus seul désormais, car je connaissais si bien cette sœur qui avait été si souvent en tiers avec nous dans nos promenades, dans nos veillées intimes ou dans les soirées dansantes. Elle avait un cœur si tendre, une âme si compatissante que je ne me crus plus seul dans l'exil. De fait, elle ne fut plus seulement une amie intime pour moi, mais elle fut une mère, et elle se montra telle jusqu'à mon dernier jour à Lowell. Elle sut me conseiller et m'encourager pendant les cinq longs mois de mon séjour dans cette ville. Quelle joie pour moi de retrouver, sur la terre d'exil, la sœur, la compagne, la confidente de ma Rose. Elle devait être désormais ma confidente,

BIBLIOTHÈQUE  
SAINT-SULPICE

ma consolatrice, rôle qui lui parut bien doux. Amanda et son mari m'emmenèrent chez eux. C'est là, dans leur humble demeure, toute chaude de leurs premières amours, que j'ai été témoin du bonheur et des joies de leur lune de miel. Qu'ils étaient tendres, aimants, fous dans leur langage d'amoureux! Qu'ils étaient heureux! et comme j'enviais leur bonheur, leurs amours, leur folie tendre et douce, et comme je regrettais ma Rose devant tant d'épanchements, et comme j'avais des regards mélancoliques vers la patrie abandonnée où j'avais laissé plus de la moitié de mon cœur. Oh! ma Rose, si tu avais pu alors compter les battements de mon cœur, en sentir les irrégularités et en mesurer les arrêts ou les palpitations, tu aurais connu la profondeur de mon amour et la grandeur du sacrifice que j'avais fait en m'expatriant.

Après mon arrivée je pris quelques heures de repos, puis j'écrivis à ma fiancée, ma douce Rose-Alinda, une longue lettre dans laquelle je lui faisais part de mes premières impressions de voyage et des sentiments que j'avais éprouvés à la vue de tant de bonheur dans la petite maison de Lowell, où je devais revenir si souvent puiser des consolations et des encouragements. Je lui disais aussi mes craintes pour l'avenir, car on avait déjà répandu le bruit que je n'étais qu'un simple étudiant en médecine, sans aucun diplôme. Je demandais à ma Rose de prier pour moi, afin que j'obtinsse certains succès. J'avais tant confiance aux prières de ma Rose, qui était si bonne, si dévote, si ardente dans ses prières, que je croyais impossible que Dieu n'exauçât pas ses vœux et ses prières.

Digitized by Google

Ma lettre écrite, je sortis de cette maison, toute imprégnée du bonheur que j'aurais rêvé pour ma Rose, et je rendis visite, en compagnie du mari de madame Amanda, à plusieurs médecins de la ville. Je fus reçu avec affabilité par certains médecins âgés et indépendants, qui ne craignaient plus la concurrence. D'autres médecins me souhaitèrent la bienvenue et ils semblèrent m'encourager; mais il était facile de constater, sans être grand physionomiste, que leurs bons souhaits ne venaient pas du cœur.

Lowell était alors une belle petite ville américaine de soixante mille âmes dont vingt-cinq à trente mille Canadiens-Français. Pour me rendre plus utile aux Canadiens, je voulus m'établir au milieu de leur véritable quartier. Je me louai un modeste appartement à l'intersection des rues Merrimack et Trémont. Quand je dis modeste appartement, j'exagère quelque peu. Cet appartement était situé au premier étage, au-dessus d'un étal de boucher. Pour y arriver, il fallait gravir un vieil escalier vermoulu, sans toiture, qui se terminait par une plate-forme suspendue en arrière de la maison. Quel jeune médecin d'aujourd'hui se contenterait de l'apparence de pauvreté d'un tel logement? J'étais pauvre et je ne pouvais viser à aucune grandeur, aucun faste. C'est avec un sentiment d'orgueil bien légitime que les médecins d'autrefois doivent rappeler ces humbles débuts dans des locaux bien exigus et pauvrement meublés. Quelle forte dose de courage ne fallait-il pas

pour affronter l'avenir dans de telles conditions ? Nous ne pensions certainement pas à édifier de grandes fortunes ; le grand, l'unique but était alors d'être le médecin des pauvres et d'en recevoir le plus souvent, pour paiement de notre dévouement et de nos peines, les bonnes promesses de prières.

La personne qui me loua mon petit appartement s'appelait Madame Boulé que je suis heureux de nommer ici, parce qu'il me semble que je fais acte de reconnaissance. Elle fut si bonne, si charitable pour moi que j'aime à me rappeler son souvenir. Il me semble encore que je l'entends entrer à pas de loup dans mon bureau quand j'étais seul. Debout dans l'embrasure de la porte, où elle avait l'habitude de se tenir quand elle venait me voir dans le but de me consoler, de m'encourager et de sécher mes larmes, elle me parlait du beau Canada, mon pays et le sien, et surtout le pays de mes amours. Elle m'interrogeait sur ma famille et sur ma fiancée qu'elle paraissait trouver très belle. Elle prenait sur ma table la photographie de ma Rose dont elle admirait les traits réguliers et l'air doux ; elle me chantait presque la mélancolie de son regard. Ah ! les bons moments dans ma tristesse ! grosses gouttes de baume bienfaisant sur les plaies de mon cœur !

Mon logement tout exigü se composait de deux chambres dont l'une, de quatorze pieds par dix, me servait de salle d'attente, et l'autre, de six pieds par dix, était mon bureau de consultation. L'ameublement y était très primitif : dans ma salle d'attente, quatre pauvres petites chaises en bois teint en jaune, une petite

table recouverte d'un tapis en cretonne mince, une petite armoire clouée à un pan de mur pour ma pauvre lingerie; dans mon bureau qui me servait de chambre à coucher la nuit, une toute petite table et deux chaises en bois et un vieux sofa en crin. Tout mon ameublement avait été acheté dans un magasin d'occasion. Tels étaient mon bureau, ma demeure, mon chez-moi. Était-ce le Home-Sweet-Home? Le soir, très tard, je mettais un oreiller à la tête de mon sofa; j'étendais la couverture de laine et le drap que m'avait donnés Madame Boulé, et c'est sur cette espèce de grabat que j'invoquais, souvent inutilement, pendant de longues heures, le sommeil qui fuyait toujours. C'est là, dans cette petite chambre froide et nue, que j'ai passé de longs jours dans l'ennui et l'attente des patients, et de tristes nuits à rêver à mon cher Canada et à ma douce fiancée.

J'avais apporté du Canada les quelques livres qui formaient toute ma bibliothèque: du Lamartine, du Chateaubriand, du Bernardin de Saint-Pierre et quatre livres de médecine. Pendant mon séjour à Lowell, je lus et relus à satiété ces différents volumes que j'annotais à profusion. Je m'étais de plus abonné à la bibliothèque de Lowell dont je dévorai des masses de volumes de toute sorte.

Et sur ma table, au milieu de mes livres, de mes crayons et de mes papiers, Oh! ma Rose, ta photographie était là. Je la regardais souvent, bien souvent. Je la prenais entre mes deux mains; je la contemplais et je la baisais tendrement, ardemment. Imagination, quelle

puissance as-tu ? Je voyais ma Rose là devant moi ; sa tête aux cheveux blonds fortement serrée entre mes deux mains, je mettais des baisers de feu sur ses joues, sa bouche, ses yeux.

Je ne pus entrer dans mon appartement que le lundi, 4 avril. Je passai les quelques jours qui précédèrent chez madame Amanda avec qui j'aimais à causer de Montréal, de nos amis communs et surtout de ma fiancée. Madame Amanda ne tarissait pas à louer sa sœur qu'elle aimait tendrement, et moi j'aimais à entendre cette bonne amie me redire les belles qualités que possédait celle pour qui jamais amour plus ardent n'avait soupiré. Chez Madame Amanda, je m'asseyais près de la fenêtre de la salle à manger, parce que de là la vue embrassait facilement la perspective des deux principales rues des environs où je voyais le va-et-vient continuel des piétons et des voitures. Mais la foule qui cheminait dans un sens ou l'autre ne m'intéressait pas. Seul le facteur avec son paquet de lettres occupait ma pensée ; et c'était surtout à l'heure qu'il devait passer que j'allais prendre ma place près de la fenêtre. Tous les jours, l'avant-midi et l'après-midi, j'exécutais la même manœuvre. Le samedi matin, à l'heure habituelle de la tournée du facteur, j'étais à mon poste, plus impatient que jamais. Je soutenais mal la conversation avec madame Amanda. J'étais distrait, mes regards se dirigeaient continuellement vers le coin de la rue d'où pouvait venir le facteur. Tout à coup je le vis apparaître et se diriger vers la maison. Le cœur me bat très fortement ; je me lève et je cours à la porte. Enfin, je vais recevoir

une lettre de ma Rose. Mais, hélas! le facteur passe devant la porte en me saluant. Il monte les quelques marches du perron voisin, tire le fil de la sonnette, jette une lettre à travers la porte entre-bâillée, et il va ainsi de porte en porte distribuer ses lettres et ses paquets.

Déjà près d'une semaine que je suis parti de Montréal et je n'ai pas encore reçu un mot, un seul mot de consolation, un mot d'encouragement. J'ai abandonné ma patrie, ma mère, mes frères, mes amis, ma Rose, ma fiancée. Je suis loin, je suis seul, et déjà je suis oublié. Comme les jours sont longs dans l'exil! Et mon amie chérie, ma fiancée, ma Rose que fait-elle? C'est pour elle que je suis parti; c'est pour elle que j'ai tout quitté et j'en suis déjà délaissé. Mais non, cela ne se peut pas; elle n'a pu m'oublier si tôt. Oh! malheureux que je suis, je doute encore après les serments qu'elle m'a faits. Mais non, elle est malade, et je ne suis pas là pour la guérir, la soulager, calmer ses douleurs et la consoler. Eh! le dirais-je, plus de quarante ans après ce jour, en relisant la lettre que j'écrivais quelques heures après cet accès de désespoir, ma paupière s'humectait au souvenir de cette heure de souffrance, et des larmes sont tombées sur cette feuille où je retrouvais les traces d'anciennes larmes. Pourrais-je redire ce que j'ai enduré en cette heure d'angoisse, les tortures de mon cœur, les tourments de mon âme? C'est quelque chose d'inouï; quelque chose qui saisit le cœur, qui le resserre, qui le comprime, qui le broie; c'est quelque chose qui étouffe, qui opprime. Pourrais-je aussi exprimer ce que je ressentis une heure plus tard, quand le facteur revint frap-

per à la porte et y jeter une lettre de ma Rose ? Oh ! alors j'ai compris ce qu'était la pluie pour les moissons brûlées par la chaleur torride ; ce qu'était la rosée pour la fleur flétrie ; ce qu'était la goutte d'eau pour celui qui a soif ; ce qu'était le souvenir pour l'exilé ; ce qu'étaient les manifestations de l'amour pour le cœur ardent.

Lettre mille fois bénie, tu fus la bienvenue comme tu avais été la désirée. Oh ! entendre parler d'elle, de ma douce fiancée ; l'entendre parler ; revoir son écriture ; sentir son cœur s'ouvrir ; lire sa pensée ; comprendre ses sentiments ; voir la trace de ses larmes, car elle a pleuré elle aussi ; compter ses soupirs à chaque phrase ! C'est alors que j'ai le mieux compris ce qu'avaient été pour elle le départ, l'éloignement, l'exil de son Elphège. Je lus et relus cette lettre tout imprégnée des plus tendres sentiments de son cœur si aimant. Ma Rose me disait comme elle avait pleuré depuis mon départ ; comme elle pensait à moi ; comme elle revoyait souvent ma photographie ; comme elle la baisait. J'étais altéré des bons sentiments ; j'avais soif des expressions ardentes de l'amour, et je trouvais tout dans cette lettre que je tenais comme on tient à deux mains la coupe qu'on craint de laisser échapper. Je buvais à longs traits la liqueur si douce, si rafraîchissante, si calmante.

Dans l'après-midi, je répondis longuement à cette lettre. Ce fut peut-être la lettre la plus touchante, la plus tendre que j'aie jamais écrite. En la relisant aujourd'hui, je comprends pourquoi des larmes en ont effacé les caractères à certains endroits.

Enfin dans l'avant-midi du lundi, 4 avril 1887, j'entre définitivement dans mon appartement. Je suis seul désormais et seul pour longtemps. Puis-je maintenant me rappeler les tristes pensées qui m'ont assailli en ouvrant la porte que j'eus tous les regrets possibles de refermer. Il me semblait que le froid de la mort me fouettait le visage. J'étais transi comme à l'entrée d'un charnier. Il me semblait que la porte m'enfermait dans un tombeau d'où je ne sortirais plus. Quelle impression désolante! des murs nus, des petites chaises en bois, un tapis fané sur une table minuscule, un plancher usé avec de gros clous dont la tête faisait saillie, pas de bibelots, pas de cadres, pas de gravures. C'était froid, glacé; pas de souvenir nulle part, aucune trace d'un passé quelconque. C'était sombre; pas la plus petite lueur d'un avenir qui peut percer. J'entrai éperdu, la mort dans l'âme. Je traversai la première chambre d'un pas rapide et j'allai m'asseoir devant la petite table de mon bureau sur laquelle j'avais placé les deux photographies de ma Rose et les quelques livres que j'avais emportés. Je regardais tour à tour les deux photographies. Je les saisis avec des mains nerveuses. Je les contemplai longuement pour y chercher des souvenirs et des sourires, et je les baisai follement, éperdument pour y trouver quelques adoucissements à ma douleur, à mon chagrin. J'étais plus que jamais fou d'ennui et de désespoir. Combien de temps ai-je tenu ces deux photographies dans mes mains et sous mes lèvres?.. Tout à coup je me rappelai la pensée de je ne sais plus quel écrivain: qu'une heure de lecture dissipe le chagrin le plus mortel. Je

saisis au hasard un livre sur ma table; je l'ouvris machinalement aux derniers chapitres que je lus avec une avidité fiévreuse. "Deux fiancés, y était-il écrit, deux époux se faisaient des adieux; un vieillard les consolait en leur disant: O mes enfants! le temps des épreuves est de peu de durée et passe comme un courrier rapide! soyez chrétiens et l'amour restera avec le ciel".

J'avais entre les mains "Les Martyrs de Chateaubriand". Le volume finissait ainsi: "Jeunes époux, vous espériez encore le bonheur sur la terre, et déjà le chœur des vierges et des martyrs commençait, pour vous dans le ciel, des cantiques d'une union plus durable et d'une félicité sans fin". Cette lecture devait-elle me consoler? Quel baume pouvait-elle verser sur les plaies de mon cœur? J'avais espéré le bonheur sur la terre; j'avais quitté ma patrie plus tôt pour revenir plus tôt chercher ma fiancée, et voilà que je crois entendre le chœur des vierges et des martyrs commencer dans le ciel, des cantiques d'une union plus durable et d'une félicité sans fin. Je ne souhaitais pas déjà cette union loin de la terre; je la voulais ici-bas. Oh! j'aimais mieux chanter avec la troupe des parents et des amis de Démodocus: "Ouvrez les portes de la chambre nuptiale; la vierge s'avance! La pudeur ralentit ses pas; elle pleure en quittant la maison paternelle. Viens, nouvelle épouse! un mari fidèle se veut reposer sur ton sein. Que des enfants plus beaux que le jour sortent de ce fécond hyménée! Je veux voir un jeune Eudore suspendu au sein de Cymodocée, tendre ses faibles mains à sa mère et sourire doucement."

L'Angélus du midi carillonnait; les sirènes des filatures jetaient leurs cris perçants; la clochette du repas appelait au dîner. Le son grave de la cloche de l'église, les bruits stridents des sirènes et la voix claire de la sonnette de la pension me tirèrent de ma rêverie. Je déposai sur ma table le livre qui m'avait enlevé plus d'espérance qu'il ne m'avait donné de consolation. Je laissai mes appartements et j'entrai dans la salle à manger assez spacieuse et déjà remplie de ses pensionnaires. Tous les regards se tournèrent vers moi avec une curiosité non déguisée quand la maîtresse de pension me conduisit à la place que je devais occuper pendant quelques mois. J'étais à la première table, tout au bout et bien en vue. J'aurais préféré n'importe quelle autre place, dans un petit coin, à l'ombre d'une colonne ou derrière un paravent. Le souvenir de ma gêne et de mon embarras m'est resté bien vivace dans la mémoire. J'avais été placé au bout de la table par une attention toute particulière de la maîtresse de pension qui voulait me faire connaître rapidement tous ses hôtes, jeunes filles et jeunes garçons employés dans les filatures ou les magasins. Mais je me souciais peu de conter fleurette aux jeunes filles et de lier de longues conversations avec les jeunes garçons; j'avais trop hâte, le repas fini, de rentrer dans mon bureau, pour y reprendre mes livres et mes lettres d'amour, mes méditations ou mes rêves. Je croyais que tout instant, dérobé à mes études ou à ma Rose, était un vol dont j'étais responsable à la science ou à l'amour.

J'avais résolu de tenir un journal, le journal de mes

pensées et de mes actions, et d'y transcrire, au fur et à mesure qu'elles m'arriveraient, les lettres de ma bien-aimée. C'est avec bonheur et cependant avec une grande tristesse que je relis aujourd'hui ces pages d'un passé déjà lointain et que j'y retrouve des souvenirs qui me rappellent les mots d'amour, les belles promesses et les craintes du début de ma vie dans le monde médical, quelquefois mes espoirs, le plus souvent mes moments de découragement, mes efforts constants pour obtenir quelque succès et mes inquiétudes auprès de mes premiers malades. Mon journal était écrit sous forme de lettres à ma Rose. Tous les deux ou trois jours, je recopiais, sur une feuille de papier velin, ce que j'avais tracé les jours précédents et je l'envoyais à ma bonne Rose pour la tenir constamment au courant de mes pensées et malheureusement de mes ennuis.

---

## CHAPITRE VIII

### MON JOURNAL DE LOWELL

---

Lowell, 4 avril, 1887, lundi soir, 7½ hrs.

Ma bonne Rose, ma douce fiancée,

A toi ma première et unique pensée. Je suis enfin libre et seul, seul avec ta pensée et tes deux photographies que je ne cesse de regarder. Enfermé comme un pauvre condamné qui n'attend de délivrance ou d'adoucissement à sa peine que de la bonté d'un juge peut-être sans clémence, je jette des regards vers ma patrie et vers ma Rose. Mes paupières rougies versent des larmes brûlantes que je ne crains pas de laisser couler abondamment parce que je suis seul, absolument seul. Elles traduisent les souffrances morales que j'endure en ce moment aux souvenirs des heureux jours passés qui ne reviendront peut-être jamais. Rose, ma demeure est triste, triste comme le tombeau. Les murs en sont nus, ma couche est glacée. Rien, absolument rien qui me rappelle, même de loin, un tout petit peu, ce que j'ai laissé là-bas. Si je n'avais tes deux photographies, il me semble que j'étoufferais, je suffoquerais dans ce tombeau. Elles sont le phare à demi éteint qui me montre de loin le port abandonné; elles sont la lueur vacillante d'une petite lampe dans des ténèbres profondes qui fait atten-

dre le jour qui tardera peut-être longtemps à luire de nouveau. Rose, je suis seul, et mon espoir et ma foi dans l'avenir, c'est ta douce image que je contemple et que j'embrasse du baiser des fiançailles...

Je me prépare à me coucher enfin sur le lit misérable du médecin pauvre, sur mon vieux sofa en crin. Il est dur; les ressorts aplatis sont inégaux; l'oreiller est fait de grosses plumes piquantes; les couvertures sont minces et froides. Qu'importe, il me faut connaître la misère par moi-même pour mieux soulager celle des autres. Mon sacrifice est fait et je suis prêt à tout endurer, à tout souffrir pour ma Rose, pour l'aller chercher plus vite. Que ne ferais-je encore de plus dans le même but? Rose, ma chère Rose, je fais ma prière du soir à genoux devant ton image, demandant ardemment à Dieu de m'exaucer, car je demande le bonheur pour toi, ton amour sincère pour moi et une sainte union pour nous deux. Je te donne un dernier baiser avant de me jeter sur mon grabat. Il me semble déjà que l'appel de la souffrance va ébranler ma cloche et la faire résonner agréablement à mes oreilles qui veilleront seules. Je vois en esprit le dévouement qui veille lui aussi au-dessus de ma couche; il semble se pencher pour secouer, à la moindre alerte, mes membres engourdis par l'ennui et le froid.

Mardi matin, 5 avril, 8½ heures.—Il y a juste une heure que je suis levé. Toute la nuit j'ai grelotté. J'ai à peine fermé l'œil tant il faisait froid dans ma chambre. Ma maîtresse de pension, si bonne, si prévenante, m'avait cependant donné, hier au soir, une autre couverture en laine bien épaisse; mais le froid était si grand

et le feu si rare que les couvertures n'étaient ni assez épaisses ni assez chaudes pour me donner la moindre chaleur et le plus petit confort...

10 hrs a.m.—Je congédie enfin l'ouvrier qui a posé le tapis en corde sur le plancher raboteux de mon appartement. Il me semble maintenant que, malgré la pauvreté et le dénuement de mon logis, je suis comme un roi dans son palais, mais un roi sans terre et sans feu. Je m'en contenterai pourvu que l'apparence misérable n'en chasse pas la clientèle. Quel palais! il y manque tous les petits riens et les fleurs les plus simples qui parfument et embaument la vie de l'homme, qui l'embellissent et en font le Home-Sweet-Home, même le plus humble, toujours cher au cœur et à l'âme. Et qui prendra soin de ce coin de demeure? Des mains étrangères. Ah! si c'étaient là les seules nécessités qui nous obligent à demander une compagne, ce serait bien peu, et la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue. La vie a ses chagrins et ses misères; la pratique de la médecine, ses déboires et ses inquiétudes; la solitude, ses ennuis; le cœur, ses élans; l'âme ses aspirations. Qui peut comprendre et adoucir les chagrins et aider à supporter les misères de la vie? Qui peut relever le courage dans les déboires de la médecine et en dissiper les inquiétudes? Pour qui endurer les ennuis de la solitude? Qui soulagera les élans du cœur? Qui comprendra les aspirations de l'âme et y répondra? Seule une amie sincère, une confidente dévouée, une épouse fidèle, en un mot une Rose-Alinda. La plus humble des chaumières devient un palais quand deux cœurs aimants l'habitent; le plus

riche des palais devient un cloître austère quand une femme aimée ne l'embellit pas de sa présence.

9½ heures du soir.—Rose, ma Rose, encore un jour qui disparaît et je ne t'ai pas vue, et je n'ai pas eu un seul patient. Hélas! qu'il faut être patient pour être médecin! Attendre, toujours attendre, est-ce là le rôle du médecin? Oui, du jeune médecin qui n'est pas encore connu; je m'en aperçois.

C'est aujourd'hui mardi, la journée des amoureux et je suis loin de toi, chère Rose... Notre causeuse dans le petit salon de Montréal demeure-t-elle toujours vide? Ne t'y assieds-tu plus quelquefois en souvenir de nos doux entretiens et de nos soirées intimes. Ici, la chaise en bois est dure et étroite; c'est la seule que j'aie pour causer avec ton image sur ma petite table.

J'étais à peindre mon nom sur un de mes stores; ma palette à la main, tes deux portraits sur ma table devant moi; je t'appelais et je te disais: "Où donc es-tu, Rose chérie? Rose, que tu es lente à faire ta toilette ce soir! Hâte-toi, chère Rose". Je ne te voyais pas venir; je n'entendais pas ton pas léger et ta voix si douce.. Hélas! je rêvais... Je me croyais à Ste-Martine, dans mon atelier, à faire pour toi et ta charmante sœur, des peintures sur du satin ou dans des plateaux en porcelaine... Le silence de mon appartement n'était troublé que par les soupirs à demi étouffés de mon cœur qui s'exhalaient comme des murmures plaintifs... Ma cloche a sonné!.. Je tremble; j'ai le frisson; j'ai froid; c'est un patient, mon premier patient!.. Je reste là cloué sur ma chaise à vouloir me remettre, à prendre un peu de sang-

froid... Une deuxième fois le timbre résonne plus fort... J'ouvre, et tout joyeux, Monsieur et Madame Amanda entrent en admirant l'apparence propre de mon appartement. J'étais plus content de la visite de mes deux bons amis que de celle d'un patient.

"Tiens, regarde, Charles, si c'est fou, s'exclame madame Amanda; toujours ces images devant lui... Que votre Rose serait fière d'admirer votre bureau et de constater que vous ne l'oubliez jamais, que vous ne pensez qu'à elle". Nous causons longuement d'objets de fantaisie et de mes projets d'avenir; mais toujours la conversation revient à ma chère Rose, à ma pauvre abandonnée là-bas.

Mercredi, 6 avril, 7.50 hrs a.m.—Il fait froid dans mon bureau, ce matin; pas de poêle et par conséquent pas de feu. Mon haleine n'est pas assez chaude pour me réchauffer les doigts qui tiennent difficilement ma plume. Je demande à tes portraits ces regards réchauffants de ma Rose. Hélas! tes yeux restent froids. Je te tends la main, mais elle retombe glacée à mon côté. Ta figure, chère fiancée, me paraît abattue; tes yeux sont langoureux; tes traits amaigris semblent me dire ton ennui, ou la maladie. Pauvre Rose, sont-ce mes yeux qui me trompent ou tes portraits qui changent d'expression? Tu parais pâle et triste; as-tu fait quelque mauvais rêve? Es-tu fatiguée? Es-tu malade? Parle, ne me cache rien. Hélas! quelle tristesse m'envahit et me poursuit toujours!.. Je relis tes dernières lettres tous les soirs, c'est un calmant qui m'aide à passer une nuit plus tranquille; c'est l'opium du cœur...

Dans sa réponse à ma lettre, Rose me mande qu'elle pense toujours à moi. Elle ne fait pas autre chose durant tout le jour que de penser à son Elphège adoré. "On prétend, dit-elle, qu'elle en perd la carte, qu'elle en devient folle et qu'on va la conduire à la Longue-Pointe". Elle s'attriste et fait du mauvais sang à l'idée que son Elphège grelotte et souffre du froid. Elle craint qu'il n'en contracte quelque maladie. "De tout ce qu'on peut souffrir sur la terre, dit-elle, ce qui me paraît le plus terrible, c'est de craindre pour la vie de celui qu'on aime; n'est-ce pas, Elphège chéri? Que de larmes j'ai versées en lisant ta missive! Cependant, mon ange, elle m'a fait du bien; les bonnes choses que tu me dis me donnent du courage et me font t'aimer davantage". —Rose me dit qu'elle a revu la promenade des rues St-Jacques et Notre-Dame en faisant ses stations du jeudi saint. Elle trouvait qu'il y avait peu de monde, tandis que sa sœur prétendait que la foule était plus considérable que jamais.

---

Lowell, 6 avril, 1887.

Rose, ma Rose,

Je devrais écrire 7 avril au lieu de 6 avril, car il est minuit et huit minutes. Pardonne-moi si je viens si tard causer avec toi, ma bonne Rose. A toi ma dernière comme ma première pensée. Je viens du bureau du journal "L'Étoile". Je suis bien fatigué et cependant chaque mot que je t'écris semble me donner de nouvelles forces.

Ta vue ou plutôt la vue de tes portraits me repose... Au Cercle Canadien, propriétaire de "L'Étoile", j'ai choisi comme siège le petit banc du piano pour me rappeler nos derniers beaux soirs chez toi, chérie. Tu t'en souviens, je m'asseyais souvent sur le tabouret, et toi dans la berceuse tout près de moi. Nous causions et quand tu penchais ta tête, mes doigts, petits effrontés, se jouaient dans tes beaux cheveux blonds pour en défaire les boucles soyeuses. Quelle douceur! Quels charmes! Beaux jours écoulés, quand reviendrez-vous? Le temps vous a-t-il pour toujours jetés dans les abîmes de l'éternité d'où vous ne reviendrez jamais? Oh! ma Rose, tes beaux cheveux blonds, quand les reverrai-je?..

J'ai fait à mon bureau de nouvelles améliorations qui l'embellissent. J'ai accroché aux murs quelques cadres; j'ai épinglé les peintures que j'ai faites à Ste-Martine près de toi; j'ai suspendu les quelques cartes que tes sœurs et toi m'avez données le jour anniversaire de ma naissance. Au centre, j'ai placé tes deux photographies comme deux belles roses dans un charmant bouquet d'immortelles... Il fait froid ce soir. Je ferme la porte de mon petit bureau, plutôt de ma chambre à coucher, pour y conserver le peu de chaleur que mes deux lampes à pétrole peuvent me donner, faible chaleur qui dit la misère et la pauvreté du jeune médecin... Bonsoir, ma Rose, emporte ma dernière pensée...

Jeudi, 7 avril, midi et demi.—Rose, ma Rose, je n'en peux plus; je suis oppressé; j'étouffe; il faut que je donne libre cours à mes larmes; je n'y vois plus; mon cœur gonflé semble battre à me rompre la poitrine. Le

croirais-tu, oh! ma Rose, ton Elphège verse en ce moment des larmes abondantes. Je suis seul, découragé. Les bavardages que je viens d'entendre à la table des pensionnaires, les allusions à mots couverts que j'ai comprises, m'ont crevé le cœur. On dit presque hautement que je ne suis pas médecin diplômé. On a même écrit au doyen de la faculté de médecine pour demander ce que j'étais; médecin ou encore étudiant. Le doyen aurait répondu que j'avais passé mes examens de troisième année, mais qu'il me restait encore une année à faire avant de recevoir mon diplôme. T'imagines-tu, chère Rose, le tort que cette réponse peut me causer ?

Je pleure, non pas comme un enfant qui n'a pas de chagrin ou qui sèche ses larmes à volonté sous les baisers de sa mère; non, ce sont des larmes vraies. Qui n'a pas éprouvé ces moments de détresse dans la vie, qui n'a pas connu parfois les angoisses de la solitude et n'en a pas pleuré, n'a jamais aimé; il est bien malheureux celui-là. Dans ma solitude, je ne pleure plus au souvenir de mes jeunes années, de ces jours bénis où mon père vénéré et ma mère dévouée me berçaient sur leurs genoux, ou déposaient, sur mon front encore vierge des soucis et des chagrins, les baisers répétés qui disaient leur tendresse et leur bonheur; je ne pleure pas plus sur les heureuses années de mon adolescence passées au foyer paternel; je ne pleure pas plus ce toit qui abrita si longtemps mes joies et mes plaisirs; non, je ne pleure rien de tout cela; j'y pense quelquefois, mais le souvenir en est doux. C'est la loi de la nature et de Dieu qu'il faut quitter ses parents et abandonner le toit paternel. Le

Seigneur n'a-t-il pas dit : "Tu quitteras ton père et ta mère". Cette loi n'est pas trop dure parce qu'elle offre une consolation à qui quitte son père et sa mère "pour suivre son époux ou son épouse." Moi, j'ai tout quitté, ma mère, mes frères, le toit paternel; mais je n'ai pas suivi mon épouse, ma fiancée, et elle ne m'a pas suivi. J'ai tout quitté seul, dans l'espoir de revenir bientôt chercher mon épouse, ma consolation. Mais comment pourrai-je jamais revenir la chercher? et quand le pourrai-je? On semble me dédaigner, on s'éloigne de moi, on me discrédite. Pourquoi pleuré-je? Ce qui a rompu les digues qui retenaient mes larmes prisonnières, c'est l'idée, la pensée que je ne reverrai pas ma Rose de sitôt, parce qu'il me faudra peut-être abandonner tout espoir de succès ici. Hélas! le temps impitoyable déroule devant moi ses heures sombres et lugubres; et pas une de leurs minutes ne fait briller à mes yeux la moindre petite lueur d'espérance. Ah! temps cruel, tes heures si rapides sont encore à mon désespoir des siècles de douleur, de tristesse et d'infortune...

6 heures p.m.—Cet après-midi, j'ai visité le reposoir à l'église canadienne. En entrant dans le temple j'ai cru pénétrer dans les sanctuaires de Montréal, tant la parure de l'autel était belle et ressemblait aux nôtres. J'eus un moment d'illusion de plus; tout à coup je crus t'apercevoir dans la foule, en la personne d'une grande demoiselle élégante, blonde, aux cheveux peignés comme les tiens. Illusion, cruelle erreur! j'étais seul dans la foule et tu n'y étais pas. Je me suis agenouillé au pied de l'autel, devant le Saint-Sacrement, et j'ai prié pour

toi avec une dévotion fervente. Probablement que toi-même, en ce moment, tu priais pour moi devant le Saint-Sacrement exposé dans les sanctuaires de Montréal.

Vendredi, 8 avril, 6½ hrs p.m.—Il faut avoir beaucoup de courage et un noble but à atteindre pour attendre vainement des patients qui ne veulent pas de moi. Cependant cet après-midi pendant mon absence, quelqu'un a frappé à ma porte; malheureusement je n'avais pas laissé ma clef à ma maîtresse de pension, aussi ignore-t-elle qui est venu. Est-ce un passant égaré, un mendiant, un colporteur ou un patient? Il faut si peu pour me donner des espérances ou des illusions que je crois que mon étoile finira par briller un jour. Ce soir, ma bonne Rose, je suis plus gai. J'ai rencontré plusieurs bons amis qui m'ont promis leur protection et leur aide. Ils promettent de tout faire pour assurer mon succès. On va tout d'abord me donner l'office de rédacteur de l'*Etoile* pour me permettre de subvenir à mes besoins en attendant la clientèle, office que je ne remplirai plus tard qu'à temps perdu...

Te souviens-tu, chère Rose, des fleurs jaunes que tu portais à ton corsage, dans les soirées à Montréal? Tu en avais détaché trois pour les épingle à mon habit; je les avais conservées précieusement et aujourd'hui je les ai suspendues dans mon bureau entre tes deux portraits. Et toi, conserves-tu toujours le petit bouquet que je portais un soir à ma boutonnière et que je t'avais remis en te quittant?..

(Je retrouve en 1930 ces deux petits bouquets. Le premier est pressé entre les lettres que m'envoyait ma

Rose, pendant mon exil à Lowell; le second est attaché dans l'Album-autographe de ma Rose.)

Samedi, 9 avril, midi moins quinze minutes.—Ce matin j'attendais ta lettre avec impatience et pour passer le temps je me mis à pratiquer sur le piano. Tout à coup ma cloche résonne et me tire de mon extase mélodieuse. Je cours à la porte... Enfin c'est un patient... mais non, c'est un médecin colporteur qui veut me vendre des remèdes nouveaux. Je le congédie prestement et je retourne au piano. Derechef ma cloche résonne... Enfin, le voilà le premier patient... mais non, c'est mieux qu'un patient, c'est une lettre de ma Rose. Pauvre Rose, elle s'inquiète toujours de ma santé; elle craint toujours que je contracte quelque maladie par suite de la température froide que nous subissons à Lowell. Pauvre Rose affligée, elle est de plus en plus sensible et de plus en plus aimable. Elle comprend mon isolement.

Dimanche, Pâques, 10 avril, 1½ p.m.—La semaine sainte a été très froide, et par contre Pâques nous apporte une chaleur accablante. Il fait chaud comme en plein mois d'août à Montréal. Les dames sont heureuses et jouissent d'un bonheur parfait, car elles peuvent étrenner les plus belles toilettes en ce beau jour de Pâques sans nuage. Les modes des chapeaux et des toilettes sont nombreuses et variées. Les variétés sont surtout remarquables dans les coiffures. Quelques dames ont une toute petite coiffe, ornée de deux ailes de pigeon, qui leur serre la tête comme un bandeau de blessé. D'autres dames portent des chapeaux hauts comme une tour de Babel et garnis de rubans bariolés. D'autres coiffent

des chapeaux immenses retroussés à la cavalière sur un des côtés. Et combien d'autres variétés que je ne saurais décrire parce qu'il y en a trop et de trop bizarres. Tous ces chapeaux sont garnis à profusion de rubans dont la couleur indécise ne peut pas se décrire tant elle est variée et peu tranchée: du rouge, et quel rouge! du bleu, et quel bleu! du vert qui paraît jaunir! du jaune qui paraît reverdir! C'est du haut d'un balcon ou mieux d'un jubé à l'église qu'il faut voir les têtes coiffées des dames; on se croirait au-dessus d'un champ où auraient poussé pêle-mêle toutes les fleurs inimaginables. Toutes les modistes, les couturières, toutes les vendeuses des magasins et les filles des filatures font étalage de leurs toilettes ébouriffantes d'un goût plus ou moins douteux et se pavanent comme des paons qui font la roue pour faire admirer l'éclat de leur mauvais goût...

7 hrs p.m.—Cet après-midi, j'ai reçu la visite de quatre membres du Cercle Canadien qui sont venus régler l'affaire concernant la rédaction de l'*Etoile*. On m'a présenté une longue paire de ciseaux comme conclusion du marché et emblème du rédacteur.

Le 12 avril, je rencontre le bon Père Fournier. Il me demande de le remplacer dans une conférence qu'il devait donner aux jeunes gens. J'accepte volontiers parce que ce me sera une occasion de chasser l'ennui et de me faire connaître. Les docteurs Benoit et Brissett, deux vieux médecins riches, m'encouragent et promettent de m'assister dans ma clientèle; c'est un peu de baume qui me fait du bien. La préparation de ma conférence et mon travail à l'*Etoile* commencent un peu à me dis-

traire et à adoucir un peu les angoisses de l'ennui. Malgré tout ce travail, je trouve encore des heures pour coucher sur le papier toutes mes pensées et mes sentiments pour ma Rose que j'oublie moins que jamais. De même tous les jours, je visite mes meilleurs amis et je vais souvent à la bonne petite maison hospitalière d'Amanda où l'on me reçoit toujours à bras ouverts et où l'on aime à me parler de ma chère Rose.

Vendredi, 15 avril, 5 p.m.—Ma Rose, ma bonne Rose, les jours ne se ressemblent pas continuellement; je ne sais ce que j'ai aujourd'hui, je m'ennuie plus que jamais. Est-ce la faute des patients qui ne viennent pas encore? Est-ce ton absence? Ma Rose, que je voudrais être près de toi! Je languis ici, quand donc reverrai-je celle qui est ma vie! Ma pauvre tête fatiguée est pesante; mon cœur est malade; je soupire; je voudrais verser des larmes, mais je ne puis; j'ai le cœur trop gonflé... Je voudrais t'écrire beaucoup et encore, mais mon âme affligée se refuse à dicter à ma plume les impressions trop fortes et trop douloureuses qu'elle éprouve.

9 hrs p.m.—Ma Rose, l'aube souvent vient réveiller ma douleur morale et mon désespoir, et souvent le crépuscule couvre de son manteau sombre mon ennui et mon chagrin. Le soleil ne se lève pas sans saluer ma misère; il ne se couche pas sans souhaiter l'au-revoir à mon infortune. Voilà quels jours je traîne loin de toi, loin de ma vie; voilà quelles tristesses me poursuivent toujours en ces lieux éloignés. L'astre du bonheur ne luira-t-il jamais au moins au midi de ma course? Je voudrais encore goûter les délices de l'amour; ses entre-

tiens sont si suaves, ses consolations si douces et ses espérances si belles. Mais quand te reverrai-je, oh! ma Rose? Le temps t'obéirait-il? Commande-lui de se hâter, d'aller plus vite dans sa course... Mais non, que pouvons-nous sur lui; il est le maître, le maître qui se plaît à contrarier les mortels. Rapide comme un coursier fringant, il hâte sa course vertigineuse quand il nous voit dans le bonheur, parce qu'il est jaloux de nos plaisirs et de nos joies. Pour se jouer au contraire de nos misères et de nos malheurs, il ralentit sa marche pour en jouir plus longtemps. Encore quelques jours comme aujourd'hui, hélas! et je ne pleurerai plus, car mes yeux asséchés n'auront plus de larmes pour répondre à mon cœur lui-même épuisé par l'angoisse mortelle que j'éprouve. Oh! ma Rose, pardonne, pardonne à mon désespoir. Ah! si je ne t'aimais pas tant! Oh! comme je suis cruel! je devrais plutôt calmer tes douleurs, adoucir ton chagrin et soulager ton propre ennui, car tu en as toi aussi. Oh! comme je suis méchant! je te cause toujours de la peine! Pardonne-moi, ma Rose; je veux désormais te consoler, et dussé-je mentir, je te cacherais mon agonie; dussé-je périr sous le fardeau de mon chagrin, je t'en tairai la pesanteur. Il est cependant si doux d'être associés dans la douleur comme dans la joie! Qu'importe, je veux désormais souffrir seul et t'épargner le poids de ma misère. Ma Rose, tu ne m'en voudras pas si ton Elphège se montre toujours gai dans ses lettres... Cependant je veux connaître tes ennuis et tes souffrances, ma Rose. Je me sens assez fort pour porter ton fardeau et le mien.

Ma Rose, ne me cache rien; dis-moi bien tout, tout; tu me l'as promis...

---

Rose dans sa lettre insiste pour que je ne lui cache rien. "Elphège, m'écrit-elle, je ne veux pas que tu me caches tes chagrins et tes ennuis. Veux-tu me punir, et pourquoi? T'ai-je offensé; t'ai-je fait de la peine, causé du chagrin? Ne sommes-nous pas de moitié dans la tristesse comme dans la joie? Rappelle-le toi, nous nous sommes juré de toujours partager en tout. Si tu me paraissais toujours gai dans tes écrits, je serais continuellement dans l'incertitude et l'inquiétude; je craindrais la dissimulation. Le doute me serait plus pénible que la vérité; j'en souffrirais des tourments incessants; ce serait l'agonie. Encore une fois, comprends-tu, mon Elphège chéri, je ne veux pas que tu me caches tes ennuis; il m'appartient de les partager... Puis-je te donner un conseil, mon cher Elphège? Ne te décourage pas si vite. Attendre les patients pendant quinze jours ce n'est pas si long après tout. D'autres ont attendu plus longtemps. As-tu pensé que les personnes qui aimeraient requérir tes services ne sont pas encore malades et qu'elles n'attendent qu'une occasion pour aller te voir? Et pour les autres, quinze jours pour te connaître, c'est bien court... Si tu peux faire tes dépenses avec la rédaction de l'*Etoile*, il est inutile de désespérer si vite; tu peux attendre... Je pars demain pour Ste-Martine où tu devras à l'avenir m'adresser tes lettres... Pense toujours à ta Rose.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

Faint line of text.

## CHAPITRE IX

### MES PREMIERS PATIENTS: ESPOIR ET DÉCOURAGEMENTS

17 avril, dimanche, 10 hrs p.m.—Ma bonne Rose, je suis gai ce soir, et aujourd'hui j'étais vraiment fou de joie. Je suis allé ce soir annoncer à Amanda la grande, l'heureuse nouvelle que j'avais eu enfin une patiente. Ne devaient-ils pas ces bons amis, Amanda et son mari, être les premiers à l'apprendre ? Je leur dois tant de reconnaissance qu'il me semble que c'est un peu les payer de retour de leur montrer de la confiance et des égards. Qu'aurais-je fait en réalité, à Lowell, sans ces bons amis ? Je leur dois beaucoup de remerciements. Et que ne te dois-je, ma Rose, ma bien-aimée fiancée, pour m'avoir inspiré l'heureuse idée d'aller loin de ma patrie, demander ce que mon pays m'aurait peut-être longtemps refusé. Tu n'as pas craint d'échanger toutes les douceurs de l'amour pour les ennuis et les chagrins de l'absence, afin de t'unir plus tôt à ton Elphège. Voistu, Rose chérie, comme il faut bien peu pour changer un désespoir sombre en une joie presque délirante ? Les honoraires que je reçus de ma patiente n'étaient pas considérables : cinquante sous. Mais que j'étais heureux de contempler cette pièce de cinquante sous, première récompense de vingt années d'études ; fruit de soirées et de veillées nombreuses et fatigantes passées bien souvent à la lueur de la flamme du poêle ou de la chandelle tremblottante ; fruit qui germe et mûrit sur

bien des heures de peines et de découragements. Voilà un pauvre cinquante sous qui fait vite oublier les jours longs et ennuyeux passés sur les bancs de l'école, du collège ou de l'Université. Voilà vingt années de travaux ardues résumés en un petit cinquante sous. Vingt années! cinquante sous!

Mardi, 19 avril, 6.45 hrs p.m.—Ma Rose, pourquoi n'es-tu pas ici ce soir; j'aurais besoin de toi pour me donner de la force et du courage. Si je te voyais au Cercle, pendant ma conférence, j'aurais plus d'enthousiasme, plus de feu. Je pars dans quelques instants, mais je pars seul. Tout de même, ma Rose, je pars avec ta pensée qui va me suivre tout le temps de ma conférence. Pour toi si j'ai des succès; pour moi si j'échoue et si j'ai des déboires. Pour me soutenir, je donnerai, avant de partir, deux bons baisers à tes portraits, cela me vaudra plus qu'une forte dose de strychnine. Sois mon ange tutélaire.

10.40 hrs p.m.—Ma Rose, j'arrive découragé de la séance du Cercle. Oh! le mot découragé est peut-être un peu fort. Je ne suis pas content de mon peu de succès. Mais est-ce à moi de demander des applaudissements, moi qui connais si peu de chose, moi qui suis encore à mes débuts en toutes choses? Non, je devrais être plutôt fier de m'en être tiré à si bon compte. On m'a applaudi à mon arrivée sur l'estrade, avant de m'entendre; c'était par courtoisie. On a applaudi à la fin, c'est par habitude. On a applaudi au milieu de ma conférence, c'était pour me laisser reprendre haleine. Je devrais être content, car c'est bien plus que je devais

attendre. D'un autre côté on a observé un silence remarquable pendant toute ma conférence... Madame Amanda me disait lorsque je l'ai quittée, il y a dix minutes: "Ne rêvez pas toute la nuit à votre succès". — "Non, lui répondis-je, je préfère rêver à la lettre que je vais recevoir demain de ma Rose.

---

Ste-Martine, 21 avril, 1887.

Mon doux fiancé,

Comme tu vois par l'en-tête de ma lettre, je suis rendue à Ste-Martine, petit village où nous avons passé d'heureux jours et des soirées que je n'oublierai jamais. Je croyais retrouver le bonheur en revoyant ces anciens souvenirs, mais, hélas! je n'y trouve que l'ennui et une tristesse plus grande d'être séparée de toi, mon cher Elphège. Je ne puis faire un pas ici, je ne puis rien toucher, je ne puis rien voir, sans retrouver sans cesse un souvenir, une pensée de mon Elphège. Continuellement je me dis: Elphège faisait ceci ou cela; ici sa place favorite... Tous ces souvenirs me portent à la mélancolie et me font ennuyer davantage...

Mille baisers de ta Rose.

---

Lowell, 20 avril, mercredi, 11 hrs p.m.

Ma bonne Rose, je viens du bureau de l'*Etoile*, avec M. Laporte à qui je montre l'article que j'ai écrit pour le journal. Il le trouve très bien et m'en demande un autre pour la semaine prochaine. Je vogue à pleine

voile dans le journalisme, je devrais dire plutôt que je louvoie, car je n'ai pas l'idée d'abandonner la médecine pour un petit emploi qui ne peut être qu'un passe-temps...

Ma bonne Rose, tu es enfin rendue à Ste-Martine où tu vas te reposer en retrouvant tant de souvenirs dans les lieux que j'aimerais revoir avec toi. T'assieds-tu à ces places favorites où nous avons passé de si doux moments ? Dans le salon, y a-t-il encore une chaise près du piano, celle qui rappelle mon siège près du tien quand tu te mettais au piano ; dans la fenêtre, nos bancs sont-ils encore accolés ? Le soir, ma Rose, le verre de bon lait gras est-il encore sur la table à ma place ? Qui habite ma chambre ? Qui dort à ma place dans le beau lit moelleux ? Ma Rose, tous ces endroits et ces choses sont pleins de souvenirs ; fais-les parler et dis-moi ce qu'ils te diront. A l'église, quand tu vas prier pour ton Elphège, te rappelles-tu le banc où nous nous agenouillions ensemble pour invoquer la Vierge Sainte ? Ma Rose, dis-moi bien tout ce que te diront ces souvenirs. Si tu traverses le vieux pont, et si tu vois la vieille Ben-Oui, parle-lui de moi, demande-lui si elle se souvient de ton fiancé. Oh ! ma Rose, vois-tu la petite barque descendre sur le flot paisible... ? Oh ! je me tais... Beaux instants, quand reviendrez-vous ?..

O lac ! l'année à peine a fini sa carrière,  
Et près des flots qu'elle devait revoir  
Regarde, je viens seul m'asseoir sur cette pierre  
Où tu la vis s'asseoir !

( *Le lac-Lamartine* )

Ma Rose, relis "Le Lac" de Lamartine, et aujourd'hui que tu sais aimer, tu pleureras en pensant à ces jours heureux où nous voguions sous le souffle du bonheur. Oh! dis-moi tout ce que te diront ces souvenirs. Dans tes marches et tes promenades du soir, quand tu contempleras ou compterás les étoiles brillantes comme nous le faisons ensemble, rappelle-toi et dis-moi bien ce qu'elles te diront. Si tu vas dans les prés où nous nous reposions à l'ombre de l'érable aux larges feuilles, tu t'en souviens, dis-moi ce que te dira la feuille qui se détache de la branche et que la brise fait tournoyer avant de la jeter sur tes genoux. Dis-moi ce que te dira le brin d'herbe que tu foules à tes pieds ou la fleur que tu coupes de sa tige. Quand tu veilles tard, te rappelles-tu nos soirées et nos causeries? Rappelle-toi comme nous aurions toujours aimé le crépuscule sans la nuit... Chère Rose, il est si doux de rappeler ces souvenirs que j'oublie l'heure; le sommeil s'enfuit devant ces douces pensées. Il est déjà minuit, l'heure où nous nous séparions pour aller chacun de notre côté rêver et bâtir des châteaux en Espagne...

On promet d'augmenter mon salaire à *L'Étoile*... Je suis tranquille à mon bureau; pas de patients. J'ai commencé à composer une pièce de poésie qui paraîtra la semaine prochaine dans le journal. Tu verras dans cette poésie comme je sais me souvenir...

Vendredi, 22 avril, 9¼ hrs p.m.—Ma bonne Rose, je t'ai dit l'autre jour que je ne te confierais plus ni mes chagrins, ni mes ennuis, et que je paraîtrais toujours gai dans mes lettres. Quand je te l'ai dit j'étais bien

triste et bien sincère, mais tu as exigé ma parole que je te ferais partager mes ennuis comme mes joies. Il faut donc que j'obéisse. Pauvre Rose, pourquoi donc vouloir porter ce fardeau qui n'appartient qu'à moi ? Oh ! ma Rose, tu es trop bonne pour que je te fasse souffrir, et pourquoi te dirais-je que la journée qui vient de se terminer a été la plus... Oh ! non, je ne veux pas te déchirer le cœur... Seul je veux... Mais tu l'as exigé... Cependant il est si cruel d'entendre dire que son ami... Ma Rose, je te fais souffrir doublement de tous ces petits points qui laissent sous-entendre... Assez, trêve de plaisanterie. Je te demande pardon ; je suis si gai, vraiment gai, parce que j'ai eu deux autres patientes qui m'ont donné chacune cinquante sous.

Nous sommes quittes, n'est-ce pas, ma chère Rose, pour le tour que tu m'as joué, l'autre jour, dans une de tes lettres. Tiens ! je t'entends murmurer : "Grand fou, tu peux m'en jouer souvent des tours comme celui-là, et je t'en donnerai autant de baisers". Es-tu fière de ma journée, pauvre petite fiancée. Je ferai, je pense, encore cinquante sous demain. N'est-ce pas le Pactole ?

Dimanche, 24 avril.—J'ai passé toute la nuit auprès d'une malade.

Mardi.—Durant l'après-midi, je marchais d'un pas pressé, quand tout à coup j'aperçois dans une vitrine une large pancarte avec une inscription en gros caractère : "Rosalind". J'en fus tellement frappé que je m'arrêtai pour me demander si je n'étais pas le jouet d'une illusion et si j'avais réellement bien vu et bien lu. Quelle ne fut pas ma surprise en apercevant, au-dessous de

l'inscription, la figure d'une jeune fille, grande et blonde comme ma Rose, et jolie comme ma Rose. Ce n'était réellement pas le nom de ma Rose, ce n'était pas non plus ma Rose, cependant je contemplai deux ou trois minutes cette gravure et ce nom tant ils me rappelaient de souvenirs.

Mercredi, 27 avril, 10 hrs p.m.—Ma chère Rose, tes prières sont efficaces, elles produisent leurs fruits; je commence à espérer. Ma patiente de dimanche dernier me louange à toutes ses amies. Elle fait l'éloge de ma politesse, de ma délicatesse, de ma tendresse et de ma sensibilité. Ce sont là les mots dont elle se sert pour me dépeindre à ses amies; et le mari d'ajouter: "N'oublie pas, ma femme, la capacité et l'habileté de ton jeune médecin".

Vendredi et samedi, je reçois quelques patients, et, en plus, ma patiente de dimanche me donne cinq piastres. Cet après-midi, j'essaye d'extraire une dent à une autre malade. Je manque mon coup; j'écrase la dent trop cariée et je laisse la racine dans la gencive. "Combien, docteur, me demande la jeune fille". — "Rien, lui dis-je, vous avez assez souffert". Je perds vingt-cinq sous.

Enfin l'élan est donné; les temps ardues paraissent devenir moins difficiles. L'espoir me vient avec le travail; mais je m'ennuie toujours beaucoup. La rédaction de *L'Etoile* me donne beaucoup de besogne. La composition de mes articles, que je soigne minutieusement, me prend un temps considérable, et cependant je trouve des heures pour invoquer les Muses et les courtiser. Je n'ai pas

toujours un succès éclatant avec elles, car elles ne se laissent pas amadouer facilement. Il me semble que je les aime plus qu'elles ne me choient. Peu m'importe, je m'amuse à les taquiner et elles me paient le plus souvent en monnaie de singe; elles m'inspirent de belles idées, de nobles sentiments qu'elles me font transcrire en prose rythmée. Parfois je me contente de cette monnaie et je vais jusqu'à m'en glorifier; parfois je m'en froisse; je déchire les feuillets sur lesquels j'ai écrit mes vers et je les jette au panier. Je trouve, malgré tout, le temps de lire et de relire les belles missives de ma Rose qui deviennent de plus en plus chaleureuses et encourageantes. Il semble que la campagne que ma Rose habite maintenant lui rappelle tant de souvenirs chers à son cœur et au mien, que l'inspiration lui devient plus vive et qu'elle exprime plus clairement les beaux sentiments qu'elle n'osait me montrer qu'à demi auparavant. Ma Rose ne doute plus maintenant de mon amour et elle se plaît à rappeler les incidents du mois de mai l'an dernier, alors qu'elle s'imaginait que je ne l'aimais pas encore. Elle s'en chagrina, s'en affligeait, et s'en tourmentait même jusqu'à en verser des larmes. Un soir que nous faisons une promenade, elle me paraissait avoir un gros chagrin qu'elle n'osait pas me dévoiler. Je la regardai et je vis perler une larme à sa paupière. "Oh! qu'as-tu, ma Rose, lui dis-je". — "Elphège, me répondit-elle le cœur bien gros, tu ne m'aimes pas encore; certain événement d'aujourd'hui me le fait croire".

"Rose, ma Rose, lui répondis-je, je t'aime plus que ma vie. Veux-tu mon cœur, il est à toi; veux-tu mon âme,

elle est tienne". Je la vis essuyer une larme; nous étions fiancés. Et maintenant le mois de mai 1887 lui rappelle le mois de mai 1886. "Je pense, m'écrit-elle, moi aussi au mois de mai de l'an dernier, mois de peines et d'inquiétudes pour moi, et mois de réjouissance. J'ai cru remporter une victoire, et j'en suis la plus heureuse des femmes; en eût-il été autrement que serais-je aujourd'hui? Je n'aurais pas le droit de t'apprécier et encore moins celui de t'aimer. Quel martyr eût été pour moi? Elphège, tu me demandes pourquoi je t'aime tant? Pourquoi? Parce que tu es l'idéal que j'ai toujours rêvé; parce que tu es bon, sensible; parce que tu possèdes un cœur d'or et que tu es capable de me payer de retour. Et tu me demandes pourquoi je t'aime? Oh! Elphège, aime-moi autant que je t'aime et je serai la plus heureuse des femmes.... J'ai lu et relu les vers que tu as écrits dans *L'Etoile* à mon adresse. Le plaisir que j'en ressens est indescriptible; ils me rappellent de si doux instants que je ne me lasse pas de les lire et relire."

Telle était la réponse de ma Rose à l'envoi de la poésie: "Mes souvenirs", que je lui adressais et de la lettre qui l'accompagnait.

Lowell, 2 mai, 1887, lundi, 11 hrs p.m.—Ma chère Rose, tu ne m'aimais donc plus quand tu as confié à ta sœur Amanda le secret qu'elle vient de me dévoiler? "Tu me suivrais partout, disais-tu à ta sœur, mais tu préférerais demeurer dans une ville plutôt que dans une campagne". Ma Rose, pourquoi ne me le disais-tu pas à moi? Est-ce ta sœur qui doit faire ton bonheur? Est-

ce elle qui devra vivre avec toi, la plus douce et la plus charmante des femmes ? Est-ce elle qui devra adoucir tes peines et calmer tes souffrances si par malheur tu en avais un jour. Est-ce elle qui devra te donner la main pour traverser sans danger les ornières de la vie ? Est-ce elle qui devra t'aplanir la route vers le bonheur ? Est-ce elle qui devra couler près de toi des jours heureux et rendre les tiens heureux ? Rose, tu ne m'aimais donc pas ce jour-là ? Ne t'ai-je pas toujours dit : "Tes peines sont les miennes ; tes pensées sont à moi ; tes confidences sont pour moi. Ma Rose, je t'ai aimée et je t'aime plus que ma vie ; je t'ai donné ma vie ; tu le sais, je ne vis plus et ne vivrai plus que pour toi et tu crois que je ne chercherai pas ton bonheur partout où tu le voudras. Que m'importent les cieux où je vivrai pourvu que je sois à tes côtés. Ma patrie n'est-elle pas ton cœur ? Ma vie n'est-elle pas ton amour ? Et tu me cachais tes goûts et tes désirs. Tu aurais souffert pendant des années, feignant le bonheur, imitant la joie. Ma Rose, tu ne m'aimais donc pas puisque tu me cachais ce qui aurait été un remords pour mes vieux jours si je l'avais su trop tard. Rose, tu m'aimais et tu aurais souffert volontiers, sans le dire, pour l'amour de ton Elphège. Mais penses-tu que je ne t'aime pas autant que tu m'aimes, et que je ne veux pas ton bonheur comme tu veux le mien ? Ma Rose, ne sois plus aussi discrète avec moi quand il s'agira de ton bonheur ; fais-moi tes confidences ; ne suis-je pas ton meilleur ami, ton ange tutélaire comme tu m'appelles ? Tu ne faisais pas mon bonheur en te sacrifiant pour moi. Mon bonheur c'est le tien. Ma Rose,

m'aimeras-tu assez désormais pour me communiquer tes désirs, me faire part de tes sentiments et me donner des conseils ? Montre-toi mon amie en tout et partout quand il s'agira de ton bonheur...

L'espérance me revient et je souris plus maintenant, car la clientèle augmente sans cesse; j'ai plusieurs malades qui viennent au bureau et je fais plusieurs visites par jour. Cependant l'ennui me poursuit continuellement...

---

Ste-Martine, 6 mai, vendredi 8 hrs p.m.

Mon doux fiancé,

Ta lettre m'a causé de la peine, parce que tu en as eu. Amanda a mal interprété ma lettre quand je lui écrivais que tu partais pour Lowell. Je lui disais que j'aimerais beaucoup que tu fisses ton chemin dans cette ville, parce que nous serions auprès d'elle et qu'elle pourrait nous aider. Je n'exprimais là qu'un désir, voilà tout. Je ne lui ai jamais parlé de ville ou de campagne. Penses-tu que, si tu ne faisais pas d'argent à Lowell, il m'en coûterait de te suivre partout ailleurs, même dans le plus petit village, dans la simple campagne ? Etre avec toi et toi seul ce sera mon bonheur, le bonheur le plus parfait. Oh! Elphège, tu m'as bien mal jugée. Je ne pourrai jamais assez dissimuler, assez feindre la joie ou la tranquillité quand j'aurai le cœur malade du plus petit malaise. Je ne vis pas pour l'amour d'une

grande ville, mais pour toi seul. J'ai toujours assez aimé la campagne pour y passer tous mes étés, et je l'aimerai assez pour y passer toute ma vie avec toi. L'an dernier seulement je m'y suis ennuyée, parce que, te connaissant et t'aimant, j'étais seule à la campagne malgré la présence de tous mes amis d'autrefois; tu n'y étais pas, et je trouvais la campagne déserte et ennuyeuse. Mais mon amour pour la campagne m'est revenu quand tu es venu toi-même y passer une vacance. Il serait à souhaiter que ce beau temps se renouvelât pour toujours. Elphège, quand je te posséderai, ta demeure, où qu'elle soit, sera plus que ma patrie; elle sera le paradis où l'on n'a plus rien à envier. Rappelle-toi que, lorsque tu as voulu t'établir dans l'ouest du Canada, je n'ai mis aucune objection à tes désirs. Ne t'ai-je pas approuvé du plus profond de mon cœur? Avec mon Elphège, il n'y a pas sur la terre de place si petite, si déserte soit-elle, où j'éprouverais le moindre ennui, où tous mes désirs ne seraient pas comblés...

Ta Rose, qui t'aimera toujours et partout.

---

Lowell, 5 mai, jeudi, 5.45 hrs p.m.

Ma Rose, tu vas me croire fou; je m'amuse à regarder une grosse araignée qui prend ses ébats dans les carreaux de ma fenêtre et qui y tisse sa toile. Vais-je la tuer? Mais non; elle m'annonce la nouvelle que l'argent va entrer dans mon bureau. En plus n'est-elle pas

comme moi dans une terre de liberté; comme moi elle a le droit d'y vivre et d'y travailler. Continue, petit insecte, à t'amuser dans ta toile; travaille-la; tu me fais penser à ma Rose en m'encourageant à travailler comme toi pour faire beaucoup d'argent afin d'aller plus tôt chercher ma douce fiancée. Joue, petit insecte, joue encore et reviens souvent me distraire... Encore une journée qui coule comme une onde tranquille et lente. Je n'ai eu aucune pratique aujourd'hui. Je n'aime pas la vie aussi tranquille, l'onde aussi calme. Je voudrais des tempêtes quelquefois; je ne crains pas les vents impétueux; je désire l'agitation, l'occupation, le travail, car voilà la vie. Je ne vis donc plus ou je n'ai jamais vécu, et je veux vivre pourtant et travailler. Quand donc aurais-je assez de patients pour m'occuper le jour et la nuit; qu'ils m'apportent le travail; ils m'apporteront en même temps la vie et le bonheur.

Samedi, 7 mai, 9½ hrs p.m.—Pas de malades avant-hier; pas de malades hier et pas plus aujourd'hui. Ah! chère Rose, te dire ce que j'ai ressenti aujourd'hui! je ne puis; j'aimerais autant ne pas y penser parce que c'est ouvrir à nouveau des plaies qu'on fouille avec la sonde. Il me semble qu'il y a en moi quelque chose de plus fort que ma volonté qui me tourmente toujours et cherche constamment à me faire souffrir moralement. Qu'est-ce? Est-ce l'ennui? Est-ce l'exil supporté seul? Sont-ce mes nerfs influencés par la température, par la digestion ou l'absence de sommeil? Vingt fois j'aurais voulu te dire ma douleur, mon angoisse, et toujours ma plume se refusait à écrire. Mais comment aurait-elle pu obéir

et à qui aurait-elle obéi ? Mon esprit ne trouvait pas de phrases, pas de mots pour exprimer mes sensations; c'était confus. Parfois pour chasser ce malaise, j'aurais voulu transcrire, dans mon journal, tes consolantes missives ou au moins les relire; je n'en avais pas la force, ni la volonté. Mon esprit voyageait dans le vague et ne pouvait s'arrêter, se fixer à quelques idées de consolation et de repos. Il me fallait errer moralement et physiquement. Je parcourais mes appartements en tous sens; je cherchais partout; je me donnais du mouvement, mais inutilement. Je suis sorti; j'allai par tous les chemins, fuyant l'isolement, cherchant la distraction; mais en vain. Je rentrai fatigué de corps et d'esprit. Je m'assis en face de ma table, cherchant des yeux sur les murs quelques objets consolants; mes yeux voyaient trouble et ne s'arrêtaient à rien. Je m'étendis sur mon sofa pour y trouver le repos corporel; je m'y fatiguai. Je me levai et pris un livre que j'ouvris pour y trouver le calme; sans lire je le jetai avec dégoût sur ma table. Tout me choquait; tout m'ennuyait. Rien ne m'aurait consolé et apaisé que ta présence et ta voix douce, oh! ma Rose. Dans tes yeux j'aurais pu lire le calme et la paix, mais tu n'étais pas là; sur tes lèvres j'aurais pu recueillir un sourire, mais tu étais absente. Ma Rose chérie, l'absence de la bien-aimée est cruelle... Tout à coup, j'ai entendu frapper à ma porte; la folle imagination s'est arrêtée dans ses divagations; mon esprit est redevenu lucide; je retrouvais le calme et le bien-être dans les soins que j'allais donner à ma nouvelle patiente... La semaine qui se termine n'est-elle pas pour quelque chose dans

mon état d'esprit ? J'ai eu des malades à ma consultation, j'ai fait des visites à domicile, mais qu'ai-je retiré de tous ces soins donnés pendant une semaine ? Un dollar et vingt-cinq sous. Oh ! dérision du sort !

Dimanche, 8 mai, 8½ hrs a.m.—Chère Rose, la nuit que je viens de passer n'a-t-elle été que la continuation de la triste journée d'hier ? Je ne suis pas superstitieux et cependant je crains ; je n'attache aucune importance aux rêves, et cependant il me reste dans l'imagination quelque chose de troublant des cauchemars et des mauvais songes de la nuit dernière. Nous ne sommes plus au temps des Joseph, alors que les songes avaient une signification bien définie parce qu'ils étaient une manifestation de la volonté de Dieu lorsqu'il voulait démontrer la puissance de ses desseins ; c'est vrai, mais quel est l'homme le plus pondéré ou le plus lymphatique, sans nerfs et sans imagination, qui n'ait pas pensé, le matin en s'éveillant d'une nuit remplie de cauchemars, à ce qu'il peut y avoir de vrai dans les rêves quant à l'avenir ? Dans les rêves on ne lira pas plus l'avenir que dans les cartes et la tasse de thé ; mais parfois la coïncidence entre la réalisation et le rêve a été si bien observée, qu'on est porté à attacher malgré soi, quoique dans de rares circonstances, une idée de pressentiment aux songes, et par la suite de s'en effrayer ou de s'en réjouir. Quoi qu'il en soit de ces croyances ou de ces superstitions, j'ai mal dormi la nuit dernière ; j'ai eu beaucoup de cauchemars et ce matin je suis plus fatigué que si je n'avais pas dormi du tout ; je ne suis pas à mon aise.

Dans mes rêves, j'ai tout d'abord assisté à la nais-

sance de deux jumeaux. Pendant qu'on faisait la toilette des bébés, que la mère entendait leurs cris et s'en réjouissait, que le père, un peu soucieux, pensait à la misère et au trouble qui en résulteraient pour la mère, j'ai vu entrer dans la chambre une multitude de rats que poursuivaient plusieurs chiens et quelques hommes armés de bâton. Il se fit un massacre de rats; pas un seul n'échappa à la dent des chiens ou au bâton des hommes. Le sang giclait de toutes parts sur les draps et les murs qu'il maculait de rouge noirâtre. Après ce massacre, deux personnes, à la face empreinte de douleur, sont entrées dans la chambre et l'une d'elles m'a demandé si je savais ensevelir les morts. "Non, lui ai-je répondu, mais j'en ai vu ensevelir, peut-être pourrais-je vous aider". On m'amena dans une salle voisine où les cadavres de deux petits enfants gisaient sur une table. Deux bonnes sœurs de charité les enveloppaient dans un drap funéraire.

En m'éveillant, tout ému, tout craintif, je cherchai à m'expliquer la signification de ces rêves. Je me souvins que le petit livre "La clef des Songes", que nous feuilletions parfois ensemble, nous disait toujours de prendre à rebours la réalité des rêves. Ai-je jamais cru à la véracité ou à la réalisation des rêves? Tu te rappelles, ma Rose, comme je me moquais des personnes qui nous faisaient le récit détaillé de leurs rêves et de l'accomplissement de ces singeries nocturnes. Eh bien! le croiras-tu? cela me fait quelque chose aujourd'hui, parce que je suis loin des miens, parents et amis, et surtout loin de toi; parce que je m'ennuie et que je suis dans les temps les plus durs que je passerai jamais.

Il ne m'en faut pas beaucoup pour m'inquiéter et me rendre craintif... Je me demande donc pourquoi ces songes et ce qu'ils signifient. D'après la Clef des Songes, la naissance de jumeaux annonce une grande mortalité ou le décès d'un parent ou d'un ami sincère. La vue de rats dit trahison; la mort d'un ou plusieurs enfants prédit un mariage.

Oh! ma Rose, je crains l'avenir à Lowell; je redoute certains évènements. Que va-t-il m'arriver? Pourquoi m'attrister? ce ne sont que des rêves. Hélas! des rêves dont je crains l'accomplissement. Te le dirais-je, il y a ici de sourdes menées contre moi; j'entends encore certains chuchotements à propos de la fameuse lettre du doyen de la faculté de médecine, attestant que je ne suis pas réellement médecin. Certains médecins jaloux se proposent d'exhiber cette lettre en public. Ma clientèle, s'étendant de plus en plus, commence à exciter la jalousie de quelques médecins canadiens qui ne se gênent pas de me décrier. On menace de publier cette lettre dans les journaux et même d'aller de porte en porte la montrer à qui voudra la voir. La voilà la trahison annoncée par les rats. Que s'ensuivra-t-il? peut-être la perte de ma clientèle. Mais d'un autre côté, qu'aurais-je à craindre si je suis courageux? Je pourrai, si j'en ai la hardiesse, répondre du tac au tac, parce que plusieurs prétendus médecins ne sont pas plus diplômés que moi, ou diplômés après deux années d'études seulement... Quant à la mort des deux enfants que les Religieuses ensevelissaient, je suis sûr que, dans ta prochaine lettre, tu vas m'annoncer la nouvelle d'un grand mariage... La

naissance des jumeaux me prédit une mort ou une maladie prochaine. Es-tu malade toi-même et me le caches-tu ?

10½ hrs a.m.—Ma pauvre Rose, mon triste rêve est en partie effacé ou accompli. La mort a frappé le plus jeune des deux petits malades que je soignais et son petit corps repose sur les planches ce matin. Oh! si sa petite âme, nouvelle élue des cieus, priaît pour moi, peut-être que l'espoir en de meilleurs jours me reviendrait. Ce petit enfant est un ange maintenant, et les anges sont tout-puissants là-haut... Que la mort est triste chez le pauvre. Dans un coin de la chambre, deux chaises soutiennent deux petites planches recouvertes d'un drap blanc usé et rapiécé, sur lequel repose la forme d'un petit ange tout blanc; tout près, à côté, une petite couchette à demi-brisée, couverte de haillons et dedans un autre petit ange grelottant de froid et de fièvre, qui lutte contre la mort. Sur de vieilles chaises sont assises trois vieilles femmes, des voisines, qui viennent invoquer l'ange envolé et consoler la mère agenouillée entre les deux petits corps de ses enfants, pleurant sur celui qui n'est plus et désespérant pour l'autre qui agonise...

---

Ste-Martine, mardi, 10 mai.

Mon doux fiancé, mon cher Elphège, serais-tu rendu au point de désirer la vocation du Père Adolphe et d'envier son bonheur sans nuages ? Non, non, et ta Rose, que ferait-elle ? Il est vrai que ton début est semé de ronces et d'épines, mais accepte tout avec résignation; plus tard, Dieu récompensera au centuple ta patience

et ton courage en te donnant une belle clientèle et par surcroît une bonne petite femme qui t'aimera comme tu veux être aimé et mérite de l'être... Laisse tes rêves de côté, n'y attache pas d'importance. Je t'ai déjà connu plus fort, plus courageux; sois-le plus que jamais. C'est dans l'adversité qu'il faut montrer sa force d'âme et la grandeur de son caractère. Courage, mon Elphège chéri, ta petite fiancée t'attendra aussi longtemps qu'il le faudra... Je suis plus cruelle que toi qui as épargné l'araignée dans les carreaux de ta fenêtre. Vois-tu la petite tache rouge sur la feuille griffonnée de ma lettre? Elle n'est pas faite de mon sang. C'est le sang d'un petit insecte qui se promenait sur ma feuille blanche. Une première fois je lui laissai la vie sauve et l'envoyai voler ailleurs. Mais le petit malheureux, il est revenu avec un compagnon; il m'a impatientée, et voilà, je lui ai donné son coup de mort. Je suis plus méchante que toi, n'est-ce pas?.. J'allais oublier de t'annoncer un grand mariage qui eut lieu à Beauharnois, celui de mademoiselle B... Ainsi tous tes rêves sont réalisés; tu vas dormir en paix maintenant... Je me propose d'aller à Lowell vers la fin de juin; je n'ose pas trop y penser parce que l'ennui va en être augmenté... Mille baisers de ta Rose.

---

Lowell, lundi, 9 mai, 10.20 hrs p.m.

Ma tendre Rose, je suis plus gai ce soir; mon âme ressent un peu de joie, d'abord parce que j'ai reçu ta lettre si encourageante et ensuite parce que j'ai eu

plusieurs patients aujourd'hui... Quand je suis occupé un peu, il me semble que je suis plus à mon aise partout, que je puis regarder le monde avec plus de contentement, que j'observe tout et que je pourrais te dire beaucoup plus de choses agréables...

Mardi, 10 mai, 10 hrs p.m.—Continue, ma chère Rose, tes bonnes prières en ma faveur; j'y ai beaucoup de confiance; elles sont mon soutien et ma force. Elles m'amènent de nouvelles pratiques tous les jours. Ne serviraient-elles qu'à me consoler et à m'encourager, elles me seraient encore très précieuses. Ce matin, je suis entré dans une autre famille pour traiter un pauvre petit malade d'un an souffrant d'une rougeole maligne. Pauvre petit, tu souffres déjà et tu viens à peine de naître; tu bois la lie avant de goûter la liqueur enivrante de la vie; tu souffres et tu n'as pas encore connu la joie de vivre!

Mercredi, 11 mai, 10.40 hrs p.m.—Ma bonne et douce amie, comme je t'aime le soir quand je reviens du chevet de mes malades! comme je pense à toi dans le dédale des sombres allées que laissent entre elles les maisons rapprochées du Petit Canada! Oh! ma Rose, si je goûte en ce moment les douceurs de la vie du médecin, je m'en réjouis pour toi; si j'aspire les parfums qui s'exhalent des cœurs pauvres mais reconnaissants de mes patients, c'est pour toi que je fais la charité; si l'horreur de la nuit, dans les carrefours dangereux, à travers des chemins impraticables, ne m'effraie pas, c'est pour toi que je souris. Dans mes sorties, je t'ai vue au terme de la course; dans les ténèbres, ta pensée m'éclaire; dans

les sentiers dangereux, ton bras me protège; je tiens ta main qui conduit mes pas au milieu des embûches de la route. Rose, qu'il est bon d'aimer un ange comme toi; tu es ma vie; tu es le phare qui me guide et me fait éviter les écueils. Puisse ce phare ne jamais s'éteindre, car je sombrerai quand sa lumière cessera de briller.

Ma Rose, tu m'aimerais davantage si tu savais avec quelle ardeur j'ai baisé ton portrait en partant pour voir mon petit malade et en revenant de consoler sa pauvre mère affligée. Il me semble que les consolations que j'apporte à cette bonne mère et les baisers que je mets sur ton portrait soulagent mon ennui et en apaisent les inquiétudes. C'est un baume qui calme les angoisses de l'exilé et adoucit la douleur de l'amour maternel; mes plaies se ferment en même temps que les blessures de mes patients. Je sens alors un bien-être qui me rattache à la vie, à l'amour. Oh! médecin, on te plaint; on a horreur de tes veilles et de tes fatigues qu'on ne comprend pas; mais si l'on avait un jour goûté tes heures de bonheur, si l'on connaissait le prix d'une minute passée sous les ailes de la charité, on te bénirait, on envierait ton sort heureux, et l'on voudrait te suivre dans les réduits de la misère et les taudis du malheur... Ma Rose, il me semble que j'humecte mes lèvres à la coupe douce de la vie du médecin; ce n'est plus la lie que j'en bois. Quel nectar sera-ce quand tu y tremperas ta lèvre en même temps que moi ?.. Ce soir, j'ai été rappelé auprès de mon petit patient. Je lui ai administré un calmant et je l'ai laissé quand il fut endormi. Si cet enfant revient à la vie, Dieu, touché par tes bonnes prières, ma Rose, t'aura

exaucée, et me prouvera qu'il est bon d'avoir confiance en la toute-puissance du Très-Haut autant qu'aux médicaments, car la mère du petit malade, sans argent, manque le plus souvent de médicaments, ou si elle en a un peu, elle divise les doses, les fractionne même pour en administrer plus longtemps contre la douleur déchirante ou la fièvre brûlante de son fils. Oh! ma Rose, je te devrai la guérison de cet enfant et si sa mère reconnaissante me bénit, je lui dirai: "Priez pour une amie, une bienfaitrice que vous ne connaissez pas"...

Voilà toute ma journée, ma Rose; je la trouve remplie, car mon cœur a trouvé la paix dans la charité...

Bonsoir, toi que j'adore, oh! ma Rose.

---

Dans les jours qui suivent, mon journal est complet et long, parce que je veux faire plaisir à ma Rose, qui, en recevant mes lettres, en compte tout d'abord le nombre de pages. Elle en veut beaucoup; elle aime tant, dit-elle, me lire. Les pages de mon journal sont remplies de faits divers un peu à la manière des journaux quotidiens. J'ai pris au sérieux mon rôle de journaliste, et je suis tout à la fois rédacteur et reporter. Je relate tout ce qui peut intéresser ma Rose. Je lui décris les modes, les toilettes, les chapeaux, les coutumes et les mœurs des jeunes gens et des jeunes filles. Je lui rapporte la susceptibilité et la colère de la jeune fille qui, ayant coiffé Catherine depuis longtemps, s'offusque de ma poésie sur les Vieilles Filles et les Chats. Une fanfare

s'arrête-t-elle en face de mon bureau pour donner une sérénade à un grand personnage en visite à Lowell, je fais part à ma Rose des réminiscences qui me reviennent des jours que, étant bambin, je suivais les fanfares militaires à Montréal, ou que plus tard je jouais un instrument quelconque dans les corps de musique. Je lui rappelle le souvenir de la fameuse Marie Caspulaire que tout Montréal a connue. Ce souvenir me vient à la vue de son sosie qui attroupe les enfants sous ma fenêtre. Je rappelle à ma Rose des souvenirs des faits qui se sont passés l'année précédente, parce que le souvenir m'en vient encore au son d'une cloche, à l'appel d'un nom, à la vue d'une personne. Il faut bien peu pour faire revivre à ma mémoire les choses du passé. L'annonce d'une excursion, vue par hasard sur un journal du Canada, fait vibrer plus d'une fibre de mon cœur. Ce souvenir des amusements et des plaisirs de mon pays, inconnus pour moi dans l'exil, me réjouit et je me revois avec ma Rose, assistant souvent au départ des bateaux excursionnistes qui emportaient nos amis dans la joie. Tu te souviens, ma Rose, comme tu étais craintive, peureuse même, et comme l'éclatement de chaque bombe lancée du bateau te rendait nerveuse et te faisait pousser des cris qu'il me semble encore entendre. Je sens encore ta main frémissante me serrer fortement le bras pour y chercher un appui. Si je regardais aujourd'hui mon bras, peut-être y retrouverais-je encore l'impression agréable que tu me causais alors... Tous les jours, j'ai de nouveaux patients au bureau et de nouvelles visites à faire à domicile. La pratique va mieux. C'est un peu plus encoura-

geant; mais l'argent ne rentre pas par gros montants.

Ma Rose, je pense à toi à tout instant. Quand de ma fenêtre je vois en face des dames circuler sur les trottoirs, entrer dans les magasins ou en sortir, je m'imagine que c'est toi que je vois parce qu'elles sont grandes, blondes, bien mises. Quand je vais par les chemins à mes malades ou pour me délasser, si j'aperçois une jeune fille grande et blonde, je me hâte de la devancer, espérant te reconnaître en elle. Quand je distingue de loin une toilette jaune avec beaucoup de dentelle, je crois revoir ta toilette et ton clapeau aux longues plumes. Les cheveux blonds sont à la mode à Lowell; quand je vois cette belle couleur de cheveux que j'aime tant parce que les tiens sont blonds, il me semble que c'est toi qui les portes. Oh! ma Rose, je te vois partout et toujours et cependant pas une demoiselle ne te ressemble; pas une n'a ta taille élégante; pas une n'a la belle teinte de tes cheveux; pas une n'a ton beau teint blanc; pas une n'a ta démarche majestueuse; et, tout de même je te vois partout et toujours. Je crois que je suis malade, que j'ai la *rosisse* comme d'autres ont la *jaunisse*...

20 mai, vendredi, 10 hrs p.m.—Ma douce amie, tu as le bonheur d'assister tous les soirs aux exercices du mois de Marie, et de prier, dans son sanctuaire, cette Vierge indulgente, tandis que moi, pauvre exilé, j'oublie presque ces douceurs et cet enivrement de la prière aux pieds de Marie, dans la chapelle où brûlent, brillantes étoiles, les cierges bénits, où la parole du bon vieux curé réveille, malgré sa monotonie, la ferveur des fidèles. Souvent le soir, il me revient des souvenirs des soirs que

j'allais t'attendre à la porte de l'église St-Jacques pendant le mois de Marie, l'an dernier. Parfois, souvent même, tu t'en souviens, j'entrais dans l'église pour faire ma prière quand j'avais le bonheur d'arriver assez tôt avant la fin de l'exercice et la bénédiction du Saint-Sacrement. Vais-je ici oublier le chemin qui conduit aux portes sacrées du temple? Que tu es heureuse de pouvoir à tout instant, quand tu le veux, aller te prosterner aux pieds des autels et invoquer les saints qui t'exaucent toujours parce que tu es sainte. Au Canada, les portes du temple sont toujours ouvertes comme des bras tendus qui invitent, mais ici aux États-Unis, quand on passe devant une église, il faut se contenter de lever son chapeau en disant: "Je vous salue Marie". Veut-on y entrer, les portes closes nous font regretter davantage notre beau Canada et sa religion toujours invitante.

Ma pieuse Rose, tu pries souvent et tes prières ferventes sont toujours écoutées favorablement. Je le sens, je le vois, car de nouvelles pratiques me viennent constamment: des hommes, des femmes, des vieillards, des adultes, des enfants et des bébés surtout. Malheureusement quant à ces derniers, on vient me chercher le plus souvent quand l'enfant est à l'agonie. Malheureux parents, vous feignez d'implorer les secours de la médecine! Que venez-vous demander au médecin quand votre enfant est déjà dans les bras de la mort? Un miracle? non, ce que vous voulez (triste constatation) c'est un certificat qui vous permette de le déposer en terre...

J'entends, dans la chambre voisine, le jeune Boulé

jouant sur son violon des airs canadiens et des valse entraînantes, et les souvenirs dansent dans mon imagination. Nos soirées me reviennent à la mémoire; mes amis m'apparaissent dans les quadrilles et les valse-lanciers, me saluent et s'en vont tourbillonner dans la grande chaîne de la coquette; et toi, ma Rose, tu me donnes la main, tu me tends les bras, je m'y jette et nous valsons en nous répétant à l'oreille comme autrefois des mots si doux, si doux. Oh! reviens souvent, charmante musique, réveiller mes souvenirs; j'aime tes accords comme j'aime mes souvenirs. C'est par tes accords, ô musique enchanteresse, que j'ai peut-être conquis l'amour de ma Rose. Combien de fois ai-je conduit ma Rose, chez des amis, dans des soirées? combien de fois lui ai-je donné la main et tendu les bras pour l'enlacer et l'entraîner dans la danse, aux sons du piano? N'est-ce pas alors qu'elle a senti les battements précipités de mon cœur, qu'elle a compris mon amour et voulu y répondre?

Ma Rose, vois-tu comme l'exilé s'attache à tout, saisit tout? Rien ne lui échappe. Le souffle le plus léger, la plus petite brise, le chant de l'oiseau sur la branche près de la fenêtre, la voix de l'angélus sont des murmures qui chantent à son oreille des mots tendres. Dans la feuille qui grandit ou se détache de la branche, dans la fleur qui ouvre sa corolle ou perd ses pétales, dans l'onde qui emporte un brin de paille, dans la larme qui perle au coin de la paupière, l'exilé voit un souvenir et compte un jour qui n'est plus. Tout chante et devient harmonie pour lui; harmonie mélancolique si le souvenir est triste;

harmonie gaie, si le souvenir est doux. Connais-tu maintenant, ma Rose, ce qu'est l'exil ? C'est le souvenir aux prises avec l'ennui ; c'est l'amour emprisonné par l'absence...

Dracut, près Lowell, samedi 21 mai, 5.45 hrs a.m.— Suis-je éveillé, en demi-sommeil, ou rêvé-je ? J'ai cru entendre le cahotement d'une vieille et lourde voiture sur la chaussée en face de ma fenêtre, et puis l'arrêt brusque des roues grinçant sur les essieux. Des talons ferrés ont sauté sur le trottoir en briques. Mon escalier tremble sous des pas pressés. Je me retourne sur mon sofa pour chasser le cauchemar. Ma cloche sonne un appel pressant. Je suis debout ; je saute dans mon pantalon ; j'endosse ma robe de chambre ; j'ouvre ma porte. La lumière du jour naissant m'éblouit ; je regarde l'homme en me frottant les yeux. "Vite, vite, docteur, c'est pressé". Je retourne à mon bureau ; en un instant je suis habillé. "Vite, vite, docteur, ça presse ; ma femme se ..." Nous descendons l'escalier à la course, et nous voilà dans la grande charrette dont les bandages sont à moitié dévissés, les jantes estropiées et les rais invisibles sous les paquets de boue. Le cheval, qui a senti le fouet, donne un coup de collier qui fait craquer la charrette. Nous voilà partis à toute la vitesse que peut donner le cheval traînant une voiture assez lourde et mal équilibrée. Dans la ville, pavée en pierres inégales, le chemin est raboteux ; dans la campagne, la route macadamisée est parsemée d'ornières, de trous et de flaques de boue ; peu importe, il faut aller vite, ça presse, la femme... Le siège de la charrette est dur, le coussin manque et

les ressorts brisés n'amortissent plus les chocs. Je m'accroche, autant que je le puis, aux ferrailles qui restent encore au dossier du siège, mais n'empêche que j'ai failli culbuter trois ou quatre fois en bas de la voiture à cause des mouvements désordonnés qu'elle subit dans les ornières, les trous et aux tournants de la route. Me voilà donc comme un vieux médecin de campagne, dans une vieille voiture qui file à toute la vitesse que le cheval peut endurer sur des routes impossibles. L'air est frais et pur; on le respire à pleins poumons. Des champs reverdis monte encore la buée que le soleil levant va bientôt dissiper. Enfin le cheval, tout trempé et essoufflé, s'arrête devant la porte d'une petite maison coquette. Je pénètre dans une demeure qui sent bon et respire la paix et le bonheur.

La malade est dans son lit sous des draps blancs; elle attend avec impatience mon verdict ou mon diagnostic; et le mari, dans la chambre voisine près de la porte, interroge ma figure. "Rien ne presse, Madame; je reste ici, je vais attendre".

Je passe dans le salon, en jetant un regard discret par toute la maison. Tout est simple, mais tout est en ordre; la maison est aussi coquette en dedans qu'au dehors. Des tapis, faits à la mode de nos campagnes du Canada, couvrent le centre des planchers jaunis à la lessive; les meubles modestes sont luisants; les rideaux, en cretonne de couleur et en dentelle, tamisent la lumière trop ardente du soleil. Le salon est moins modestement meublé: un tapis plus beau couvre entièrement le

plancher. Oh! ma Rose, j'envie une petite maison comme celle-ci pour les premières années de notre union.

Je vais m'asseoir à la fenêtre du salon que j'ouvre toute grande; c'est de là que j'écris mes impressions et mes pensées. Une brise fraîche et douce se joue dans les rosiers bourgeonnants qui grimpent à l'extérieur le long des murs. De beaux grands arbres, des ormes et des érables, tout touffus et bien taillés, jettent une note gaie sur la verdure du parterre d'en face qu'arrose une petite rivière ou plutôt un large ruisseau. J'ai du temps devant moi, rien ne presse; je sors et vais parcourir cette charmante campagne située à cinq ou six milles de Lowell. Je visite tout d'abord le jardin qui entoure la maison. Les allées en sont droites ou sinueuses, mais bien tracées et ratissées. Les plantes bourgeonnent, quelques-unes fleurissent même. Je cours ensuite les champs pour y retrouver des souvenirs. La campagne verte et riante me rappelle Ste-Martine. Je longe le ruisseau pour aller m'asseoir au pied d'un gros arbre et entendre le murmure qui ressemble à ta voix caressante, oh! ma Rose. Plus bas, le ruisseau, s'élargissant, coule entre deux rives pittoresques; d'un côté, la rive, basse et unie, offre à la vue l'aspect de la fertilité; de l'autre côté, les bords boisés paraissent être la demeure des amours qu'il me semble entendre folâtrer. Je descends le long du ruisseau, et voilà un chemin rocailleux qui semble conduire au Buisson et là même, le ruisseau rencontrant de gros cailloux cherche à imiter en petit les rapides du Buisson. Je m'arrête sur le petit pont jeté d'une rive à l'autre

et je pense à la vieille Ben-Oui et à nos promenades sur son pont de Ste-Martine.

Dans les prés verdoyants, sous l'ombrage des grands arbres, au bord du ruisseau, sur le petit pont, je pense à toi toujours, toujours, ma Rose. C'est là que j'aime à me rappeler nos courses, nos promenades, nos amusements, nos repos, nos sourires, nos conversations, nos espérances et nos châteaux en Espagne. Les oiseaux chantent, j'écoute; leur ramage me semble un chant d'amour qui réveille mes plus beaux souvenirs. Un instant j'eus l'idée de graver nos noms dans l'écorce d'un jeune arbre, mais à quoi bon, me suis-je dit, jamais je ne reverrai ces lieux, et plus tard, si par hasard j'y revenais, je ne retrouverais qu'une âme solitaire en proie à la nostalgie.

Je regarde la graine qui germe, la plante qui pousse, la fleur qui s'épanouit et je me dis que c'est là l'image de notre amour. Je reviens au ruisseau et je regarde l'onde qui coule lentement et j'y cherche notre barque et toi, ma Rose. Vois, Rose chérie, comme je pense à toi partout et toujours. Partout et toujours je te revois. Comme il est bon d'aimer et d'être aimé! Comme il est doux d'avoir un passé heureux pour s'y reposer dans les moments de tristesse! Comme il est agréable d'espérer en l'avenir près d'une Rose qui a parfumé les jours de la jeunesse et qui promet d'embaumer ceux de l'âge mûr et de la vieillesse.

Ma Rose, je t'envoie une petite feuille toute verte d'espérance; je t'envoie un pétale de la fleur du pommier. Je les ai cueillis en souvenir de nos beaux jours passés à la campagne; conserve-les en mémoire de mon exil

et de mon amour toujours grandissant... Je suis revenu à mon bureau après avoir passé douze heures auprès de ma patiente que j'ai laissée heureuse et satisfaite... J'ai eu encore quelques patients nouveaux aujourd'hui. J'ai maintenant des patients dans presque toutes les parties de la ville... Ma bonne Rose, je me suis servi hier du thermomètre que tu m'as donné comme étrenne le premier de l'an. En le mettant dans la bouche de mon patient, j'ai éprouvé un sentiment de jalousie parce que mon malade serrait entre ses dents un souvenir de ma Rose...

[The text on this page is extremely faint and illegible. It appears to be a single paragraph of text, possibly a page from a book or a document, but the characters and words cannot be discerned.]

## CHAPITRE X

---

### VOYAGE À MONTREAL ET À STE MARTINE

Lowell, lundi, 23 mai.—Ma bonne Rose, la semaine dernière a été très satisfaisante; j'ai eu beaucoup de patients et j'ai reçu un peu d'argent. J'oserais même dire que les affaires ont marché trop bien. Mon succès rapide depuis deux semaines commence à dépasser mes espérances; et de plus il enrage mes ennemis, certains médecins, et réveille la jalousie qui paraissait dormir depuis quelque temps. Deux médecins canadiens se plaisent à exhiber la fameuse lettre du doyen; mais leur démarche honteuse semble leur faire plus de tort qu'à moi, car beaucoup de personnes qui ignoraient ma présence à Lowell l'ont apprise par ce moyen.

Que je sois réellement diplômé ou non, il importe peu aux médecins du moment que ma clientèle est satisfaite, y trouve son intérêt et y gagne la santé. Il me semble que j'ai autant de science, par suite de mes fortes études, que la plupart de ceux que j'ose appeler mes confrères, qui n'ont pas étudié ou peu étudié pendant deux ou trois années. Ici, dans le Massachusetts, j'ai d'autant plus le droit de pratiquer la médecine, qu'il n'y a pas de loi qui oblige à s'enregistrer comme médecin. Le premier venu peut pratiquer la médecine tout à son aise sans que personne n'ait à y voir. Tout de même les racontars et les cancans ne me plaisent pas et piquent

trop fortement mon orgueil, et je m'avoue franchement à moi-même qu'il y va de mon honneur et de mon intérêt futur que ma situation se régularise, ne serait-ce que pour ma propre satisfaction et par acquit de conscience. J'ai de bons amis à Lowell, et je me fais un scrupule de les tromper plus longtemps. La plupart cependant connaissent ma situation; ils en sont satisfaits et ils sont les premiers à se moquer des démarches malveillantes de ces petits médecins qu'ils méprisent.

Je suis orgueilleux et j'ai horreur de l'affront qu'on me lance de n'être pas diplômé. Je pense à l'avenir et je sens qu'il ne me plairait pas plus tard, même quand j'aurais une clientèle riche et honorable, d'entendre l'écho me répéter le même affront. Oh! ma Rose, je suis triste et rêveur depuis quelques jours et je pense souvent à la manière de me tirer de cette impasse, sans froisser mes amis et sans laisser les jaloux sourire et croire à ma défaite. Malgré le soutien et l'aide que je reçois des honnêtes gens et des propriétaires de *L'Étoile*, je ne suis pas satisfait et tout à mon aise. Je ne cesse de réfléchir et de chercher une solution passable à ma situation embarrassante. Devrais-je abandonner la pratique dès maintenant et retourner à Montréal jusqu'à l'an prochain, alors que je pourrai, avec la plus grande satisfaction, faire un bon pied de nez à mes ennemis? Devrais-je continuer à pratiquer et laisser aboyer les petits et les gros chiens dont les morsures ne sont pas si venimeuses après tout? D'un autre côté, si l'on tient à ce que je reste ici parce que je puis rendre des services aux Canadiens, je n'ai qu'à feindre d'aller

à Montréal, sous un prétexte quelconque, et l'on me rappellera certainement. Enfin je crois avoir trouvé le joint de la situation et pouvoir me tirer d'affaire honorablement et favorablement. Pour tâter l'opinion publique, je partirai pour Montréal où j'aurai le temps de réfléchir et de demander des conseils à ma bonne Rose, ma meilleure conseillère et mon soutien le plus énergique dans mes difficultés. Mon frère aîné se mariant dans quelques jours, je prétexterai que le règlement des affaires de famille m'oblige d'aller à Montréal...

Ainsi, ma Rose, ne sois pas surprise de me voir arriver peut-être cette semaine. J'ai un besoin pressant de te voir, d'aller discuter avec toi de la direction que je dois suivre, de te demander des conseils, de puiser de nouvelles forces et de retremper mon courage auprès de toi. Ma Rose, j'ai une confiance illimitée en ton bon jugement. Jusqu'ici je n'ai eu qu'à me féliciter d'avoir suivi tes conseils. Ne te reproche jamais de m'avoir envoyé trop tôt à Lowell. J'y ai appris la vie. Les misères que j'y endure, les tracas que j'y éprouve me donnent de l'expérience, fortifient mon caractère et m'habituent à la lutte continuelle qu'on doit soutenir dans la vie, si l'on veut réussir. Je te dois aujourd'hui l'apprentissage de la vie. Si plus tard je réussis, comme je l'espère, je t'en attribuerai tous les mérites. Quand je serai réellement médecin, véritablement diplômé, je ne craindrai pas d'envisager l'avenir surtout quand tu seras près de moi, pour toujours soutenir mon courage et toujours me montrer le but à atteindre, quels que soient les obstacles et les embûches du chemin. Plus tard, où que je sois, où

que je pratique, tu reconnaîtras à l'œuvre ton élève et tu te glorifieras de l'avoir formé à la lutte. Si je suis quelqu'un dans l'avenir, tu seras heureuse car je ne cesserai de t'en remercier.

---

Le jeudi, 26 mai je partais de Lowell pour Montréal, et le samedi soir, 28 mai, j'étais à Ste-Martine.

Revoir ma Rose après deux mois d'absence, deux siècles d'ennui, quelle joie suprême! La surprendre, lui sauter au cou, l'étreindre dans mes bras, baiser ses yeux, ses joues, sa bouche qu'elle ne peut plus me refuser, quelles délices ineffables! Puis-je espérer tant de bonheur après que j'ai enduré tant d'inquiétudes et de tracas? Ce serait l'oubli du passé et de ses misères, ce serait la résurrection du tombeau, le renouvellement de la vie. J'ai assez souffert depuis deux mois, oh! ma Rose, ma fiancée, dans mon exil, pour que tu aies pitié de moi. Pencheras-tu ta tête vers moi pour que je dépose les plus tendres baisers sur tes joues, tes yeux et ta bouche? Si tu ne veux pas, je te volerai plus d'e baisers que tu m'en aurais donné. Oh! ma Rose, je suis un pauvre gueux arrivant de l'exil; j'ai faim et j'ai soif, et ton amour seul peut apaiser ma faim et étancher ma soif. Je suis las, épuisé et tes baisers seuls peuvent me rendre la force et remonter mon courage. Si tu ne veux pas me donner ta bouche, donne-moi au moins ta main pour que j'y mette les plus brûlants baisers, et que tu sentes, à leur ardeur, quel martyre j'ai enduré loin de toi, et que tu comprennes l'immensité de ma joie de te revoir. Si je pleure en te

retrouvant, laisse couler abondamment mes larmes, elles te diront mes ennuis et mes chagrins passés, et ma joie présente; et si mes larmes touchent trop ton cœur, arrêtes-en le flot, comme la mère calme la douleur de son enfant, par un baiser.

Personne à la gare de Ste-Martine pour me recevoir; on ne m'attendait pas si tôt. Je le préférais aussi, parce que je n'aurais pas pu, en public, maîtriser les émotions de mon cœur et calmer l'ardeur de mes démonstrations. Quand la voiture qui m'amena de la gare s'arrêta à la porte de la maison hospitalière où j'avais toujours eu un si bon accueil, j'entendis un cri de joie. La porte s'ouvrait et huit bras se tendaient vers moi pour me recevoir. Et toi, ma Rose, tu ne fus pas la dernière que j'embrassai. Tu tombais dans mes bras et c'est toi qui pleurais en te laissant baiser les yeux, les joues et la bouche; n'étais-tu pas ma fiancée, ma Rose, à qui je devais les premiers baisers. J'étais reçu avec une joie délirante par ma Rose et ses sœurs, comme l'enfant prodigue qui revient à la maison après une longue absence.

Je passai trois jours délicieux dans la petite maison hospitalière qui fut comme une oasis, une île de verdure dans le désert aride de ma vie. J'y fus entouré des soins les plus délicats. Les sœurs de ma Rose avaient pour moi des prévenances exceptionnelles. Ma chambre était toute ornée des fleurs que je préférais. A table, j'avais la meilleure place entre Rose et son beau-frère. On me servait les morceaux les plus tendres. J'étais confus et gêné de toutes ces attentions délicates. Tout le monde m'interrogeait sur la vie que j'avais menée à Lowell

pendant les longs deux mois de mon absence. Le récit de mes tortures morales, de mes ennuis et de mes longues et cruelles attentes de la pratique, touchait parfois le cœur de mes hôtes, et je voyais souvent leurs yeux s'humecter et de grosses larmes couler le long de leurs joues. Je n'osais pas trop regarder ma Rose en ces moments-là, car ses larmes me faisaient mal au cœur. Ma Rose elle-même n'osait pas m'interroger devant ses sœurs, de peur d'éclater en sanglots tant le récit de mes ennuis et de mes misères lui déchirait le cœur. Mais quand nous étions seuls, elle donnait libre cours à ses larmes et me faisait raconter de nouveau ma vie, jour par jour, heure par heure. Oh! comme j'aurais voulu alors sécher ses larmes sous mes baisers. Peut-être elle-même l'aurait-elle désiré et aimé; mais j'aimais trop ma Rose pour me permettre la moindre action qui eut froissé les sentiments d'amitié et de bienveillance que me prodiguait sa famille.

Pendant ces trois jours nous avons revu un à un les souvenirs que nous avions attachés partout; pas un sentier, pas un bosquet, pas un arbrisseau, pas une haie, pas un jardin où nous n'ayons retrouvé quelques pensées, quelques désirs des jours passés. Parfois dans les sentiers ou les chemins tout étroits, nous nous arrêtions subitement, croyant entendre l'écho prolongé des sentiments que nous avions exprimés ou des paroles que nous avions dites autrefois. Cet écho nous rappelait exactement et au même endroit les mots si doux qui avaient fait battre plus fortement nos cœurs. Le soir, après le dîner, quand tout était tranquille dans la campagne,

nous allions faire de longues promenades; nous allions lentement, causant à voix basse. Ma Rose me prenait le bras sur lequel elle n'appuyait jamais assez fortement tant j'aimais à la sentir près de moi. Nous nous arrêtions tout d'abord à l'église où nous allions nous prosterner aux pieds de la Vierge Sainte que ma Rose aimait d'un amour tout particulier. C'était vraiment édifiant de voir prier ma bonne et pieuse Rose. Aussi la Vierge Sainte ne pouvait pas ne pas exaucer des prières qui partaient du plus profond d'un cœur aussi pur. Oh! bonne et sainte Vierge, tu t'es souvenue toujours de celle qui t'aimait tant et te priait avec tant de ferveur, car tu es venue la chercher un samedi, ton jour béni, ton jour de prédilection. L'on dit, Vierge pure, que tu viens chercher toi-même l'âme de tes amants qui meurent le samedi, pour les transporter directement au trône que tu leur as préparé là-haut; est-ce vrai? Oh! dis-le moi, Reine des amours; console-moi dans mon affliction. Oh! non, non, laisse-moi pleurer jusqu'au jour où tu viendras me chercher à mon tour, et fasse le ciel que ce soit bientôt et un samedi pour que je retrouve de suite là-haut, dans sa gloire, celle que j'ai tant aimée sur la terre.

La ferveur de ma Rose, aux pieds des autels invitait tant à la dévotion, qu'auprès d'elle, à genoux, je me sentais une ardeur à prier que je ne me connaissais pas en d'autres temps. J'aimais à la voir prier; j'aimais à l'imiter; j'aimais à prier près d'elle et comme elle. Doux instants, moments sacrés où l'inspiration d'en-haut venait éclairer ma décision dans la grande affaire

qui me tourmentait alors, que je vous aimais et que j'aurais voulu vous voir revenir souvent!. Nous repartions de l'église quand les quelques cierges, allumés par la dévotion des âmes pieuses, s'éteignaient et qu'il ne restait plus dans le sanctuaire que la petite lumière rouge qui brille éternellement comme le phare qui éclaire la route du ciel. Nous repartions le cœur tranquille, l'âme apaisée et nous continuions notre promenade pour discuter ma position présente afin de lui trouver une solution honorable. Ma Rose, comme tu étais sage dans tes conseils et modérée dans tes opinions. Tu t'exprimais toujours avec la douceur qui convainc. Je recevais avec plaisir tes arguments que tu savais rendre agréables en y ajoutant des mots d'amour et des sentiments de tendresse. M'était-il possible de ne pas me rendre et de m'avouer vaincu, quand tu me parlais avec tant de sagesse. Parfois, Rose chérie, tu entremêlais ton argumentation et tes désirs des regrets de m'avoir conseillé d'aller au loin tenter fortune pour obtenir plus tôt le vrai trésor que j'enviais par dessus tout, ton amour et toi-même. Parfois tu me disais comme tu étais heureuse de retrouver en ton Elphège un autre homme, un homme fort, assagi par les épreuves, presque mûri par l'expérience de la vie orageuse. Tu me conseillais aussi de retourner à Lowell pour me retremper dans de nouvelles épreuves et bien finir l'oeuvre que j'avais commencée ou plutôt que tu avais entreprise, pour mon plus grand bien et ton plus grand bonheur. Tu savais faire vibrer les cordes les plus sensibles de mon cœur et toucher mon intelligence par des raisonnements que je prenais pour

des sentiments d'amour. Pouvais-je après cela ne pas t'obéir ?

En discutant ainsi, nous nous rendions jusqu'au pont de la vieille Ben-Oui, notre promenade de prédilection, et, presque sans nous en apercevoir, nous passions d'un sujet sérieux aux frivolités de l'amour, en comptant les vieilles planches du pont qui nous avaient fait trébucher plus d'une fois, et nous retrouvions presque à chaque pas des souvenirs que nous aimions à rappeler. Nous parcourions lentement le pont jusqu'à la vieille cabane de la vieille Ben-Oui pour aller lui dire un bonsoir qu'elle nous rendait avec sa grimace ordinaire qu'elle prenait pour un sourire. Puis nous revenions en nous asseyant de temps à autre sur le bout de quelques planches plus solides, pour entendre le murmure de l'onde qui se jouait entre les chevalets, et nous répétait des chants doux que nous avions si souvent entendus et que nous aimions à entendre de nouveau comme accompagnement des mots si doux que nous disions à voix basse de peur que l'écho ne les redise à d'autres.

Vers les dix heures, quand le disque de la lune pâlisait et diminuait de grandeur et que les étoiles devenaient plus brillantes, nous reprenions le chemin de la petite maison hospitalière où les sœurs de Rose nous attendaient. En passant dans l'ombre du clocher, nous nous arrêtions un moment pour nous recueillir et dire un "Je vous salue Marie". Après une petite veillée dans le salon, chacun prenait le chemin de sa chambre où des beaux rêves nous attendaient peut-être. C'est ainsi que je passai les trois jours de ma plus belle et plus courte

vacance... Le mercredi matin, je quittais la bonne petite maison et je reprenais le train de Montréal. Je partais le cœur rempli des plus douces consolations et des espérances les plus encourageantes.

---

Montréal, 1er juin, mercredi, 4½ hrs p.m.—Ma douce fiancée, pourquoi donc m'as-tu présenté la coupe enchanteresse de l'amour, si tu devais si tôt me la ravir ? Ma lèvre en toucha à peine les bords et j'aurais voulu qu'elle s'y attachât, mais le temps impitoyable la déroba avant que je ne goûtasse à la liqueur enivrante. Ma Rose, tu fus trop bonne, trop douce, trop aimante pendant mon court séjour à Ste-Martine. Cruelle, tu m'as aimé davantage pour me rendre la vie plus amère loin de toi; tu mis tes lèvres tendres sur mes lèvres avides de bonheur, pour me faire plus languir de la soif de l'amour; tu versas dans mon cœur quelques gouttes de plus des délices de ton amour, pour me faire mourir d'ennui quand les heures me séparent de toi. Pendant les trois jours que j'ai passés près de toi, chérie, la vie s'est offerte sous des couleurs si brillantes et une perspective si attrayante que j'aurais voulu rester longtemps dans ce tableau pour te contempler et t'adorer, mais le temps, l'impitoyable temps, passait et abattait les heures les unes après les autres avec la rapidité de la faux qui fait tomber les épis dorés. Pourquoi, ma Rose, m'as-tu aimé si tendrement ? Je souffre plus que jamais et la vie m'est devenue un fardeau trop lourd quand je ne te vois plus. Tout est triste autour de moi; je te cherche partout dans

ma solitude... Montréal est désormais une prison plus sombre que Lowell, et j'y suis dans l'exil plus que là-bas. Ma patrie n'est plus désormais que ton regard, ton sourire, ta bouche, ton cœur. L'éloignement, l'absence, c'est toujours la mort pour mon âme et mon cœur. Je le sens, l'oisiveté à Montréal va me peser plus lourdement que l'ennui, les inquiétudes et les misères à Lowell. Là-bas, je travaillais pour notre avenir; que les jours vont être long ici! Là-bas, l'ambition de gagner ma vie stimulait mes activités; ici que faire? Compter les minutes, compter les heures qui ne finissent plus, qui redoublent, quadruplent, centuplent mon ennui devenu plus intolérable que jamais.,

(Je retrouve dans mon journal, jeudi, 2 juin, une description complète des noces de mon frère aîné). Je suis content et heureux du bonheur de mon frère que j'envie. oh! ma Rose, quand donc, semblables à eux, nous donnerons-nous la main pour marcher ensemble dans le chemin de l'amour. Ma Rose, comme nous serons heureux, nous aussi. Hélas! qu'il tarde ce moment de l'amour suprême. Quand donc viendra-t-on nous dire le dernier adieu et nous conduire ainsi pour le voyage des époux?..

---

Ste-Martine, 3 juin, vendredi, 1887, 8 hrs p.m.—  
Mon bien-aimé fiancé, bien sûr que tu as dû penser que je t'avais oublié, lorsque tu as vu le facteur passer devant ta demeure, ce matin, sans y laisser une lettre de ta Rose. Je voulais te faire désirer davantage cette lettre, c'est pourquoi j'ai attendu ce soir pour t'écrire; me suis-je

trompée ?.. Elphège, tu me fais, dans ta dernière lettre, le reproche d'être trop aimante pour toi, mais à qui la faute ? N'est-ce pas ton amabilité et ton amour qui ont fermé mon cœur à tout autre qu'à toi, et qui le font se consumer de l'amour le plus ardent pour toi. C'est ta faute, si je t'aime toujours davantage. Oh ! mon Elphège, aime-moi toujours comme tu me l'as montré et je serai la plus heureuse des créatures. Si Montréal est une prison pour toi, Ste-Martine est pour moi maintenant un lieu de délices et de tendresse. Ne suis-je pas dans ce beau petit village où nous avons passé nos plus beaux instants, où nos cœurs se comprirent si bien, où je retrouve partout la trace de tes pas, où il me semble voir voltiger partout avec les ailes des amours tes nobles sentiments et tes belles pensées, et où, enfin plus tard, (Oh, que ce soit bientôt), nous aurons le bonheur d'unir nos mains et nos cœurs avec les liens sacrés du mariage. Ne voilà-t-il pas que j'aime Ste-Martine maintenant. Vois mon cher Elphège, comme tu m'as métamorphosée...

Je t'ai dit que j'aimais Ste-Martine, c'est faux et je regrette de te l'avoir dit, car rien ne peut dissiper l'ennui que m'a causé ton départ. Seule l'espérance me fait supporter ton absence avec résignation, sans cela je ne pourrais vivre plus longtemps... Ta Rose qui t'envoie le meilleur des baisers.

---

Montréal, vendredi, 3 juin, 10.40 hrs p.m.— Ma bonne Rose, j'ai mangé, hier soir, un morceau du gâteau de noce de mon frère, et j'ai rêvé continuellement à toi

toute la nuit, preuve que tu seras ma petite femme un jour. Je t'enverrai demain un petit morceau de ce gâteau qui a passé dans l'anneau de la mariée. Tu le mangeras pour rêver à ton Elphège. Prends garde de voir en songe un autre homme que ton Elphège, si tu aimes ma vie et si tu y tiens... J'ai reçu ce soir un numéro de *L'Étoile* où le triste sire à la fameuse lettre du doyen m'assène des coups capables d'assommer tout autre que moi. Je recevais, par le même courrier, une lettre de mes amis qui me conseillent de ne pas m'occuper des aboiements de ce dogue sans crocs. C'est un personnage détestable qui a l'habitude de recevoir sur le nez les crachats qu'il lance en l'air. Loin de le prendre au sérieux, on se moque de lui. Je ne lui prêterai certainement pas plus d'attention qu'il en mérite, et je vais garder à son égard un silence absolu, ne serait-ce que pour l'irriter davantage et me donner plus de popularité à Lowell. Que ce numéro de *L'Étoile* ne te chagrine pas et surtout qu'il ne t'effraie pas. Je prévoyais, avant de partir pour Lowell, le sort qui m'attendait dans cette ville. J'y avais réfléchi depuis longtemps et je partais dans un double but : apprendre la vie avant de m'y lancer pour de bon le temps venu, et puis obéir au désir que tu manifestais de me voir tenter une épreuve qui devait avoir tant de retentissement heureux dans mon avenir. Ne te reproche jamais ce désir, car je suis heureux de t'avoir obéi, parce que Lowell a été et sera encore l'école où j'apprends à lutter et à vaincre. Qu'aurais-je été sans toi, Rose tendrement aimée ? Si je ne t'avais rencontrée, ma vie se serait écoulée comme le fleuve qui promène

lentement, paresseusement ses eaux entre deux rives arides, où parfois une petite oasis se rencontre, mettant un peu de pittoresque, donnant un peu d'ombre et de fraîcheur; fleuve dont la surface polie et plombée ne se ride jamais parce qu'il n'y a ni brise, ni vent. Moins que cela, ma vie aurait peut-être passée oubliée, inconnue, comme passe le ruisseau à travers la campagne déserte, inculte, sans herbe, sans arbres et sans oiseaux qui y chantent. Ma vie eut été silencieuse, morne, sans éclat. Par contre, ma vie, avec toi et par toi, c'est le ruisseau qui abreuve les troupeaux, qui arrose les champs fertiles où germent les blés, où fleurissent les marguerites et les roses; ruisseau qui baigne le pied des bosquets et des grands arbres où les oiseaux chantent leurs amours, établissent leurs nids et élèvent leur couvée. Plus que cela, ma vie avec toi et par toi, c'est le fleuve majestueux, parsemé parfois de cascades, de rochers et de rapides qui en rehaussent les beautés; fleuve dont le vent agite les flots, les bouleverse et les fait écumer. Brave navigateur que tu es, Oh! ma Rose, habile pilote, tu as voulu m'apprendre à naviguer par tous les temps, à braver les vents et les tempêtes, à vaincre les flots courroucés et tu le regretterais aujourd'hui? Oh! ma Rose chérie, tu m'aimes trop pour cela; ne regrette pas ce désir que j'ai si bien compris et auquel j'ai obéi avec la meilleure grâce du monde. Je t'en serai toujours reconnaissant. Quand j'aurai vaincu les tempêtes, quand j'aurai doublé les caps dangereux, et que nous serons arrivés dans les eaux calmes et dans le port tranquille, je me réjouirai et tu seras orgueilleuse de ton maître

d'équipage. Ma Rose, je retournerai à Lowell pour finir mon apprentissage. J'y retournerai avec d'autant plus de joie que tu dois y passer deux mois de vacance chez ta sœur Amanda...

Dimanche, 5 juin, 9.45 hrs p.m.—Douce amie, j'arrive de St-Laurent où nous avons fait une promenade ensemble, l'an dernier, tu t'en souviens. Tu te rappelles aussi l'affreuse tempête de neige qui nous assaillit pendant le trajet et le froid polaire qui glaçait tout, nos cœurs exceptés. Tu as laissé un bon souvenir dans la maison de mon oncle où nous nous sommes tant amusés. On y parle encore de ta beauté et de ton bon cœur. Aujourd'hui le trajet me parut bien long; cependant la campagne était belle, verte, riante, le soleil était radieux; mais pour moi qu'est-ce que la beauté de la campagne? que me dit le chant des oiseaux? qu'est-ce que l'éclat du soleil et la fraîcheur de la soirée, quand tu n'es pas là? Chère Rose, partout où tu passes germent les fleurs de l'amitié et de la reconnaissance. Nous n'avons qu'à revenir sur nos pas et nous respirons encore le parfum de ton cœur. A peine étais-je arrivé chez mon oncle que mon petit cousin est accouru à moi: "tu remercieras, me dit-il, mademoiselle Rose-Alinda, ta bien-aimée; elle m'a envoyé un beau cadeau". Ma petite cousine m'a donné quelques belles pensées; j'en ai pressé deux que je t'envoie. Reçois-les, chérie, en souvenir de notre voyage à St-Laurent, l'an dernier, et comme un gage de ma fidélité et de ma pensée qui te suit toujours. Conserve-les; peut-être un jour, exhaleront-elles un parfum qui redira un passé heureux.

Le 14 mars 1930, quarante-trois années après avoir envoyé ces pensées à ma fiancée, j'étais assis sur le bord de ma couche à l'endroit même où ma Rose chérie, il y a cinq mois, expirait après m'avoir donné son dernier baiser. Je feuilletais son album-autographe qu'elle conservait avec un soin jaloux, non plus pour y faire écrire des banalités comme au temps de sa jeunesse, mais pour y insérer les dates heureuses de la naissance de nos enfants et fatalement aussi celles où l'impitoyable mort venait les soustraire à notre tendresse et les arracher à notre amour. Je relisais les pensées que j'y avais tracées, les sentiments que j'y avais exprimés; je contemplais les peintures que j'y avais faites et surtout j'admirais la fraîcheur des deux souvenirs les plus délicats que j'avais adressés à ma Rose, dont un en partant pour Lowell, c'était le petit bouquet que ma Rose m'avait donné quelques jours auparavant, lors d'une soirée, et l'autre, c'étaient les deux pensées que j'avais reçues de ma cousine et que je lui avais envoyées en souvenir de notre voyage à St-Laurent. Toutes ces fleurs ont conservé leur fraîcheur et leur parfum. Les deux pensées ont encore leurs belles couleurs variées et l'apparence veloutée d'autrefois. Ces deux pensées sont attachées dans une page toute blanche, sans date sans inscription, comme si elle portaient en elles-même plus de mots, d'idées et de souvenirs qu'on aurait pu en tracer sur le feuillet. Sur la page en regard, ma Rose chérie avait inscrit le mariage de notre chère Jeanne et la naissance de nos petits enfants, comme si de l'union de ces deux pensées devait naître la vie et le bonheur.

Mais, hélas! au verso, j'ai collé, sans y réfléchir, une découpure d'un journal annonçant au monde la mort de ma Rose. Pourquoi donc faut-il que la mort s'attaque toujours à ce qu'on a de plus cher et vienne toujours attrister nos joies.

Hélas! ma Rose n'est plus ici-bas pour me redire ce que ces pensées lui ont dit, il y a plus de quarante ans, quand elle les recevait et qu'elle les mettait délicatement et précieusement dans son album, comme des diamants qu'on place dans un écrin. Elles t'ont dit, n'est-ce pas, chère Rose, ce qu'elles m'auraient dit et que j'aurais compris si je les eusse reçues moi-même; "Nous sommes les messagères de son amour; conserve-nous longtemps, aussi longtemps que ton amour durera. Nous serons le bouclier de ton amour et du sien, et jamais tant que tu nous conserveras tu ne pourras oublier celui qui nous envoie." Oh! ma Rose, quels beaux souvenirs tu m'as laissés! Plus précieux que des diamants, je veux les conserver jusqu'à mon dernier jour, dans l'écrin que tu as placé sur la petite table, près de notre couche. Je les reverrai souvent le soir avant de m'endormir; et le dernier soir, quand je devrai dormir mon dernier sommeil, si ma main n'avait plus la force de prendre le précieux écrin pour le mettre sur mon cœur, oh! que je serais heureux si une âme charitable et une main généreuse le plaçaient là sur mon cœur, entre mes deux mains dont l'une tiendra le crucifix, image de mon Dieu, et l'autre, ton chapelet, souvenir de ta bonté, de ta douceur, de ton dernier adieu et espoir de te retrouver enfin, oh! tendre Rose.

Ste-Martine, 6 juin, 1887, 8½ hrs p.m.—Mon bien-aimé fiancé... Je te remercie beaucoup du morceau de gâteau que tu as eu la bonté de m'envoyer. Il m'a donné un peu de distraction pendant deux nuits et deux jours. La première nuit, je n'ai pas rêvé à toi, loin de là. Mais, mon cher, n'ouvre pas si vite de trop grands yeux; sois sans inquiétude; mon rêve ne peut pas te rendre jaloux. Je n'ai vu en songe que des religieuses. Le second soir, j'ai mangé un autre morceau du gâteau pour essayer de rêver à toi; si je n'avais pas réussi ce soir-là, je crois que j'en aurais mangé tous les soirs pour atteindre mon but. Le second soir je n'ai rêvé qu'à toi seul, mon cher Elphège. Permetts-moi de te raconter ce songe qui te fera un peu sourire. Tu désirais te marier à tout prix et tu me disais: "Si tu voulais, ma Rose, nous achèterions un petit magasin et nous ferions le commerce des épiceries afin de subvenir à nos dépenses de ménage pendant que je serai encore étudiant". Ta proposition ne me convenait pas du tout et tu en avais beaucoup de chagrin. Drôle de rêve, qu'en dis-tu? Peu importe, j'ai rêvé à toi, je suis donc certaine de t'avoir pour mari... Loin de me décourager et de m'alarmer, l'article de l'*Étoile* me met du baume dans le cœur, parce qu'il me prouve que le petit médecin prétentieux, qui l'a écrit, est jaloux non seulement de tes capacités en médecine, mais surtout de tous les autres talents qui paraissent le jeter dans l'ombre... Mille baisers de ta Rose.

---

Charmante et bonne Rose, toujours elle trouve

quelques bonnes paroles, quelques beaux sentiments pour relever mon courage et me donner la force de supporter les épreuves. Elle s'attaque même à mon amour-propre pour me donner du cœur si je parais faiblir un peu. Elle me veut fort, courageux, sans timidité et sans peur. Le 9 juin, Rose me dit ce que sa sœur lui écrit : "Le bruit court à Lowell que le docteur est parti en déserteur; qu'il a eu peur et qu'il s'est sauvé. Son départ a causé un émoi terrible dans la ville; on ne parle que de lui".

Le lendemain, vendredi, 10 juin, ma Rose chérie revient encore à la charge; mais avec quelle tendre précaution. Elle s'excuse tout d'abord de m'avoir placé dans de mauvais draps; puis elle me communique la nouvelle lettre de sa sœur Amanda, qui est l'interprète fidèle de tous mes bons amis de Lowell et de tous les membres du Cercle Canadien.

"Mon bien-aimé fiancé, m'écrit ma Rose, une grâce m'est demandée et je t'en communique la teneur dans la lettre de ma sœur que tu trouveras ci-jointe. Oh! mon cher Elphège, je suis bien peinée; j'ai le cœur bien malade. Pourquoi t'ai-je conseillé d'aller aux États-Unis? Si tu es aujourd'hui dans le trouble, à qui la faute? Je m'en frappe la poitrine en disant: *mea culpa*. Mais maintenant que le vin est versé, il faut le boire jusqu'à la lie s'il y en a. Ne recule pas, mon cher; fais un autre sacrifice pour ta Rose qui t'en aimera davantage. Encore une fois je te demande de m'obéir. Les membres du Cercle Canadien t'appellent à grands cris; tu ne peux les désobliger et ne pas te rendre à leur pressante invitation. Tu as rendu tant de services aux Canadiens par tes écrits

dans *L'Étoile*, qu'ils veulent que tu continues ton œuvre. En plus, depuis que l'article du docteur X a paru dans *L'Étoile*, les patients affluent à ton bureau de consultation. ...Mon cher Elphège, tu ne m'en veux pas si je t'ai mis dans de beaux draps ? Que je serais malheureuse si tu n'aimais plus ta Rose ou si seulement tu l'aimais moins. Mais non, cela ne se peut pas. Tout ce qui t'arrive maintenant est pour ton plus grand bien. Si tes débuts là-bas avaient été faciles, si tu n'avais pas eu à lutter, si tu n'avais pas connu l'ennui, la misère, les tracas, tu serais demeuré à Lowell à faire le bien comme médecin, à rendre des services à tes compatriotes expatriés comme journaliste, mais tu aurais peut-être rougi parfois de n'être pas véritablement médecin diplômé, et c'eût été le remords de ta vie, remords qui aurait empoisonné tes dernières années. Il vaut mieux essayer les tempêtes de la vie dès le début. Les épreuves du début fortifient, celles de la fin amollissent et tuent. Ton entrée dans le chemin de la vie est semée de ronces et d'épines qui t'égratignent l'épiderme et te déchirent peut-être les chairs, mais endure le mal ; sois courageux ; tes plaies guériront vite car je veux y verser le baume bienfaisant. Tu recueilleras bientôt les roses qui parfumeront le reste de la route ; au moins sois certain que tu en auras une qui ne se fanera jamais, qui te protégera toujours et t'aimera jusqu'à la folie... Mon cher Elphège, si tu m'aimes encore, tu partiras immédiatement ce soir ou lundi le plus tard... Mille baisers de ta Rose qui pleure."

Le même jour, je recevais une lettre du mari d'Amanda qui insistait pour me voir retourner à Lowell. M'en fallait-il plus pour me décider à partir ? Le samedi soir, je me rendais à Ste-Martine pour embrasser une dernière fois ma Rose et la remercier de ses bons conseils et de ses douces consolations. Je passais le dimanche avec elle, mais qu'était-ce qu'un jour ? Nous avions tant de choses à nous dire, tant de choses à nous rappeler, tant de projets à élaborer, tant de châteaux à construire ? Un jour pour l'amour, qu'est-ce donc ? C'est l'ombre sur la terre de l'oiseau qui vole dans les airs ; c'est la course de la flèche qui part de l'arc et arrive au but ; c'est l'éclair qui déchire la nue. Si au moins nous pouvions ralentir les mouvements rapides de l'oiseau, de la flèche et de l'éclair ; ou si, nouveau Josué, nous pouvions arrêter la marche du soleil pendant trois jours. Hélas ! nous n'avions qu'un jour dont les heures allaient fuir avec une rapidité vertigineuse, et le soir serait si tôt atteint ; nous aurions à peine le temps de nous dire et de nous répéter : "Je t'aime, nous nous aimons". Le baiser de l'arrivée serait en même temps celui du départ.

Avant d'entreprendre une seconde série d'expérience en exil, il me fallait puiser, auprès de ma Rose, une étincelle du feu sacré de sa sagesse pour me guider dans ce second voyage qui pouvait être plus agité ou plus fécond en incidents que le premier. J'aurais peut-être à lutter dans des conditions moins avantageuses. Il me fallait de nouvelles forces pour combattre et de nouveaux espoirs pour vaincre ; et qui mieux que ma Rose pouvait m'aider, me conseiller. Je n'aurais peut-être jamais

accepté les conseils d'autres personnes ou je leur aurais obéi avec moins d'enthousiasme. J'aimais tant ma Rose et je la trouvais si sincère dans son amour que je n'aurais jamais pensé un seul instant qu'elle put se tromper. Ne voulait-elle pas son bien comme le mien, et n'était-ce pas son avenir que je préparais comme le mien. Me sentir soutenu par ma chère fiancée, c'était me croire dans la bonne voie, et suivre la voie qu'elle m'indiquait c'était mon plus grand désir, mon plus grand bonheur; je m'y jetais avec ardeur. Peu m'importaient désormais les ennuis et les embûches que j'y rencontrerais, je les combattais avec courage et je les vaincrais avec facilité parce que ma Rose me le disait et me le promettait. Était-ce de la suggestion? Peut-être un peu, mais j'aimais tant le médecin ou le conseiller qui me suggestionnait que je ne pouvais pas ne pas lui obéir. L'avenir, de jour en jour, d'année en année, m'a prouvé amplement que j'avais eu raison de suivre les conseils de ma Rose. Aujourd'hui que j'ai vieilli sous le harnais, que j'ai acquis de l'expérience en toutes choses et que je suis à la veille de terminer ma carrière, je m'avoue franchement que, si le passé était à recommencer, je ne le ferais pas autrement et que j'aurais encore le même conseiller. Les luttes que j'ai eues à soutenir, suivant les conseils de ma chère Rose, pendant les cinq mois de mon séjour à Lowell, m'ont été plus profitables que l'expérience que j'ai acquise pendant les cinq premières années du début de ma pratique comme médecin. Plus que cela, ces luttes ont fait un homme de moi.

De retour de Ste-Martine, je repartais le lundi soir, 13 juin, pour Lowell.

## CHAPITRE XI

### MON JOURNAL DE RETOUR À LOWELL

Lowell, mardi, 14 juin, 1887, 8 hrs p.m.—Ma chère Rose, ce matin, je revois Lowell et je rentre de nouveau dans mon bureau que j'ai quitté depuis quinze jours. C'est un tombeau que j'ouvre; il y fait froid et c'est sombre; mais je veux désormais m'efforcer d'en changer l'aspect; pourrai-je y réussir? Je dépose tout d'abord sur ma table les deux photographies de ma chère Rose qui m'avaient suivi dans mon voyage à Montréal. Je les trouvais trop précieuses pour les laisser dans mon bureau pendant mon absence. Dans mes voyages, je les transportais sur moi comme un talisman. Je m'assis en face de ma table où tout était resté en place comme à mon départ. J'étais bien un peu fatigué de mon long trajet en chemin de fer, cependant je ne voulus prendre aucun repos. Je méditais et je songeais à ceux que j'avais laissés à Montréal, et surtout à ma Rose, à Ste-Martine, quand madame Boulé frappa tout doucement à ma porte et vint causer avec moi. Elle était toute contente et réjouie de me revoir. Elle me sauta au cou et m'embrassa sur les deux joues. Oh! charmante femme, bonne seconde mère que j'aimais à retrouver quand j'étais loin de ma véritable mère. Elle causa longtemps, s'informant de ma famille, mais surtout me questionnant sur ma fiancée qu'elle aimait déjà beaucoup avant de la connaître. Entendre parler de ma Rose, en ce

moment, quand je venais à peine de la quitter, quand j'avais encore le goût de son dernier baiser sur les lèvres, quand sa voix résonnait encore à mon oreille, c'était un bonheur ineffable. J'aurais causé longtemps encore, si la cloche ne nous avait appelés pour le dîner. J'entrai dans la salle à manger; ma place y était restée libre. Tous les pensionnaires déjà attablés me reçurent avec un sourire sympathique. J'avais laissé des indifférents et je retrouvais des amis. Je m'efforçai d'être plus gai pendant le repas et je causai un peu avec mes voisins qui parurent apprécier les efforts de mon affabilité.

Après le dîner, madame Boulé revint avec moi dans mon bureau; elle était si anxieuse de me dire tout ce qui s'était passé pendant mon absence qu'elle ne pouvait attendre une minute de plus. D'après elle, l'écrit diffamatoire du docteur X, n'avait nullement nui à ma réputation; par contre il avait servi à me faire connaître davantage, car aussitôt après sa publication, la clientèle avait augmentée considérablement, malheureusement je n'étais pas là pour y répondre. Pendant mon absence j'avais perdu la pratique de trois femmes qui réclamaient mes services pour des soins particuliers. Beaucoup d'autres patients s'étaient présentés qui avaient paru fort désappointés de ne pas me trouver. Le colportage de porte en porte de la prétendue lettre du doyen par le docteur Y avait stimulé la curiosité d'un grand nombre de personnes qui se disaient: "Si l'on fait une guerre si acharnée à notre petit docteur, c'est qu'il en vaut la peine et que l'on craint sa science et ses capacités"...

Je passai une grande partie de l'après-midi avec M.

P... le mari de madame Amanda, qui me dit toute sa joie et celle de ses amis, les membres du Cercle Canadien, de me revoir. Tous ceux-ci connaissaient ma véritable histoire. Ils savaient très bien que je n'étais pas diplômé et cependant ils voulaient à tout prix me retenir à Lowell. Ils avaient répondu aux docteurs X et Y que la lettre qu'ils exhibaient était fausse, mensongère et fabriquée de toute pièce pour éviter la concurrence. On m'encouragea à tenir bon et à ne pas m'occuper des cancan suscités par la jalousie. La joie de mes amis était tellement vraie et les sentiments qu'ils exprimaient tellement sincères qu'ils en avaient donné une manifestation éclatante quelques jours auparavant, c'est-à-dire le samedi précédent quand ils avaient reçu le télégramme leur annonçant mon retour. Le Cercle Canadien et les propriétaires de *L'Étoile*, qui craignaient la semaine précédente que je ne revinsse plus, avaient engagé des pourparlers avec un certain monsieur pour le nommer à ma place à la rédaction de *L'Étoile*. Les conditions étaient acceptées de part et d'autre; il n'y avait plus qu'à signer le contrat quand on reçut mon télégramme annonçant mon arrivée prochaine à Lowell. Cette nouvelle fut reçue avec tant de joie qu'on me conserva l'office de rédacteur et qu'on refusa d'accepter l'offre de l'autre monsieur. J'en fus d'autant plus heureux et reconnaissant aux propriétaires de *L'Étoile* que le monsieur qui devait me remplacer était un de mes anciens professeurs de l'École du Plateau à Montréal. Pouvais-je espérer une plus belle réception et un meilleur accueil? Que m'importaient désormais la conduite et les senti-

ments antipathiques des deux médecins qui s'étaient attiré le mépris de la population canadienne.

Ne va pas croire, ma chère Rose, que malgré toute les marques de sympathie que je reçois de mes amis, des pensionnaires de madame Boulé et d'une bonne partie de la population du Petit Canada, je vais trouver la ville de Lowell beaucoup plus attrayante et plus belle qu'auparavant. Si je n'avais l'espoir de te revoir bientôt dans cette ville, pendant les deux mois de tes vacances, elle me paraîtrait encore comme un lieu de supplice ou plutôt comme le purgatoire, l'antichambre où je dois souffrir tous les tourments de l'ennui avant d'entrer dans le paradis de mes amours. Mon bureau est aussi morne; la ville, malgré sa population assez dense, me paraît aussi déserte. Je vais m'efforcer par tous les moyens possibles de chasser l'ennui qui m'a poursuivi jusqu'aujourd'hui; mais je ne te promets point de réussir. Je vais chercher, par mes études, mes lectures et la composition de mes articles de *L'Étoile*, à occuper les nombreux et longs moments de loisir que me laissera la pratique de la médecine. Bien que l'on soit heureux de mon retour, je suis certain que j'aurai encore moins de patients qu'auparavant parce que, l'été approchant, les maladies diminuent de fréquence, et on ne se fera certainement pas un devoir de contracter une maladie pour le simple plaisir de me rendre visite à mon bureau...

A cinq heures, je me rends à la bibliothèque publique. J'ouvre au hasard le premier livre qu'on me présente et j'ai sous les yeux les mots suivants: "Les affaires de Rose furent bientôt terminées..." Qu'est-ce

à dire ? Or m'avait donné, sans que je le demandasse, le livre "Perdue", par Henry Gréville. Je l'avais ouvert machinalement au chapitre XXXII pour y lire cette phrase à laquelle les anciens augures auraient pu attacher toutes les significations possibles pour les attribuer à mes dispositions présentes...

Mercredi, 15 juir, 8¼ hrs p.m.—Aujourd'hui j'ai commencé à suivre la routine ordinaire de mes jours d'attente. J'ai lu beaucoup; j'ai annoté à profusion mes livres de médecine; j'ai écrit quelques articles pour *L'Étoile*, j'ai reçu des patients, et je suis sorti pour parcourir les rues afin d'y trouver quelques distractions. J'ai passé une grande partie de l'avant-midi avec ta charmante sœur Amanda. Nous avons causé beaucoup, mais nous n'aurions certainement pas trop de trois ou quatre jours complets pour vider nos sacs à nouvelles et nous raconter les événements de mes quinze jours d'absence. Inutile de te dire, ma chère Rose, que nous avons plus parlé de toi que de tout autre. Le temps est si agréable et s'écoule si vite quand tu fais le sujet de mes conversations que je suis heureux de rencontrer quelqu'un à qui je puisse m'ouvrir franchement de mon amour pour toi. Si je n'avais peur d'ennuyer tout le monde, je ne parlerais toujours que de toi. Parfois je m'oublie...

Mon retour à Lowell a calmé tous les esprits. Je n'entends plus rien de désagréable. Mes ennemis sont tranquilles. C'est peut-être le calme qui précède la tempête. Peu m'importe; je ne crains plus rien. Calme ou tempête, je ferai mon chemin sans m'occuper de mes

voisins. Si par hasard je n'ai pas assez de patients pour me faire vivre, j'ai toujours la ressource de *L'Étoile* qui défraie mes dépenses. Je resterai ici le temps que je me suis fixé, c'est-à-dire jusqu'à la fin du mois d'août...

---

Ste-Martine, 15 juin, mercredi, 9 hrs p.m.—Mon doux fiancé, trois jours, trois siècles que tu m'as quittée. Tu ne saurais croire le vide que ton départ a causé dans notre petite maison. Il me semble que je suis seule bien qu'au milieu de mes sœurs qui font des efforts inouïs pour chercher à me distraire. Ma petite sœur surtout s'ingénie, par ses bonnes paroles et ses caresses, à me faire oublier ton absence. Je ne souris plus; je suis toujours affaissée. Je sais bien que mon ennui et ma tristesse causent beaucoup de chagrin à mes sœurs; je m'en fais des reproches, mais je ne puis dominer ma douleur. Si j'essaie de sourire, une larme vient humecter ma paupière; si j'essaie de parler et de répondre aux paroles affectueuses de mes sœurs, je ne puis maîtriser mes émotions et j'éclate en sanglots. J'aime mieux être seule et me taire pour penser toujours à toi. Vois, mon cher Elphège comme tu me rends égoïste. Je ne puis pas t'en faire de reproches, puisque je ne veux plus vivre que pour ton amour, et sans ton amour je ne pourrais plus supporter la vie. Oh! que j'ai hâte de te revoir! Encore quatorze jours à attendre! Oh! que c'est long... Mille bons baisers, en attendant ceux que je te laisserai prendre, le 29 juin à Lowell, sur mes yeux, sur mes joues et sur ma bouche... Ta Rose qui pleure toujours.

Lowell, vendredi, 17 juin, 8½ hrs p.m.—Ma Rose, ma chère petite Rose... J'ai quelque chose de comique ou de sérieux à t'annoncer ce soir. Il ne manquait plus que cela pour me gonfler d'orgueil et me faire croire que je suis quelqu'un. Je compte désormais dans le monde; je fais ma marque; j'y laisse mon empreinte, et c'est grâce à toi. Je te suis plus que jamais reconnaissant du bon conseil que tu m'as donné, il y a quelques mois, de venir établir mes pénates à Lowell. Je veux t'en aimer davantage si c'est possible. Si un jour je me vois à la tête de mes concitoyens ou de mes confrères, les médecins, si un jour je suis quelque chose ou quelqu'un dans l'estime de mes compatriotes, je te dirai: "Merci, ma Rose, oui, mille fois merci, petite femme; tu fus mon ange tutélaire, car tu as conduit mes pas dans la voie de la grandeur et de la gloire; tu fus mon ange consolateur, car tu m'as soutenu dans mes peines; tu fus mon ange protecteur, car tu m'as défendu contre moi-même quand je faiblissais, et contre ceux qui m'attaquaient ou me traquaient. Rose, ma Rose, je te dois la vie, la santé, la force et le bonheur dont je jouis, et bien plus encore l'estime de mes frères, de mes concitoyens, de mes compatriotes. Tendre fiancée, tu fus ma conseillère et je te dois ma gloire et mes honneurs".

Maintenant sais-tu pourquoi, ma Rose, je me gonfle d'orgueil? Sais-tu ce qui me fait croire que je suis quelqu'un et que je pourrai avec le temps devenir un grand personnage? Pour l'apprendre tu n'auras qu'à jeter les yeux sur le petit journal suisse que je t'envoie. Ce petit journal comique me fait penser au *Violon* et à un autre

journal du même calibre de Montréal qui font métier d'attaquer continuellement nos grands hommes du Canada. Il n'y a pas, au Canada, un homme de marque qui puisse échapper aux sarcasmes et aux dents de ces petits farceurs. Le petit journal suisse pratique le même métier. Il est jaloux et il se plaît à attaquer tout ce qui lui paraît grand, supérieur et noble. Il semble ignorer que ses attaques grandissent ceux qu'il croit abaisser. Le petit journal suisse me consacre un long article comme si j'étais un grand personnage; il me tombe sur le dos parce que j'ai essayé de défendre la religion et nos bons prêtres des États-Unis. C'est trop d'honneur pour moi qui ne fais qu'entrer dans le monde du journalisme; que sera-ce donc dans quelques années? Ne riras-tu pas en lisant ce sale journal et ne te diras-tu pas aussi: "Mon Elphège est déjà quelqu'un pour qu'un journal aussi important ou plutôt aussi comique veuille s'occuper de lui"...

Je ris quelquefois, ma Rose; mais parfois je gémis encore. Quand donc arriveras-tu pour calmer mes angoisses et apaiser ma douleur? T'attendre encore onze longs jours et onze nuits tristes. Oh! quelle heure douce ce sera quand je te reverrai! Je n'ose y penser, car le temps va me paraître trop long. Parfois la voix d'un désespoir sombre gronde sourdement à mon oreille; parfois encore je suis abattu et mon âme triste n'a qu'un remords, celui de ma jeunesse, car si j'avais une année de plus je pourrais te dire, ma chère Rose: "Viens, nouvelle épouse, un mari fidèle se veut reposer sur ton sein".

Beaux rêves, où êtes-vous ? douce réalité, apparaîtras-tu jamais à mes yeux et à mes sens ? Ne te laisseras-tu jamais palper ? Et toi, ma Rose, ma fiancée, dont j'adore l'image placée sur ma table comme un dieu sur l'autel, seras-tu toujours loin de mes yeux qui te cherchent toujours et partout ; loin de mes bras qui se tendent continuellement pour t'enlacer ; loin de mon cœur qui veut battre à l'unisson du tien. Ce que je souffre parfois, ma Rose, ne peut pas se dire. Le corps malade a des gémissements pour manifester sa douleur ; le cœur brisé a des larmes pour calmer ses angoisses ; l'esprit vaincu a l'espérance pour adoucir ses revers ; mais l'âme accablée, l'âme abattue n'a que le silence morne et la mort où se réfugier. Parfois il me semble que la mort rôde autour de moi et me guette, tant j'ai l'âme affaissée. Oh ! ma Rose, qu'il est triste de vivre seul, toujours seul, sans avoir près de soi un cœur qui comprenne les accents du nôtre. Quand donc près de moi soulageras-tu ma douleur morale et dissiperas-tu les inquiétudes de mon âme ? Tu vois, chère Rose, quel jour affreux vient de s'éteindre et quelle nuit triste va éclore...

Dimanche, 19 juin, 8½ hrs p.m.—Qu'ai-je donc fait pour être toujours si malheureux ? Ah ! le vilain caractère que je possède ! Pourquoi ma mère m'a-t-elle donné un esprit aussi affectueux, une âme aussi aimante ? Pourquoi m'a-t-elle façonné un cœur aussi passionné ? Oh ! mère chérie, je te remercie de tes dons ; j'accuse plutôt l'ironie du temps, la raillerie du sort qui semblent m'en vouloir. Vois donc, aujourd'hui dimanche et je

suis seul. Ironie du temps! et dimanche dernier, nous étions si heureux, Rose et moi, l'un près de l'autre, presque dans les bras l'un de l'autre. Raillerie du sort! Pendant que je pleure et me désole, là tout près de moi, séparé par une cloison toute mince, un jeune homme, assis au piano, fait entendre des accords que nous avons écoutés si souvent ensemble, ces accords harmonieux de nos soirées d'autrefois, ces accords entraînants que mademoiselle Erika H... exécutait avec tant d'âme pour nous pousser dans le tourbillon de la danse. Oh! ma Rose, tu ne connais pas cet écho qu'on entend dans la solitude, cet écho qui vient réveiller l'âme assoupie dans ses tristes pensées.

Petite fiancée, l'absence a trop d'amertume pour moi; je languis; je ne veux plus vivre, et, fantôme vivant, je demande au temps de précipiter la course de ses heures; j'invoque l'avenir et c'est l'ennui qui me répond toujours. Viens, ma Rose, ou j'invoquerai la mort.

Cet après-midi, pour essayer de chasser l'ennui qui m'accable et me mine, je sortis de mon bureau et me dirigeai vers les lieux de promenade où tous les âges se rencontrent et se donnent la main; où les désœuvrés vont chercher les distractions; les fatigués, un peu de repos; les amoureux, des espaces solitaires; les bonnes, de l'air frais pour les bébés. Au milieu de la foule qui chemine, j'arrive, sans m'en apercevoir, au bord de la rivière. Oh! souvenir agréable! douce illusion! je me croyais au Buisson. Pour un instant mes pensées tristes s'évanouissent; ma figure se déride; mon cœur palpite plus fortement; je respire à l'aise. Ici, comme au Buisson, un cap

superbe, couvert de grands arbres et de belle verdure, surplombe un torrent impétueux. Dans le bruit des ondes tumultueuses, je crois reconnaître une voix du passé qui charme mes oreilles et plaît à mon cœur. Il me semble revoir, à quelques pas, l'arbre au pied duquel nous nous sommes assis, tu t'en souviens, chère Rose, pour nous dire nos amours, bâtir des châteaux en Espagne et espérer en l'avenir. Dans le kiosque au milieu des arbres, je crois reconnaître la cabane champêtre auprès de laquelle nous avons pris le repas du pique-nique. Et ces marmitons au bonnet blanc que je vois dans ces baraques ne sont-ils pas nos amis du pique-nique qui jonglaient avec les crêpes ou faisaient frire les pommes de terre ? Je m'approchai d'un jeune arbre sur l'écorce duquel je cherchai des lettres entrelacées; l'écorce était blanche, unie, intacte; le couteau des amoureux ne l'avait jamais blessée. Tout à côté, sous une tente malpropre, j'entendais la voix nasillarde d'une sorcière improvisée qui prédisait l'avenir à une petite amoureuse. Il me semblait que tu étais là, ma Rose, écoutant mademoiselle Charlotte H... te dire l'avenir au moyen des cartes.

Mes souvenirs joyeux furent de courte durée, car à l'horizon, de gros nuages blancs et noirs se formaient en longues spirales et, poussés par un vent violent, s'avançaient rapidement, s'étendaient par le ciel et changeaient le jour brillant en une nuit sombre. La pluie menaçait de rompre ses digues à tout instant. Le ciel devenait complice de mon ennui et de ma tristesse qu'il

faisait reparaître. Je rentrai dans mon bureau la mort dans l'âme...

Bonsoir, petite Rose, petite fiancée; je me couche. Oh! que je voudrais rester endormi jusqu'au jour où tu viendras mettre un terme à mes angoisses.

J'allais oublier de te dire que la nuit dernière j'ai fait le beau rêve que nous étions unis depuis longtemps, et que nous avons une petite fille de cinq ans avec laquelle nous faisons une promenade en voiture. Ma Rose, ma chère petite fiancée, puis-je jamais espérer tant de bonheur. Que je serais heureux si tous mes rêves ressemblaient à celui-là...

Lundi, 20 juin, 10 hrs p.m.—Il n'y a plus de malades à Lowell, ou je suis complètement perdu aux yeux du public, car je ne vois pas l'ombre d'un patient... Il est bon et utile, dans mes jours de malheur, de savoir grifonner et barbouiller avec plus ou moins d'art quelques feuilles de papier blanc. Si ta sœur, Madame C., qui me reprochait tant mon goût et mon amour de la littérature, était ici aujourd'hui à ma place, elle connaîtrait le prix de ces heures passées à lire et à relire les auteurs que j'aimais tant. Elle verrait le gros intérêt que commencent à me rapporter les quelques sous que j'ai donnés aux libraires et aux bibliothèques en échange de leurs petits livres. Où serais-je aujourd'hui et que ferais-je, si ma plume, bien que jeune et inexpérimentée, ne m'avait pas aidé? N'est-ce pas elle qui gagne mon pain de tous les jours? n'est-ce pas elle qui me permet d'acquérir de l'expérience et de t'attendre ici? n'est-ce

pas elle qui me procurera le bonheur de passer ici avec toi le temps de tes vacances ?...

22 juin, mardi 10 hrs p.m.—Ma chère Rose, te souviens-tu, un soir à Montréal, tu étais assise au salon dans la grande berceuse ? J'étais à tes côtés ; tout à coup tu tends les bras ; tes mains se joignent en l'air avec bruit et je te dis : "Que fais-tu, méchante ; pourquoi faire mourir les petits anges, les petits papillons ?" — "Elphège, me réponds-tu, ce ne sont pas des petits anges, ni des papillons ; ce sont des insectes qui donnent naissance aux mites". Et le papillon, plutôt l'insecte avait échappé à ta sage cruauté. Il y a un instant, quand j'entrais dans mon bureau, je vis voler une de ces petites mouches aux ailes blanches ; comme toi j'ai tendu les bras ; j'ai frappé mes mains l'une contre l'autre et je n'ai pas tué la petite mouche qui a continué son vol. Heureux petit insecte au vol rapide ! quel mal peut-il faire dans mon bureau, puisqu'il n'y a rien ici pour le nourrir. Vois donc, ma chérie, comme je suis fou de rappeler ces souvenirs enfantins. Mais, chérie, y a-t-il un souvenir, si peu important soit-il, qui, rappelant une amie ou une heure douce, n'ait pas un charme tout particulier, indéfinissable ?

Jeudi, 22 juin, 10 hrs p.m.—Depuis trois jours il fait un temps de chien. Aujourd'hui la pluie torrentielle n'a pas cessé un seul instant de tomber, et, comme tu peux te l'imaginer, je n'ai pas reçu la visite d'un seul patient, aussi ai-je écrit et lu à m'en fatiguer. J'ai eu encore le temps, plus que jamais, de penser à toi. Il n'y a pas un seul livre qui me tombe sous la main sans que je

n'y retrouve quelques chapitres, quelques pages ou quelques lignes qui ne me rappellent ma Rose, ou ne me dépeignent quelque situation analogue à la nôtre. Cet après-midi, je lisais l'histoire d'un jeune voyageur français. Un jour, portant une valise qu'il ne quittait jamais, il entre dans une caverne de brigands qui, dans le dessein de le voler, lui ordonnent d'aller coucher au grenier. Les brigands, étonnés de le voir monter avec sa valise, lui conseillent de la laisser à leurs soins et à leur garde. "Du tout, nobles hôtes, leur répond-il, je ne la quitte jamais; c'est sur elle que ma tête repose, car elle renferme mon bien le plus précieux, un bien que je préfère à tout".

Le jeune voyageur monte sa valise, la pose sous sa tête et s'endort en murmurant le nom de Rosita. Pendant son sommeil, les voleurs le tuent et s'emparent de la valise dans laquelle ils trouvent les lettres de sa bien-aimée qui s'appelait Rosita. Ma chère Rose, moi aussi je conserve tes lettres qui me sont plus précieuses que les diamants les plus riches. Je préférerais tout perdre plutôt que tes lettres. Quand je suis parti de Lowell pour Montréal, je les ai emportées avec moi en disant: "On peut tout voler dans mon bureau; je n'y laisse rien de précieux; j'emporte mon trésor. Pauvre jeune voyageur, comme il devait aimer tendrement sa fiancée qui s'appelait Rosita! et toi, chérie, tu t'appelles Rose-Alinda..."

Le 22 juin, mercredi, 8 hrs p.m.—Rose m'écrit sa dernière lettre avant son départ pour sa promenade chez sa sœur Amanda, de Lowell. Sa lettre est courte:

"J'ai tellement hâte, dit-elle, d'arriver à Lowell, mardi prochain, le 28 juin, que je n'ai pas le goût d'écrire et que je n'ai aucune idée, aucune pensée autres que celles de te voir. Je pense sans cesse à mon voyage et au plaisir de tomber dans tes bras pour recevoir tes bons baisers". Cependant, ma chère Rose trouve encore de bons mots pour m'encourager à persévérer. Elle a hâte d'arriver à Lowell pour m'aider à supporter les petites misères qui sont, hélas! trop fréquentes pour un jeune débutant dans la vie. Elle est heureuse de lire les louanges que certains journaux m'adressent, et les critiques que d'autres me lancent, parce que, dans les unes comme dans les autres, elle s'imagine retrouver la preuve d'un talent qui perce. Elle dit que les critiques surtout montrent la valeur de celui qu'on attaque. Chère Rose, elle est toujours charitable pour son Elphège qu'elle cherche à grandir continuellement à ses propres yeux. Comment ne pas aimer une amie aussi dévouée, aussi charitable, et toujours aussi encourageante ?.. Elle fait déjà ses malles car elle s'imagine que cette manœuvre va abrégé la longueur des jours et des heures qu'elle ne cesse de compter avant son départ...

Après le 23 juin, je néglige un peu mon journal; je n'aurai plus de copie à envoyer à ma Rose à qui je dirai de vive voix ce que je confiais au papier. Mon récit en aura peut-être plus de charme, parce que je ne raconterai que les choses les plus aimables et les événements les plus heureux, et je cacherai plus facilement mes ennuis et mes peines pour ne pas l'attrister et lui

causer d'inquiétudes pendant sa promenade. Et puis quand ma Rose sera près de moi, est-ce que j'aurai encore des ennuis et des inquiétudes ? Oh ! non, et si par malheur, ils apparaissent encore, ils se dissiperont aussi vite que la fumée que le vent emporte, et ma Rose n'en aura pas connaissance.

Le matin, le midi et le soir, je compte les jours qu'il me reste encore à passer seul avant l'arrivée de ma chère petite Rose. Mais le dernier jour je n'ose pas compter les heures, parce qu'il me semble que les dernières vingt-quatre heures sont plus longues qu'une journée entière et que les dernières douze heures sont plus interminables que la dernière demi-journée. Je ne sais que faire en ce dernier jour. Le matin je m'éveille de très bonne heure et je songe à quoi ? Mon esprit ne s'arrête à rien. Mon imagination voyage de Lowell à Montréal et à Ste-Martine et revient à mon bureau. Par moment, mes yeux s'attachent au plafond de ma chambrette dont ils explorent attentivement toutes les parties et surtout les quatre coins pour y chercher, y découvrir quelque petit nid, quelque toile d'araignée, et y voir travailler l'insecte, ou y constater son immobilité, lorsqu'il se tapit, sous ses pattes en un petit point gris ou noir, pour attirer dans ses filets la seule mouche qui vole dans mon bureau. Regarder l'araignée travailler, s'immobiliser, se réveiller, attraper la mouche et en faire sa pâture m'eût amusé. Je maugrée presque contre la propreté méticuleuse de Madame Boulé qui m'a privé de ce petit coin d'attraction qui aurait pu me distraire pendant une demi-heure et raccourcir d'autant la longue

attente qui me fait souffrir. Par instant mon regard s'abaisse sur le papier aux fleurs multiples des murs et mon imagination se met alors à jongler avec l'agencement et l'entrecroisement des fleurs à travers les ronds et les carrés du papier teint. Je suis comme le malade qui, étendu sur son lit, cherche quelque part un soulagement à sa douleur physique ou une distraction quelconque à son isolement, et qui les trouve dans un rien accroché au plafond ou sur les murs. Je m'amuse à placer les fleurs autrement dans le dessin; je dispose les ronds et les carrés d'une autre façon; je mets une teinte plus pâle à tel endroit, une couleur plus foncée à tel autre. Par moment mes yeux fixent un point et ne voient plus ni fleurs, ni ronds, ni carrés; ils aperçoivent un train qui file à toute vitesse sur des rails suspendus au-dessus de précipices ou accrochés en corniche au flanc d'une montagne. C'est le train qui amène ma Rose. Ah! voilà qu'il traverse, en ralentissant sa marche, un pont dont l'ingénieur croit les piliers minés par la pluie diluvienne de la veille. J'ai peur et je sursaute sur mon sofa dont je sens alors toute la dureté des ressorts. Je me lève et m'habille lentement pour tuer le temps. Les minutes sont plus longues que d'habitude; les aiguilles de mon petit cadran n'avancent pas, cependant j'entends toujours le tic-tac du mouvement. O temps! c'est quand on te voudrait voir fuir avec rapidité que tu arrêtes ta marche!

Que la journée fut longue! J'essayai souvent de lire, d'étudier, de feuilleter les journaux pour faire de la copie pour *L'Étoile*, mais la lecture était insipide;

l'étude, sans attrait; les journaux, sans nouvelles. Je sortis et je parcourus les rues de la ville; désertes ou peuplées, elles étaient maussades et ennuyeuses. Je m'en éloignai; je gagnai la promenade au bord de la rivière; j'errai dans la campagne. Il me semblait que plus j'avancerais plus l'heure retardait. Je revins dans la ville et je me dirigeai vers la maison où j'avais reçu tant de fois des marques de la plus franche hospitalité et de l'amitié la plus sincère. J'espérais y trouver une fois de plus le calme et la joie. Je pensais, insensé que j'étais, que là le temps s'écoulerait plus vite et que les aiguilles des horloges seraient moins lourdes sur le cadran qu'elles parcouraient plus hâtivement.

Madame Amanda, heureuse de revoir ses sœurs après une absence de cinq mois, était tout affairée. Elle ne tenait plus en place dans sa maison qu'elle cherchait à enjoliver davantage; cependant il manquait bien peu de chose dans cette petite maison que je trouvais déjà si belle et dont je me serais contenté pendant plusieurs années à venir. De la cuisine, madame Amanda courait à la salle à manger, et de là au salon, aux chambres à coucher, déplaçant un meuble, une chaise; accrochant une photographie, une peinture; plaçant un ruban ici et là; disposant des fleurs dans des corbeilles; retournant de temps à autre à la cuisine pour surveiller la cuisson d'une dinde qui rôtissait en répandant des odeurs alléchantes quand la porte du fourneau s'ouvrait. Je suivais madame Amanda pas à pas, parcourant les chambres avec elle; l'aidant à replacer les meubles trop pesants; grimpant sur une chaise ou un escabeau pour

suspendre des rideaux. Le temps passait plus vite. Et nous causions des deux sœurs qui arriveraient de bonne heure dans la soirée. Amanda me disait sa joie de les revoir, elle les aimait tant ses deux sœurs qu'elle n'avait pas vues depuis si longtemps. Et moi je lui disais comme j'allais être heureux de retrouver sur la terre étrangère celle à qui j'avais consacré ma vie tout entière. J'entrevois désormais des jours plus calmes, plus sereins. Je lui répétais comme j'allais avoir du plaisir à travailler dans mon bureau, à lire, à écrire. Ma Rose près de moi, c'était l'inspiration, l'enthousiasme, l'abondance des idées, la délicatesse des sentiments, la confiance en moi-même dans la pratique de la médecine. Oh! que j'avais hâte de la revoir!

Pendant que madame Amanda pétrissait la pâte pour en faire des gâteaux ou qu'elle battait les œufs ou la crème avec du sucre pour les glacer, nous continuions à causer. Et le temps filait plus vite. Chère Rose, tu aurais été fière et orgueilleuse d'entendre ta bonne sœur t'attribuer toutes les qualités que l'homme le plus difficile pourrait envier pour son épouse. Ces qualités, j'en connaissais plusieurs et je devinais les autres depuis longtemps. Tout de même il me faisait plaisir d'entendre chanter tes louanges. Pendant ce temps-là les heures passaient et paraissaient moins longues, et le moment approchait où je verrais tes beaux cheveux blonds et tes yeux bleu tendre, où je déposerais sur ta bouche le plus ardent des baisers. Rose, qu'il me tardait de te revoir. Enfin Mr. C. P... venait nous chercher pour aller à ta rencontre. Quelques minutes plus tard, le train entra en gare.

[The page contains extremely faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the document. No specific content can be transcribed.]

## CHAPITRE XII

ROSE-ALINDA À LOWELL

Ma Rose! Ma Rose! Je lui tendais mes bras qui se refermaient sur elle et l'enlaçaient à l'étouffer. C'était elle enfin, elle sur la terre étrangère où j'avais tant souffert pour l'amour d'elle. En ce moment j'oubliai tous mes ennuis, mes peines, mes chagrins, pour ne plus voir l'avenir que sous des couleurs plus vives. Ma Rose, que tu me parus belle et gracieuse! Que j'aurais voulu en ce moment te retenir longtemps dans mes bras! mais ta sœur attendait aussi ton baiser. Nous rentrâmes à la maison où, malgré la fatigue des deux voyageuses, nous restâmes longtemps à table plus à causer qu'à goûter les mets qui paraissaient délicieux cependant. Quand nous nous retirâmes de table, il était temps pour moi de remercier mes hôtes et de gagner mon bureau. Avant mon départ, je volai un bon baiser à ma Rose qui, j'en suis sûr, n'en fut pas surprise du tout, parce que je me suis imaginé qu'elle m'en aurait volé un elle-même si je n'avais pas été assez hardi de faire le premier pas. Je promis à ma Rose de revenir le lendemain et tous les jours suivants.

En traversant le pont qui unissait le quartier qu'habitaient mes amis au centre de la ville, il me semblait que l'eau de la rivière était plus limpide et plus transparente, que le disque de la lune était plus brillant et projetait des rayons plus argentés sur l'onde, que les

étoiles plus nombreuses scintillaient avec plus d'éclat, que le bonheur rayonnait sur tous les visages que je rencontrais. J'étais si heureux que je croyais que tout dans la nature, êtres inanimés ou animés, jouissaient comme moi d'un bonheur suprême. J'oubliai pour un instant tout mon passé pour ne penser qu'au présent et à l'avenir. Chemin faisant je me proposais, aussitôt arrivé à mon bureau, de transcrire sur mon journal toutes mes impressions qui devaient refléter toute ma joie. Il y avait si longtemps que je n'avais été aussi heureux qu'il me semblait que je pourrais écrire des pages et des pages que j'aurais lues le lendemain à ma Rose, pour lui montrer tous les beaux sentiments et les belles espérances que son arrivée avait fait naître en moi. Malheureusement quand je suis arrivé à mon bureau, il me fallait répondre à l'appel pressant d'un malade auprès duquel je passai une partie de la nuit.

C'est alors que j'éprouvai vraiment ce que peuvent la quiétude de l'âme et le contentement du cœur sur le moral du médecin. C'était peut-être la première fois auprès d'un malade que j'avais la plus entière confiance en moi-même. J'examinai mon patient avec le plus grand calme; je posai un diagnostic certain, au moins à ce que je crus, et je prescrivis en toute sûreté, sans hésitation. Il m'était arrivé si souvent, comme à tout jeune médecin, d'hésiter et de tâtonner dans le diagnostic et par suite dans le traitement, que parfois je prescrivais une simple ordonnance à l'eau colorée, pour me donner le temps de consulter mes auteurs, d'examiner à nouveau mon malade afin d'établir un

bon diagnostic avant de prescrire un traitement rationnel. Et encore j'étais rarement certain d'être sur la bonne piste et d'ordonner à propos. Je me fiaais souvent à la bonne nature qui joue parfois des tours aux médecins en guérissant la maladie malgré eux et en dépit de leur traitement irrationnel. Je prescrivais toujours les médicaments à doses si faibles qu'ils ne pouvaient jamais faire de tort s'ils ne faisaient pas de bien. Quand je revins à mon bureau, je m'étendis sur mon sofa, pour rêver tout éveillé à mon bonheur, penser longtemps à ma Rose et me réjouir de son arrivée; mais j'étais si accablé et il était si tard que mes yeux se fermèrent malgré moi et que je m'endormis du plus profond sommeil.

Du jour au lendemain, mon existence à Lowell changeait complètement. J'avais cependant le même petit bureau dans le même petit appartement; je continuais d'être rédacteur à *L'Étoile*, je recevais des malades à ma consultation ou je faisais des visites à domicile comme avant, mais il me semblait que mon bureau, naguère si triste, si désolé, si sombre, avait une apparence plus gaie, plus réjouie et que le soleil y pénétrait plus facilement, que ses rayons se jouaient plus aisément sur ma petite table auprès de laquelle je trouvais une plus grande ardeur au travail, plus de facilité et d'imagination dans la composition de mes articles de *L'Étoile*. Le vieux Pégase même me semblait plus docile et plus maniable; les Muses m'inspiraient plus rapidement. Mon sofa, aux ressorts aplatis et durs, me paraissait plus élastique; l'oreiller sur lequel reposait ma tête, la nuit, était doux comme un tissu de velours, et moelleux

comme un coussin rempli du plus fin duvet. Une main délicate était venue dans mon bureau et y avait accroché ici et là des bibelots réjouissants et des fleurs fraîches; un esprit enjoué y avait pénétré en y laissant une grande partie de sa gaieté; un cœur aimant l'avait embaumé du parfum de son amour; une âme charitable l'avait empli de son esprit d'indulgence; une femme forte, courageuse, y avait oublié, en faveur de son ami, la confiance en soi-même...

Ma Rose s'était levée de bonne heure le premier matin qu'elle passait à Lowell; elle voulait me surprendre dans mon petit logis. Je me hâtais de terminer mon travail pour *L'Étoile* quand j'entendis le timbre à ma porte résonner vivement comme à l'appel pressant d'un malade. Oh! ma Rose! toi déjà, toi ici à cette heure matinale! Je lui ouvrais la porte toute grande et mes bras pareillement. Ma Rose, suivie de ses deux sœurs, entra dans mon bureau avec un cœur réjoui et une admiration sincère comme si elle eût pénétré dans un palais somptueux. Ses yeux, j'en suis sûr, n'avaient de regards que pour le prince ou le roi qui la recevait. Avait-elle vu, en ce moment, autre chose que son ami, son fiancé, son Elphège? Charmante Rose, toujours la même, esprit toujours encourageant, âme toujours magnanime, cœur toujours aimable, tu ne voyais pas la simplicité et la pauvreté de mon logement; tu le voyais et le croyais grand, richement meublé avec des tapis de velours, des tentures en peluche, des rideaux en dentelles, des peintures de prix. Oh! que je te sus gré d'admirer avec ton cœur et d'embellir, avec ton ima-

gination et ta bonté, ce qui me paraissait et qui, en réalité, était si petit, si pauvre.

Je me souviens, la première chose que tu recherches, en entrant dans mon bureau, fut ta photographie pour y retrouver les baisers que je te disais y déposer continuellement dans mes ennuis, mes chagrins et mes inquiétudes. En en voyant la trace, tu ne voulus plus être en dette avec moi, tu me sautas au cou et, me tenant la tête entre tes deux mains, tu me donnas, comme arrhes, de bons gros baisers si doux, si doux qu'aujourd'hui, quand je pense à ce temps, il me semble en goûter encore la saveur agréable; et tu promettais de me payer l'intérêt souvent jusqu'à ce que la balance en fut complètement acquittée. Oh! ma Rose, que ne reviens-tu encore aujourd'hui, pour revoir comme à Lowell, sur ta photographie, l'empreinte que mes lèvres ne cessent d'y laisser de leurs baisers ardents; il te faudrait toute l'éternité pour payer cette nouvelle dette.

Pendant son séjour à Lowell, Rose revint souvent à mon bureau avec sa plus jeune sœur. Parfois nous causions de sujets indifférents, mais le plus souvent nous bâtissions de nouveaux châteaux en Espagne ailleurs qu'à Lowell, puisque tous les terrains de cette ville étaient trop mouvants pour supporter les châteaux que nous avions proposé d'y construire. Nous en avons assez de Lowell dont nous avons appris à détester la profession médicale. Lowell était l'école ou le collègue qu'on ne déteste pas de quitter quand le cours scolaire est ter-

miné. Si j'avais dû forcément fixer un jour mes pénates aux États-Unis, je ne serais cependant jamais allé ailleurs, parce que j'avais dans cette ville de vrais bons amis, parce que ma Rose y avait sa charmante sœur, sa compagne assidue des anciens jours, parce que j'y aurais continué à rédiger *L'Étoile* pour le bien de mes compatriotes expatriés. Mais reçu médecin, rien ne me forçait plus à m'expatrier de nouveau, à quitter mon cher Canada que j'aimais tant. Je devais donc plus tard, le temps venu, tenter fortune au Canada, auprès de mes parents, de mes amis et des parents et amis de ma Rose. C'était aussi le désir de ma chère Rose.

Parfois je lisais à ma Rose les articles que j'avais composés pour *L'Étoile*. Je lui demandais son opinion sur tel ou tel sujet. J'aimais les corrections qu'elle en faisait et il ne m'en coûtait jamais de retrancher ce qui lui déplaisait ou d'ajouter ce qu'elle me conseillait. Souvent elle m'aidait à corriger les épreuves. Quand je devais écrire une poésie, je lui en demandais le titre, les beaux sentiments et les nobles idées qu'elle aurait aimé y retrouver. C'est à l'inspiration et au souffle de ma Rose que ma plume a dû ses meilleurs morceaux. C'est à ma Rose aussi que je dus plus tard cet amour constant du travail et l'application acharnée, que je mettais en toute chose, qui ne m'ont jamais abandonné un seul instant. C'est à son aide et à son encouragement que je dois d'avoir écrit mes chroniques médicales qui ont souvent été reproduites par beaucoup de Revues Médicales en Europe ou ailleurs, qui ont fait connaître mon nom par tout le monde médical, et l'ont fait citer

dans les grands traités de médecine. Sans ma Rose qu'aurais-je été? Peut-être un insouciant comme beaucoup ou tout au moins un médecin ordinaire qui pratique dans l'unique but de faire sa vie ou peut-être de tenter fortune dans une profession qui enrichit rarement celui qui n'a pas d'autres ficelles à tirer.

Parfois Rose, accompagnée de ses sœurs et de Mr. C. P... venait me chercher, après l'heure de ma consultation, pour aller faire une promenade dans la ville ou les campagnes environnantes. Je ne m'ennuyais plus à Lowell, cependant, je n'aurais pas aimé continuer longtemps cette vie tranquille. Il me fallait plus d'activité; j'étais médecin, ou du moins je prétendais l'être, et je n'avais pas assez de patients suivant mes désirs. Je ne perdais pas mon temps, mais ce temps n'était pas employé uniquement à faire de la médecine, et c'est là ce qui me chagrinait. Pendant les longues heures passées dans mon bureau, j'écrivais, je lisais, j'étudiais beaucoup, quand je n'avais pas de patients à examiner et à traiter. De dix heures à midi, de quatre à six et après neuf heures le soir, je visitais mes malades quand j'en avais, et mon temps libre était consacré à ma chère Rose que je voyais l'avant-midi, l'après-midi et le soir. Je la rencontrais chez sa sœur où nous passions de longues heures à causer, ou bien nous allions faire de grandes marches.

Durant nos causeries, je disais à ma Rose toutes mes inquiétudes auprès de mes premiers malades et toutes les difficultés que je rencontrais dans l'exécution des traitements prescrits, ce qui fait en règle générale

le désespoir des médecins; comment en effet espérer un bon résultat si les médicaments ne sont pas administrés aux doses voulues et aux heures indiquées ou s'ils ne sont pas donnés du tout. "Combien de fois, disais-je, j'ai rencontré des parents trop pauvres pour se procurer les remèdes les plus simples et les moins dispendieux. J'en avais un chagrin mortel; les larmes m'en venaient aux yeux, mais j'étais complètement impuissant en face d'une telle misère, parce que souvent je n'avais pas un sou dans ma poche pour en faire la charité, comme mon cœur l'aurait voulu". Je déplorais alors doublement la pauvreté des parents et ma propre infortune. Que j'aurais voulu être riche et en même temps le médecin des pauvres!

Je décrivais aussi à ma Rose, dans leurs moindres détails, les taudis où le jeune médecin entre plus souvent que son aîné, parce qu'il est plus prompt à répondre aux appels quels qu'ils soient. Avant de partir de son bureau, le jeune médecin ne tend pas la main pour recevoir d'avance le prix de son travail, et cependant il sait bien que le plus souvent il ne recevra comme paiement que la promesse de prières qui sont rarement dites; mais peu lui importe; ce qu'il lui faut tout d'abord ce sont des malades pour édifier sur un fond de charité les bases de sa pratique. Quand je disais à ma Rose comment la pauvreté et la misère ouvraient toutes grandes les portes des taudis à la mort qui guettait toujours des victimes, elle en avait le cœur navré, et souvent elle pleurait au récit de ces infortunes. La maladie et la mort des tout petits l'affectaient tout particulièrement. Le plus souvent

je lui cachais mes appels auprès des petits moribonds miséreux pour ne pas causer de peine à son cœur compatissant ; mais elle s'intéressait tellement à mes malades qu'elle savait toujours s'y prendre pour me faire avouer la vérité, et c'était alors qu'elle me faisait de douces réprimandes sur mon peu de confiance en elle. Oh ! ma Rose ! tu étais vraiment la femme créée pour être l'épouse d'un médecin consciencieux et laborieux ; tu l'as prouvé amplement dans la suite des années. J'ai pratiqué, toute ma vie, la spécialité la plus difficile, la plus fatigante et la plus accablante de la médecine, qui exige des appels à toute heure du jour et de la nuit, spécialité qui nous a privés bien souvent des parties de cartes que tu aimais tant, des soirées dont tu raffolais, des théâtres dont tu étais si friande, des plaisirs que tu goûtais tant, et jamais je ne t'ai entendue murmurer contre le sort nous privant des amusements qui auraient pu nous distraire et nous reposer. Tu t'en privais le plus souvent parce que je ne pouvais t'accompagner et tu en acceptais volontiers le sacrifice. Combien de fois aussi, chère Rose, n'as-tu pas soutenu mon courage, relevé mes forces quand j'étais fatigué, épuisé par un long travail et que cependant je recevais un appel de me rendre auprès d'une pauvre malheureuse qui n'avait pas le sou à me donner ! Je me rappelle toujours comme tu savais alors toucher mon cœur par tes paroles pleines de pitié dans l'espoir de sauver une mère qui sans moi serait peut-être morte, laissant une dizaine de petits enfants en bas âge, voués à toutes les misères et à tous les accidents trop souvent l'apanage de l'orphelin.

Ma Rose, ton cœur a toujours été compatissant aux souffrances des autres et ta charité a toujours compris que le médecin se doit tout entier et à tout instant au soulagement de ces souffrances, et que la femme du médecin se doit toute entière à son mari en l'aidant, en l'encourageant et en supportant une partie du fardeau pour ne pas le laisser s'affaisser seul sous le poids qui est quelquefois trop lourd s'il n'est pas partagé par une compagne intelligente et dévouée. Chère Rose, que de reconnaissance et de remerciements ne te dois-je pas pour tous les sacrifices que tu t'es imposés pour l'honneur de ton mari et le bien-être, la santé et la vie de ses malades. Maintenant que tu n'es plus, qui me soutiendra dans ma tâche ardue ? Tu n'es plus et je n'entendrai plus ta voix si sympathique ; je ne sentirai plus les bons mouvements de ton cœur ; mais ton souvenir me reste ; le souvenir de ta charité te survit, puisse-t-il m'inspirer encore de bons sentiments et de belles actions.

Les deux derniers mois que je passai à Lowell furent plus agréables que les trois premiers ; c'était presque une vacance. Ma Rose était près de moi, que me fallait-il de plus pour être heureux ? Les jours étaient moins longs ; les soirées plus délicieuses et les nuits, rarement troublées par des cauchemars, étaient plus calmes et plus reposantes. Le matin quand je m'éveillais, j'aimais à me rappeler mes rêves parce qu'ils étaient doux et n'avaient absolument rien d'inquiétant. Je me plaisais à les raconter à ma Rose, l'avant-midi quand je la rencontrais. Elle me disait les siens et souvent nos rêves se

ressembaient tellement que nous en étions tout stupéfaits.

Quand nous étions seuls, Rose et moi, nous nous plaisions à remémorer les faits et gestes des jours passés à Montréal, à Ste-Martine et surtout au Buisson. Souvent nous nous demandions si Lowell pourrait jamais laisser d'aussi beaux souvenirs que ceux de Ste-Martine. Notre séjour à Lowell a été plus long que celui de Ste-Martine et cependant il ne pouvait être aussi agréable parce que, aux souvenirs des instants délicieux que nous y passions se mêlait trop souvent l'idée de mes ennuis et de mes misères.

Vingt ans plus tard, nous avons revu Lowell qui nous a paru insipide, et nous n'y avons retrouvé aucun souvenir qui ait pu toucher la moindre fibre de nos cœurs. Nous avons revu la vieille maison en briques à l'encoignure des rues Tremont et Merrimack où j'avais coulé des jours si tristes; le vieil escalier vermoulu existait encore; la fenêtre de mon petit bureau avait encore la même apparence, il n'y manquait qu'une chose: mon nom; et cependant rien de ce que nous voyions là ne nous touchait. Lowell nous paraissait comme une ville silencieuse, morne, que nous aurions visitée pour la première fois. Nous avons coulé des jours si heureux depuis notre départ de cette ville, nous avons eu tant de bonheur depuis, que le souvenir des mauvais jours en était complètement effacé depuis longtemps de notre mémoire. Dans le seul coin de la ville où nous aurions pu trouver les souvenirs de nos beaux instants, la mort

avait passé et enlevé celle qui l'avait animé et en avait fait autrefois un lieu de délices. Amanda, la sœur bien-aimée de ma Rose, et la plus consolante amie pour moi, était morte depuis plusieurs années et son mari avait quitté Lowell. Qu'aurions-nous trouvé dans ce petit coin, dans cette petite maison hospitalière où nous avions goûté toutes les douceurs que procure l'amitié la plus franche ? Quand l'âme qui anime une demeure est disparue que reste-t-il après elle ? Des murs, des meubles, des bibelots qui peuvent encore rappeler certains souvenirs ; mais quand les murs ont changé d'apparence, quand les meubles ont été remplacés, quand les bibelots n'y sont plus, quels souvenirs peut-on retrouver qui rappellent même de loin les êtres disparus et les joies évanouies ? Il n'y a plus rien qui parle au cœur. Il vaut mieux ne pas visiter ces lieux, car l'âme en devient triste et le cœur en éprouve une angoisse qui suffoque et étouffe. Si, aujourd'hui que je suis seul sur la terre, je retournais à Lowell, peut-être que les souvenirs des anciens ennuis que j'ai éprouvés loin de ma Rose reparaitraient en foule plus cruels et plus impitoyables et qu'ils feraient résonner douloureusement les dernières fibres de mon cœur s'il en reste encore de non-brisées.

Les vacances de Rose et de sa sœur se terminaient vers la fin du mois d'août ; de même mon cours d'expérience ou mon apprentissage de la vie, si je puis appeler ainsi mon séjour à Lowell, prenait fin. Il avait été convenu depuis longtemps entre Rose et moi que nous à quitterions Lowell ensemble. Je ne tenais nullement

rester plus longtemps et à passer le mois de septembre pour y attendre le commencement des cours universitaires qui s'ouvraient en octobre à Montréal. Qu'aurais-je fait de plus dans cette ville devenue déserte par l'absence de ma Rose ? J'avais déjà éprouvé assez d'ennuis pour ne pas tenter de recommencer une seconde épreuve dans l'isolement complet.

A la veille du départ, nous éprouvions deux sentiments bien différents. Tout d'abord nous nous affligions de quitter une sœur et une amie pour longtemps peut-être. Les trois sœurs s'aimaient tant qu'elles auraient voulu toujours vivre au même endroit pour toujours se voir. Rose et sa plus jeunesœur n'ignoraient pas que leur sœur Amanda jouissait d'un bonheur parfait, en pleine lune de miel, avec un mari qui la chérissait tendrement ; mais elles savaient aussi que leur présence ne pouvait qu'augmenter ce bonheur. Elles parties, c'était pour cette pauvre Amanda un morceau du Canada qu'elle perdait de nouveau. Cette chère Amanda avait été si bonne pour moi ; elle avait si souvent apaisé mes chagrins, chassé mes ennuis et calmé mes inquiétudes qu'il m'en coûtait de la laisser et de la perdre. Elle avait été pour moi plus qu'une amie, plus qu'une sœur, je la considérais comme une mère, et il me fallait la quitter, j'en avais le cœur malade. Nous pensions, en quittant cette charmante sœur, cette amie sincère, aux ennuis qu'elle éprouverait quand elle serait seule dans sa petite maison. Comme elle devait penser souvent à son cher Canada, à ses amis et à ses sœurs malgré tout le bonheur dont elle jouissait !

D'autre part, dans le train qui nous emportait, nous regardions, Rose et moi, fuir la ville que nous voyions s'estomper peu à peu dans un brouillard qui finit par l'envelopper complètement et la faire disparaître à nos yeux. Nous étions véritablement comme des écoliers qui laissent le collège et s'en éloignent pour toujours. Notre joie s'en augmentait avec les distances, et quand la ville eut disparu complètement à nos yeux, il nous semblait que le train nous emportait vers des cieux plus cléments où nous retrouverions la paix dans un bonheur plus parfait. Fini le temps de la misère noire! Fini le temps des épreuves et des ennuis!

Quand je relis aujourd'hui le journal de ces années, il me semble qu'il y a en moi deux personnalités bien distinctes; le jeune homme de vingt-quatre ans et l'homme dans un âge déjà avancé. En retraçant ces pages que j'écrivais, il y a juste quarante trois ans, il me semble que je suis réellement jeune avec tout le feu et l'ardeur de l'étudiant, et que ma douce amie, ma chère Rose-Alinda est dans toute la fleur de sa jeunesse, qu'elle en a encore tout l'éclat, toute la fraîcheur. Je la vois exactement telle qu'elle était alors, véritable bouton de rose à la veille de s'épanouir.

Relire le journal de mes mauvais jours que j'écrivais il y a juste quarante trois ans à même date, pour ma chère Rose, mon idole, c'est revivre un passé que je croyais enfoui à tout jamais dans les plus grandes profondeurs de l'oubli. Nous étions tellement heureux depuis si longtemps que jamais nous n'aurions pensé à

regarder dans le passé et jamais nous n'aurions pu croire, ni même osé penser qu'un jour l'un des deux put disparaître avant l'autre; et, si parfois l'idée de la mort nous hantait, nous demandions d'avoir le même tombeau pour y dormir ensemble notre dernier sommeil, ou si l'un des deux devait sombrer avant l'autre, nous demandions, chacun de nous, à être le premier à quitter la terre. Nous redoutions tellement l'un et l'autre les ennuis, les chagrins et les pleurs de l'isolement ici-bas, que nous ne voulions pas nous survivre l'un à l'autre. Hélas! le sort m'en voulut et c'est moi qu'il frappa le plus durement. Ma Rose est partie et je reste pour la pleurer. Je souffre, il est vrai, mais elle au moins jouit d'un bonheur parfait; c'est ma consolation. Ma Rose aurait-elle enduré moins péniblement que moi les tourments de l'isolement? J'en doute beaucoup, car plusieurs de ses amies m'ont répété depuis son décès qu'elle leur disait souvent: "Je ne voudrais pas que mon mari meure avant moi, parce que je ne saurais que faire seule sur la terre. Mourir la première c'est mon désir le plus ardent". Et moi, chère Rose, que vais-je faire seul sur la terre?

Jeune homme de vingt quatre ans, quand je faisais route pour une terre étrangère, j'emportais le cœur de ma Rose et je lui laissais le mien en échange. Je partais avec tout son amour, et toutes les espérances de la revoir et de la posséder un jour; cependant les lettres qu'elle recevait de mon exil, ne trahissant qu'une partie des secrets de mon journal, lui montraient surabondamment les horribles tortures de mon isolement et de mon éloignement. Je n'aurais jamais osé lui transcrire mot

à mot mon journal de peur de trop l'affliger, et dans mon journal je n'osais pas toujours mettre les impressions que j'éprouvais parfois de crainte qu'un jour il ne lui tombât entre les mains et qu'elle n'éprouvât elle-même seulement une partie de mes souffrances et de mes angoisses, ce qui lui aurait déchiré le cœur. J'aimais tant ma Rose que je cherchais autant que possible à lui cacher l'horreur de mes ennuis; mais parfois la douleur était si vive que je ne pouvais plus y tenir, et des cris m'échappaient que j'aurais voulu retenir, mais souvent il était trop tard. Parfois, comme le malade que la douleur torture, j'étais au désespoir et je demandais un calmant, et quel autre que ma Rose aurait pu m'administrer cet analgésique ou ce soporifique. Elle était le médecin de mon cœur et de mon âme, et quand ma douleur était trop aiguë il me fallait bien le lui dire. J'étais loin de ma Rose, et j'avais parfois toutes les peurs de l'éloignement. Je craignais de la perdre, de ne plus la revoir; je pleurais, je me désolais. Seul l'espoir de la retrouver, de la revoir, de l'enlacer dans mes bras et de couvrir sa belle tête, ses beaux cheveux blonds de mes baisers les plus chauds, calmait un peu mon agonie.

Mais aujourd'hui que je suis âgé, vieux, ma Rose m'a laissé dans un exil plus pénible que le premier. Elle est partie, emportant tout mon cœur, tout mon amour, ne me laissant que le désespoir et son souvenir. Je n'ai plus désormais de patrie, car ma patrie c'était son cœur, c'était elle, ma Rose-Alinda. Elle n'est plus et je suis seul ici-bas. A qui désormais confier mes

peines, mes douleurs, mes angoisses en comparaison desquelles celles d'autrefois, relatées dans mon journal de Lowell, ne sont qu'une faible image. Maintenant que je suis encore seul, loin, bien loin de ma Rose, pourrais-je reprendre et continuer le journal commencé autrefois. Oh! non, non; ce serait jouer dans des plaies avivées avec un bistouri aigu, pour déchirer des chairs sanglantes, meurtries, sans espoir d'en recevoir aucun soulagement. Que pourrais-je confier à mon journal si je le continuais? Des choses si tristes que j'en perdrais la raison avant de les avoir écrites en entier. des choses si lamentables qu'elles feraient verser des torrents de larmes brûlantes à ceux qui auraient le malheur de les lire. Je veux garder pour moi seul mes pensées sombres et mon désespoir.

Jeune homme, autrefois j'espérais retrouver ma Rose, l'enlacer, la couvrir de mes baisers; vieillard, je n'ai plus d'espoir de la retrouver ici-bas; je n'ai plus qu'à souffrir les affres d'une agonie lente. Une seule espérance me reste aujourd'hui, c'est d'aller bientôt, près d'elle dans le tombeau, mêler mes cendres à ses cendres, pendant que mon cœur et mon âme iront retrouver son cœur et son âme dans la céleste patrie où elle doit m'attendre. Oh! Rose, prie avec moi pour que ce jour où nous nous rejoindrons soit proche, très proche.

[The page contains extremely faint, illegible text, likely bleed-through from the reverse side of the document. No specific words or phrases can be discerned.]

## CHAPITRE XIII

### LE RETOUR À MONTREAL

Nous arrivons enfin à Montréal d'où Rose repart immédiatement pour Ste-Martine, et nous voilà de nouveau séparés, mais avec l'espérance de nous revoir bientôt dans la campagne qui offre tant de charmes à l'amitié et à l'amour. Cet espoir de répondre bientôt à l'invitation de l'aimable sœur de ma fiancée apaise plus ou moins l'ennui qui me reprend de plus belle. J'ai une hâte fébrile d'aller, dans la petite maison hospitalière, goûter de nouveau les douceurs de l'amitié la plus franche et de revoir, avec ma Rose bien-aimée, les sentiers ombragés et toutes les stations du chemin de l'amour pour y retrouver partout les souvenirs que nous n'avons cessé d'y attacher. Il sera si bon de parcourir ensemble ces lieux que nous avons tant aimés et que nous désirions revoir depuis longtemps; il sera si bon de transformer de nouveau la salle à manger en atelier de peinture et d'y travailler au côté de ma Rose, qui guide autant mon pinceau sur la toile que mon imagination dans mes compositions littéraires; il sera si bon d'accompagner ma Rose aux pieds des autels en face de la Vierge Immaculée pour demander à cette bonne mère toutes les grâces dont nous avons un si grand besoin.

Ma Rose est à peine partie de Montréal que je recommence mon journal, pour avoir beaucoup de nou-

velles à lui communiquer et n'en pas oublier une seule. Elle aime les longues lettres et moi j'aime à lui plaire.

Le 30 août, 1887, Rose m'écrit de Ste-Martine qu'elle trouve ma lettre trop courte. Elle me communique de nouveau l'invitation pressante de sa sœur, madame L... qui tient absolument à ce que je passe le mois de septembre à Ste-Martine, pour bien me reposer à l'air frais avant d'entreprendre les fortes études de l'examen du doctorat. "Mon méchant, me dit ma Rose, pourquoi me fais-tu cette question: penses-tu à ton Elphège? Tu sais pourtant que toutes mes pensées, tous mes soupirs sont pour toi seul; et tu oses me faire une pareille question.... Je trouve Ste-Martine plus ennuyeux que jamais. Si le *tannant* de Lowell, venait encore aussi souvent à ses heures habituelles, peut-être serait-il *mieux accueilli*... Je fais la paresse; je me couche aussi de bonne heure que possible; je dors autant que je puis; je me lève très tard, et tout cela afin de trouver le temps moins long. Je me demande souvent comment je ferai quand je serai des mois sans te voir lorsque tu seras reçu médecin et que tu devras pratiquer pendant quelque temps avant de venir me chercher? Je ne puis y penser sans avoir les larmes aux yeux".

Chère Rose, je comprends ton ennui par celui que j'ai éprouvé moi-même, car je sais que tu m'aimes autant que je t'aime. Je veux bien accepter la gracieuse invitation de ta sœur, aller te consoler, y recevoir moi-même des consolations et puiser en même temps auprès

de toi les forces qui me seront nécessaires pour mes études et mes examens. Plus je t'aimerai plus j'étudierai, parce que c'est ton avenir que je prépare autant que le mien, et je le veux grand. Mon amour pour toi sera le puissant aiguillon qui me guidera vers le succès.

Le samedi suivant j'arrive à Ste-Martine où je suis reçu à bras ouverts par M. et Madame L... Après avoir passé tant de si belles vacances ensemble à Ste-Martine, après avoir connu tant de si beaux jours dans cette campagne et avoir goûté tous les plaisirs honnêtes que peut procurer l'amour, que pouvions-nous, Rose et moi, espérer de nouveau pendant cette nouvelle vacance ? L'amour n'a pas besoin de nouveau pour être toujours attrayant. Plus le printemps aux beaux jours se prolonge ou se renouvelle plus il a de charmes; le soleil, qui se lève radieux tous les matins dans le même horizon éblouissant, offre toujours le même spectacle grandiose et cependant on lui découvre toujours des beautés qu'on n'avait pas aperçues la veille; l'oiseau, qui chante dans les bosquets, a toujours le même ramage modulé sur quelques notes seulement et cependant on ne se lasse pas de l'entendre; le ruisseau, qui coule rapidement sur des cailloux arrondis, a toujours le même murmure et cependant on aime à venir s'asseoir sur ses bords pour en écouter la monotonie; la rose ou la mignonnette ont toujours la même odeur et cependant on veut toujours en respirer les doux parfums; la pensée a toujours les mêmes couleurs veloutées et cependant on se plaît à en contempler souvent l'éclat; l'artiste, avec la même toile, le même pinceau, la même palette

et les mêmes couleurs, peut peindre à l'infini des scènes variées. Pourquoi n'en serait-il pas de même de l'amour ? L'œil de l'amie sincère a toujours quelque chose qu'on aime à retrouver souvent : de la sympathie, de la douceur, de l'amour. La bouche, qu'elle sourie ou qu'elle soit au repos, a des attraits qu'on ne peut décrire mais qu'on ne se lasse pas d'admirer. Le cœur a des élans toujours nouveaux et l'âme des sentiments toujours rajeunis. L'amour qui respecte a toujours des feux qui consomment mais n'avilissent pas et ne lasse pas. Rose-Alinda et moi, nous trouvions toujours plus de plaisir et de joies dans nos conversations intimes que le libertin n'en trouve dans l'amour charnel de l'amante. Il n'y a point de satiété, encore moins de dégoût, dans l'amour pur et saint de deux âmes nobles, de deux cœurs dignes. Nous nous aimions parce que nos cœurs se comprenaient, et nous n'aurions pas pu aimer d'autre parce que nous étions faits l'un pour l'autre, pour nous appartenir plus tard sans partage comme sans remords. Le temps et l'espace ne pouvaient que réchauffer notre amour, mais ne l'auraient jamais tiédi ou refroidi. Nous nous aimions du plus sincère et du plus profond amour, mais les mois et les années d'attente ne pouvaient jamais le souiller ni même l'entacher. Nous avions encore une vacance dans la charmante petite maison où nous avons coulé tant d'heures heureuses, et nous allions en profiter et en jouir comme de celles des années passées ; ce serait toujours du renouveau dans l'ancien. Le matin, assis l'un près de l'autre en face de ma toile ou du plateau que je peignais, nous trouvions des joies, infinies comme

notre amour, à causer, à nous regarder, à nous sourire; et, même quand nous nous taisions, il nous semblait entendre les battements de nos cœurs qui disaient notre amour mutuel. Le midi, le soir à table, la plus franche gaieté régnait et nous étions encore heureux. L'après-midi ou dans la soirée, durant nos longues marches, nous regardions l'avenir avec bonheur; nous bâtissions encore des châteaux; nous meublions ou nous embellissions les humbles maisons dans les petites campagnes où j'avais déjà en vue d'aller m'établir. Jamais, avant nos promenades, nous n'oublions notre visite à l'église, à la statue de la Vierge. Nous allions voir des médecins des campagnes environnantes pour leur demander les bons endroits où nous pourrions établir nos pénates. Nous allions visiter les petites campagnes qu'on nous indiquait. Ma Rose en avait déjà choisi une: St-Etienne, un tout petit village de quelques maisonnettes dont une toute blanche, élevée à la croisée des chemins tout exprès pour un médecin qui venait de l'abandonner. Chère Rose, il lui semblait qu'elle l'habitait déjà et qu'elle l'enjolivait de ses mains de fée pour en faire un petit paradis. C'est ainsi que nous passâmes la délicieuse vacance du mois de septembre 1887, qui a laissé dans nos mémoires autant d'agréables souvenirs que les vacances antérieures.

Il m'en coûtait énormément de quitter Ste-Martine après la belle vacance que je venais d'y passer; j'y laissais des cœurs attendris, et moi-même je n'étais pas le moins affligé. Je partais pour entreprendre la dernière

étape du voyage de ma vie d'étudiant; ce n'était pas la plus facile à parcourir. Le chemin en était raboteux et bordé de précipices dangereux d'où j'aurais pu difficilement me tirer si le malheur m'y avait laissé choir.

En partant je m'affligeais surtout à la pensée que ma Rose resterait seule avec toutes les inquiétudes, toutes les angoisses sur le sort futur de son Elphège. Je n'ignorais pas qu'elle souffrirait beaucoup plus que moi de l'absence et de notre éloignement, parce que j'allais être très occupé par la préparation de mes examens. Les cours universitaires de huit heures du matin jusqu'à six heures du soir, et les études intensives de huit heures du soir à deux ou trois heures du matin que je me proposais de poursuivre, laisseraient peu d'instantants à l'ennui pour me taquiner. Mais ma pauvre Rose, que ferait-elle seule toute la journée pour chasser cet ennui qui ne pouvait que la dévorer? Oh! Ma Rose, si j'ai souffert alors à l'idée des tristesses qui t'attendaient, que faut-il penser aujourd'hui de mon désespoir au triste souvenir de cette longue agonie, quand je jette un regard en arrière vers ces jours sombres.

De retour à Montréal, je me promettais d'employer tous mes instants libres à écrire mon journal afin de chercher à distraire quelque peu ma chère Rose-Alinda et lui procurer quelques adoucissements dans ses chagrins. Ce que j'avais enduré d'ennuis à Lowell était bien peu en comparaison des ennuis et des souffrances morales de ma Rose, pendant l'automne et l'hiver de 1887-88. Elle n'était pas superstitieuse et cependant tout l'effrayait, tout l'inquiétait. Les rêves, dont elle

se moquait autrefois, lui revenaient à la mémoire le jour comme de véritables cauchemars qui la troublaient. Une nuit qu'une tempête faisait rage à Ste-Martine, elle ne put fermer l'œil un seul instant. Elle me voyait médecin, conduisant mon cheval par une nuit sombre, dans des chemins défoncés à travers une forêt. La tempête me surprenait; la pluie tombait à torrents; les éclairs déchiraient la nue; le tonnerre grondait continuellement et mon cheval effrayé prenait le mors aux dents; je ne pouvais plus maîtriser sa course furibonde. Pauvre Rose, elle avait peur des présages; elle pensait à l'avenir et à mes courses par tous les temps et tous les lieux. Quand la tempête s'apaisa, elle s'endormit pour continuer des rêves plus inquiétants.

Ce que ma Rose a souffert pendant cette saison peut difficilement s'exprimer. Ses lettres en font foi; à toutes les pages, on y sent la contrainte, car elle ne voulait pas trop manifester sa tristesse pour ne pas m'inquiéter pendant mes études, mais parfois des cris de douleur lui échappaient. Quand elle ne veut pas se plaindre, il est facile de lire entre les lignes le malaise de son âme et les tourments de son cœur. Parfois, sans s'en apercevoir, elle m'ouvre tout grand le livre de son cœur si aimant et m'en montre les tristesses inénarrables. C'est alors qu'elle s'écrie: "Oh! mon cher Elphège, écris-moi bientôt, écris-moi longuement, car il me semble que je vais mourir d'ennui".

Comme elle était contente et heureuse quand elle recevait une longue missive. "Mon cher Elphège, me disait-elle souvent, tu ne saurais croire tout le baume

que tu verses sur les plaies de mon cœur, sur les tristesses de mon âme, quand tu m'écris longuement et que tu me répètes souvent les bons mots et les beaux sentiments que ton amour sait te dicter. Si tu savais comme je te chéris quand tu me dis et me répètes souvent : "Rose, ma Rose, je t'aime". Répète-les souvent ces mots si doux; ne cesse jamais de les dire. Si tu savais comme je t'aime quand tu me dis que tu me vois partout et toujours et que jamais tu n'en verras d'autre que moi; oh! jamais, jamais! Quand tu n'auras plus de nouvelles à m'annoncer, quand tu ne sauras plus quoi mettre sur ton journal, dis-moi les mots si doux; répète-les encore; emplis-en des pages et des pages; que tes lettres soient toujours longues, bien longues".

Pouvais-je ne pas faire des serments à ma Rose que j'aimais tant, quand elle me manifestait tant d'amour; aussi lui répétais-je souvent : "J'aime et j'aimerai ma Rose plus que tout au monde et jamais je ne l'oublierai".

"Ton journal, me disait-elle encore, m'intéresse plus que tout ce que les autres pourraient me dire. Tu me dis ton amour et tu me donnes toutes les nouvelles que j'aime tant à apprendre de toi. Dis-moi ta vie de tous les jours. Tiens-moi au courant de tes études. J'aime à te suivre partout par la pensée, c'est mon seul bonheur. Tu vois des jeunes filles, de jolies blondes, et tu crois me reconnaître partout; mais moi toute seule, je ne vois personne. Toujours assise sur la même chaise que tu occupas pendant ta vacance, je ne puis que penser à toi et ne voir que toi en imagination. Quand je n'ai

plus tes longues lettres à lire, je n'ai qu'une idée : compter douloureusement les mois et les jours qui s'écouleront trop lentement avant que je sois à toi, à toi seul. Ce matin quand je me suis levée, j'ai vu la neige blanche qui couvrait les champs. Elle annonce l'hiver qui s'en vient et se terminera quand mon Elphège sera reçu médecin ; et puis ce sera le printemps et l'été, et ensuite.. Oh ! que toutes ces saisons me paraissent longues. Pourquoi toujours demander à vieillir ? Ne sont-ce pas autant d'années, de saisons et de jours qui s'en vont vers le néant, vers la tombe ? Elphège, mon Elphège, quand nous serons unis après l'été, nous ne demanderons plus à vieillir ; mais, hélas ! le temps fuira toujours plus vite et les jours seront plus courts encore.

(Oh ! ma Rose, tu prophétisais trop vrai. L'été a passé ; nous nous sommes unis et, depuis, quarante et une années se sont écoulées avec une rapidité trop vertigineuse.)

"Quand je n'ai plus, disait encore ma Rose, tes missives à lire, le jour ou le soir, j'erre comme une brebis égarée ; ou immobile sur ma chaise ou dans mon lit, il me semble que Ste-Martine est un tombeau dans lequel je suis enterrée vivante ; j'en éprouve tous les tourments. Elphège, quand donc viendras-tu ouvrir les portes de mon tombeau ? Qu'il me tarde de voir le véritable jour ! qu'il me tarde de voir et de sentir ta main me tirer des horreurs dans lesquelles je suis plongée"

D'autre part quand mes lettres étaient plus courtes, ma chère Rose en éprouvait beaucoup de peines et d'inquiétudes. Elle en pleurait même. Elle me disait

son chagrin en des termes attristés ou amers. Aurait-elle voulu me le cacher que je m'en serais aperçu immédiatement dans sa première lettre, par les grosses gouttes de larmes tombées sur les feuilles remplies de son écriture fine. Elle était au désespoir; elle s'imaginait que j'étais souffrant, malade ou que je l'aimais moins. "Oh! mon Elphège, m'écrivait-elle alors, qu'as-tu aujourd'hui? Pourquoi ne m'envoyer qu'un simple billet? T'ai-je fait de la peine, causé du chagrin sans le vouloir? Es-tu malade? Aimes-tu moins ta Rose? Oh! ne me dis pas que tu m'aimes moins, j'en mourrais de désespoir. Si tu n'aimais plus ta Rose, je continuerais tout de même à t'aimer; j'en mourrais, mais je t'aimerais jusqu'à mon dernier soupir. Cher Elphège, je voudrais que tu eusses autant de plaisir à m'écrire de longues lettres que j'en ai à les lire. Est-ce l'étude qui t'empêche de penser toujours à ta Rose, de le lui dire souvent et de le lui répéter sans cesse? C'est bien beau et bien bon d'étudier beaucoup; mais fais attention, ne te fatigue pas, ne te rends pas malade. Elphège, les instants que tu consacreras à m'écrire de longues lettres seront autant d'oasis que tu rencontreras dans le désert aride de tes études; tu y trouveras le repos et la fraîcheur."

Parfois je n'avais pas le loisir d'écrire longuement, car après le repas du soir, avant huit heures, je rédigeais les notes prises aux cours de l'après-midi, pour pouvoir mieux étudier quand nous nous réunissions le soir à notre comité d'études. J'étais comme le moniteur du comité; je préparais d'avance les chapitres et les matières que nous devions étudier durant la soirée qui

se prolongeait parfois jusqu'à une heure très avancée.

Je ne sortais plus que pour aller à l'Hôpital, aux cours ou au comité d'études. Les seuls instants de récréations que je prenais étaient les petits quarts d'heure entre chaque cours de l'après-midi. Je profitais de ces moments de répit pour faire une promenade avec quelques étudiants sur les rues St-Jacques et Notre-Dame, qui me semblaient bien désertes malgré la foule qui les encomrait toujours. J'avais complètement délaissé les soirées, les bals et toutes les réunions du soir pour éviter toute espèce de distractions. Et puis quel plaisir aurais-je pu trouver où ma Rose n'était pas. Je n'aurais éprouvé que l'ennui qui m'aurait rendu maussade. Cependant le lendemain des soirées ou des bals, je me faisais raconter, par mes amis, les plaisirs qu'ils avaient eus, les rencontres qu'ils avaient faites et tous les événements et les épisodes qui pouvaient intéresser ma Rose à qui je rapportais tout pour la distraire pendant quelques instants. Les seules vacances que je pris pendant l'automne et l'hiver de 1887-88, furent mes promenades à Ste-Martine à la Toussaint et pendant les fêtes du nouvel an.

Quand mes lettres retardaient, ma chère Rose s'imaginait encore que je la négligeais, que mon cœur se refroidissait et que j'allais l'oublier. "Pourquoi, me disait-elle, ne m'as-tu pas écrit hier. Si tu comprenais tout mon désespoir, tu ne tarderais jamais de m'écrire. J'ai trouvé la journée si longue que j'ai cru qu'elle ne finirait jamais; et, pendant la nuit, le peu d'instants que j'ai dormi, j'aurais préféré les passer éveillée, parce que

les cauchemars auraient été moins pénibles. C'est inénarrable ce que l'on peut souffrir de l'inquiétude. Pour me consoler je me disais qu'il n'y avait que la maladie pour t'empêcher d'écrire à ton jour habituel; je ne voulais pas penser que tu pusses m'oublier, c'était trop cruel. Vois, cher Elphège, quelle triste consolation je m'imposais pour ne pas douter de ton amour. Oh! mon Elphège chéri, sans le vouloir tu peux donc faire de la peine à ta pauvre Rose".

D'un autre côté, si par bonheur, ma lettre lui arrivait en avance, ma chère Rose se hâtait de m'en remercier en termes des plus chaleureux. Ses impressions trahissaient toute sa belle âme; ses sentiments partaient du tréfonds de son cœur, et je percevais que quelques fibres nouvelles en étaient touchées qui donnaient des sons plus doux et plus harmonieux.

Pauvre Rose! quand je devais passer quelques jours de vacance chez sa sœur à Ste-Martine, elle ne se possédait plus tant la joie s'emparait de tout son être. Elle ne trouvait plus de mots assez justes pour me le dire dans sa lettre; les expressions lui manquaient pour rendre ses sentiments. "J'ai tellement hâte de te voir, me disait-elle, que je suis incapable de t'écrire; tu me pardonneras la brièveté de ma lettre, n'est-ce pas? Cette brièveté te montre la grandeur de mon bonheur".

Quand je repartais, son chagrin était immense. "Merci, mille fois merci, répondait-elle à ma première lettre, de ton aimable missive. Elle est arrivée juste à temps pour calmer mes angoisses, car j'étais rendue à l'acmé de l'ennui. Tu ne peux croire, tu ne peux com-

prendre toute la peine que ton départ me cause. Parfois j'aimerais autant que tu ne viennes pas, car j'ai trop de chagrin après ton départ ; je ne puis trouver de mots pour t'exprimer toute ma douleur. Parfois je m'en veux de t'aimer autant, et tu ne saurais croire ce que j'en souffre. Cependant je veux te voir et te revoir ; car la douleur de te voir partir, quoique immense, n'est pas aussi grande que le plaisir, que la joie que j'éprouve quand je te vois près de moi. Mon cher Elphège, plus je te vois plus je te découvre de qualités et plus je t'aime".



## CHAPITRE XIV

### INQUIÉTUDES ET PRIÈRES

L'inquiétude sur le résultat de mes examens ne troublait pas outre mesure ma Rose, mais l'état de ma santé l'effrayait quelque peu. "Si tu échoues à tes examens, me disait-elle, pas un de tes confrères ne réussira. Étudie moins; tu as déjà trop étudié; tu te fatigues; tu te rends malade". Mes veilles prolongées effrayaient ma Rose et minaient ma santé sans que je m'en aperçusse. En effet j'avais maigri beaucoup; j'étais devenu plus pâle; j'avais le teint blafard. On encourageait ma Rose sur le résultat de mes examens, mais d'autres lui faisaient craindre pour ma vie. Son beau-frère lui disait: "Si j'étais aussi sûr d'aller en paradis que ton Elphège l'est de bien passer ses examens, je demanderais à mourir de suite". Par contre, le 17 février, Rose m'écrivait: "Hier soir, madame L..., à qui je remettais notre linge à blanchir, me disait d'un air de pitié: dites donc, vous n'avez pas peur de vous marier avec M. Elphège?" — "Pourquoi, lui répondis-je?" — "Un maigre comme cela; il va mourir au premier jour. Il a la mort écrite sur le visage". Ma pauvre Rose me mandait souvent de ne pas étudier autant et de ménager mes forces et ma santé. Pour me donner du courage et m'enlever la peur des examens, elle me disait comme elle priait souvent et longuement pour mon succès. Ses bonnes paroles me tranquillisaient et plus souvent je me reposais. J'avais

autant confiance en ses ferventes prières qu'en mon savoir. Du moment que ma Rose priait pour moi, j'étais sûr d'arriver premier; et c'est ce qui arriva en effet. Ma Rose était si dévote, si pieuse et si sainte que le Très-Haut et les Saints qu'elle invoquait ne pouvaient pas ne pas lui accorder les grâces qu'elle demandait avec toute la ferveur et toute l'ardeur que je lui connaissais dans ses prières.

Ce n'est pas tout pour l'étudiant en dernière année de travailler beaucoup à la préparation de ses examens; ceux-ci passés, il lui reste une question d'un intérêt capital à résoudre, question tellement importante et qui demande tant de réflexion qu'il lui faut y penser longtemps à l'avance, car il s'agit de l'avenir. Ce n'est pas en un jour qu'on peut régler cette question, qui préoccupe peu l'étudiant riche ou le jeune médecin pécuniairement à l'aise, mais qui demande beaucoup de sagacité de la part de l'étudiant pauvre. C'est la question de s'établir dans un bon endroit pour y faire au moins sa vie, sinon la fortune. Déjà, en septembre 1887, pendant ma vacance à Ste-Martine, je commençai à visiter, en compagnie de ma bonne Rose, les endroits qu'on me désignait comme propices à tenter la grande aventure de ma vie: l'établissement de mes pénates. Le jeune docteur Hervieux, de Ste-Philomène, qui devait plus tard devenir si célèbre, nous conseillait d'aller à St-Étienne ou à St-Cyprien qu'il croyait être avantageux pour un débutant. St-Étienne n'avait pas de médecin; mais la campagne, quoique riche, était bien petite et le

village peu peuplé. Il y avait une belle maison toute blanche que nous visitâmes. Elle plut à première vue à ma Rose, c'était suffisant pour me faire aimer la maison et le village. Chère Rose, comme elle était toujours charmante et savait toujours se faire chérir!

Pendant notre visite de cette belle petite maison, Rose plaçait déjà tous les meubles. Elle me faisait un bureau si beau où j'aurais pu travailler avec goût, une salle d'attente si attrayante où mes patients n'auraient pas trouvé le temps ennuyeux, un boudoir si charmant où nous aurions passé agréablement nos soirées, une chambre à coucher avec un lit si moelleux où nous aurions reposé avec tant de calme, que déjà il me semblait habiter ce petit château que ma fée Rose enchantait. Oh! ma Rose, pourquoi as-tu toujours été si aimable, si prévenante? Je te regretterais peut-être moins aujourd'hui, je te pleurerais peut-être moins, je serais peut-être moins malheureux si tu ne m'avais pas tant aimé. Oh! ma Rose, je préférerais souffrir mille fois davantage plutôt que de n'avoir pas connu ton amour, tout ton amour. Hélas! ce petit château, qu'embellissait ma Rose, n'était qu'un jeu de cartes qu'un souffle léger éparpilla; en effet, quelques jours après, nous apprenions que le médecin, qui en était parti, devait y retourner à l'automne.

Nous n'allâmes pas visiter St-Cyprien, parce qu'il y avait déjà là un médecin que certaines personnes n'aimaient pas et pourquoi?.. Question d'argent, de politique ou d'inimitié? Je ne sais. Je me défiais déjà de ces demandes de médecin à la campagne sous prétexte que

le médecin déjà établi aime trop la goutte, la morphine, ou qu'il est trop politicien. Bien souvent le médecin n'a que quelques ennemis qui lui en veulent et qui cherchent à lui susciter une concurrence plutôt fatale au nouveau médecin qu'on aura leurré par de trop belles promesses.

*Le 12 octobre 1887*, Rose m'écrit : "Mon cher Elphège, as-tu quelque place en vue ? Je suis déjà en peine pour toi, mais ne nous décourageons pas, car je prierai assez pendant le *mois du Rosaire*, que Marie te conservera une bonne place pour le printemps. Je m'en vais à l'église prier pour toi". Oh ! ma pieuse Rose, comme tu étais toujours encourageante et comme tu savais bien me donner la main dans les situations les plus embarrassantes. Que n'aurais-je pas donné pour un *Ave Maria* dit par toi ! Que n'aurais-je pas espéré obtenir par tes prières si pures, si ferventes. Quand tu priais j'avais confiance ; j'espérais parce que tes demandes étaient toujours accueillies favorablement du Très-Haut. Je suis chrétien ; j'ai prié beaucoup ; je prie encore plus depuis que tu es partie, chère Rose, mais il me semble qu'il me sera toujours impossible de payer en prières toutes les dettes que j'ai contractées envers toi, ma bien-aimée. Combien de chapelets me faudra-t-il réciter pour chaque *Ave Maria* que tu disais pour moi, pour mes succès, pour mon bonheur ? Un seul de tes *Ave Maria* était une prière plus éloquente auprès du Seigneur que les plus longues oraisons que j'offrais. Ma chère Rose, que ne m'as-tu laissé en partant une parcelle de ta ferveur et de ta dévotion !

Oh! ma chère Rose, c'était le 12 octobre 1887 que tu m'écrivais: "*Mon cher Elphège, as-tu quelque place en vue? Je suis déjà en peine pour toi, mais ne nous décourageons pas, car je prierai assez pendant le mois du Rosaire que Marie te conservera une bonne place pour le printemps. Je m'en vais à l'église prier pour toi.*" Oh! Rose chérie, Rose regrettée, quarante-deux ans après, c'est le 12 octobre 1929 que, toi, tu as trouvé une plus belle place, une place que j'envie de partager avec toi. Le 12 octobre 1887, tu allais à l'Église prier pour moi; le 12 octobre 1929, tu allais au ciel prier encore pour moi, n'est-ce pas? pour que je te rejoigne bientôt. Oh! ma Rose, fasse le ciel que là-haut tous les mois soient des mois du Rosaire et que tu pries continuellement Marie de me réserver une belle place près de toi. Pour moi, seul sur la terre, désormais tous les mois sont des mois du Rosaire que j'emploie à invoquer continuellement la Vierge du Rosaire de venir me chercher bientôt pour occuper la place que je désire tant près de toi. Prie, prie, ma Rose, en communion avec moi, pour que cette bonne Mère que tu as tant aimée nous exauce et nous réunisse bientôt.

Je vois par nos lettres toutes les inquiétudes et les misères que nous eûmes dans le choix de l'endroit où m'établir. Je ne suis pas le seul jeune médecin à avoir éprouvé toutes ces tracasseries. Dans mon choix je voulais plaire à ma Rose, tout en allant dans la campagne qui me procurerait plus tôt la facilité de venir chercher ma bien-aimée. De son côté, Rose me conseillait

de choisir à mon goût; elle me donnait son appréciation sur l'endroit que je lui proposais, mais pas plus; peu lui importait l'endroit, du moment qu'on pouvait y entrevoir un peu d'avenir. "Elphège, me disait-elle, je ne dormirai en paix que lorsque tu seras placé, surtout à ton goût. Je te demande en grâce de ne pas te sacrifier pour moi; ton choix sera le mien. Jamais je n'ouvrirai la bouche pour te faire le moindre reproche. Va où tu crois faire fortune".

Oh! ma Rose, toujours le même bon cœur, toujours le même bon esprit. Elle s'oublie toujours; ce qui sera bon pour son Elphège sera bon pour elle. Elle sera heureuse pourvu que son Elphège soit heureux. Puis-je aujourd'hui ne pas regretter une telle fiancée, une telle épouse?

Rose me mettait aussi en garde contre les demandes de certains notables de village, notaires, avocats ou députés, qui appellent à grands cris un jeune médecin et l'attirent dans des endroits où deux médecins ne peuvent pas vivre et où le dernier venu est exposé à végéter. Les offres ne me manquaient pas; elles me venaient de partout. Le bon docteur Desroches, dont la science n'avait d'égale que la charité, me conseillait d'aller à St-Esprit où demeurait sa famille. Je visitai St-Esprit où je couchai même chez le frère du docteur Desroches. Je fus reçu avec la plus franche cordialité dans cette famille. Si St-Esprit eût été aussi attrayant que cette famille je serais certainement resté dans cette paroisse. Mais cette place du nord de la province me parut très ennuyeuse; c'était un tout petit village coupé à angle

aigu par une route qui conduisait à une autre campagne pas plus gaie. Qu'aurais-je fait dans cette pauvre campagne du nord, moi citadin, qui n'avais connu que les campagnes riantes pendant les vacances ?

Le curé Dugal, de Cloquet, Michigan, faisait miroiter à ma vue les deux cents dollars qu'il m'assurait par mois. L'éloignement du Canada ne souriait pas à ma Rose. Je répondis négativement au bon curé. On me redemandait à Lowell, mais j'en avais assez de cette ville. Ste-Agathe, qu'on me conseillait, était alors une pauvre place où je n'entrevois aucun avenir favorable. St-Michel ne me souriait pas; c'était trop petit et trop éloigné des grands centres. On me suggérait Batiscan, l'Assomption, Yamachiche, Ste-Clotilde, St-Paul de Chester, Hochelaga, et que d'autres places!

Le 19 mars, 1888, j'ai passé avec succès la plus grande partie des matières d'examen, il ne m'en reste plus que quelques-unes, les plus faciles. Je suis heureux de l'annoncer à ma chère Rose qui doit être dans des transes mortelles. En même temps je lui envoie l'Adieu de l'étudiant. Elle me répond immédiatement: "C'est avec une joie délirante que j'ai reçu l'Adieu de l'étudiant. D'habitude un adieu resserre le cœur et fait verser des larmes; mais l'adieu d'aujourd'hui, c'est le salut à l'aurore de la vie nouvelle; c'est le sourire du jour qui point. La nuit est disparue; les ténèbres sont dissipées; les mauvais rêves, les cauchemars se sont enfuis et sous la rosée de ce nouveau matin, de plus fortes plantes vont germer, de plus belles fleurs vont s'épanouir que nous cueillerons

bientôt ensemble. L'espoir est plus grand de resserrer bientôt les liens qui nous attacheront à tout jamais. A l'adieu de l'étudiant le cœur se réjouit et l'âme soupire ardemment vers de plus beaux horizons qu'elle entrevoit sous un ciel plus pur et plus serein. L'adieu de l'étudiant, c'est le dernier anneau de la chaîne de fer qui retenait le jeune homme dans l'esclavage des études systématiques, et c'est le premier de la guirlande que nous tresserons pendant une longue vie à faire le bien et le bonheur des autres et à nous aimer d'un amour constant et parfait. Adieu si longtemps désiré, que tu fais du bien à mon cœur; en te prononçant, en te lisant, je sens le poids lourd qui m'écrasait se changer en un gaz subtil et hilarant qui dissipe les peines, calme les douleurs et transporte dans des lieux de délices. Oh! si tu savais, mon cher Elphège, comme je me réjouis pour toi! Comme tu dois être heureux, si j'en juge par mon bonheur! Plus de veilles accablantes, plus de nuits sans sommeil, plus d'études harassantes, plus d'examens torturants. Que tes peines doivent être allégées et tes inquiétudes adoucies! Oh! mon Elphège, viens au plus tôt me donner ce baiser de l'adieu de l'étudiant, et que nous nous en réjouissions ensemble".

Mon dernier examen passé, je rencontrai le coroner McM., un ami intime de mon père. Cet excellent ami m'envoya dès le lendemain chez le curé Lussier, de Grenville, près d'Ottawa. Je fus reçu par le curé avec une grande déférence. Je couchai au presbytère et, le Jeudi

saint, je visitai quelques missions avec le bon curé qui fit tout en son pouvoir pour me retenir. J'aurais estimé et aimé ce bon curé qui désirait beaucoup un médecin canadien-français recommandé par son ami intime MacM... Je trouvais la petite ville ni laide ni ennuyeuse, mais trop anglaise pour m'y plaire. Ma Rose ne l'aurait pas plus aimée.

Pendant le trajet de retour de Grenville à Montréal, je pensais bien un peu au désappointement que m'avait causé ma visite dans la petite ville, mais je ne me décourageai pas pour cela; j'avais tant confiance dans les prières ferventes de ma Rose, que j'étais absolument certain de trouver une excellente place, où, à défaut de fortune, le bonheur au moins nous sourirait bientôt. Encouragé par les bonnes paroles et par l'exemple de ma chère Rose, je priais moi-même peut-être plus que je ne l'avais jamais fait auparavant. Je vois d'ici beaucoup d'esprits forts sourire quand ils me liront; mais peu m'importe leur jugement, rien ne m'ôtera de l'idée que la prière est une force et un réconfort dans la vie de l'homme, qu'il soit jeune, mûr ou vieilli. Pendant mon séjour au collège, je n'ai été ni un bigot, ni un dévot, mais j'aimais la prière, et rien ne me plaisait tant, en montant du réfectoire après le souper, que d'aller à la chapelle pour y faire une longue oraison avant d'entrer en récréation. C'est peut-être par la prière que j'ai toujours soutenu mes efforts dans le travail, dans mes études et mon ambition vers les premières places en classe et plus tard dans le monde. La prière s'allie très bien au travail; elle encourage dans les succès; elle console et

soutient dans les revers ou les échecs; je l'ai éprouvé plus d'une fois.

En ce moment de la vie, peut-être le plus solennel et le plus grave, j'étais heureux d'avoir un bon ange gardien dans la personne de ma Rose qui priait pour me soutenir et m'encourager; aussi avais-je mis toute ma confiance en elle. Je la savais si pure, si sainte que je ne pouvais m'empêcher d'espérer quand elle me promettait. "Prie, prie beaucoup, me répétait-elle dans sa lettre du 28 février 1888, et Dieu te conduira au bon moment à la place que tu dois choisir et qui sera la meilleure. Mets tout entre les mains de St-Joseph; prie-le beaucoup pendant le mois de mars qui lui est consacré, et je suis sûre que ce grand saint te protégera".

Le 2 mars, ma Rose me mande qu'elle commence une neuvaine en l'honneur du jubilé de Léon XIII. Le 9 mars, elle m'écrit: "Je vais te donner un petit conseil d'enfant. Ecris sur des cartes le nom de chaque place que tu as en vue; tires-en une au hasard, après avoir bien prié saint Joseph. Jamais ce grand saint ne permettra que tu prennes le mauvais numéro. Je t'entends m'appeler *bébé*". Peut-on jamais avoir une foi plus grande à saint Joseph?

L'on croit, en lisant cette lettre, que c'est un enfant qui prie avec toute la pureté d'une âme angélique. Le 13 mars, Rose me dit qu'elle vient de terminer deux neuvaines: "Je les ai offertes pour toi; si tu n'es pas reçu médecin, il n'y en aura pas d'autres de reçus. J'ai prié aussi fort que mes forces me le permettaient; malheu-

reusement je jeûne et mes forces ne sont pas considérables".

Le 16 mars, la veille de mes examens, Rose m'envoie de nouveaux encouragements. "J'ai tant prié saint Joseph, me dit-elle, que je suis sûre d'avance de ton triomphe. Demain matin, je ferai brûler un cierge en son honneur. "Ce sont là les seuls services que ma Rose peut me rendre en ce moment; elle y met tout son cœur et son âme entière. Est-ce que, après tant de sacrifices de la part de ma Rose, tant de prières d'une âme si chrétienne et si pure, je ne pouvais pas avoir confiance, trouver des forces que je ne me connaissais pas, et un savoir que j'ignorais? Est-ce que de même je ne pouvais pas espérer choisir une bonne place où m'établir avantageusement. Quelques jours plus tard, je fais part à ma Rose de mes différents projets et je lui demande son opinion et ses conseils. "Il est huit heures et demie, me répond-elle le 29 mars; j'arrive de l'église où j'ai fait une heure devant le Très-Saint-Sacrement. Je n'ai pas voulu te répondre avant d'aller consulter le Maître de notre destinée, celui qui tient notre bonheur entre ses mains. Oh, mon Elphège, je l'ai prié si fort qu'il ne peut me refuser ce que je lui demande. C'est avec des larmes que je l'ai supplié de te guider vers une bonne place".

Pouvais-je, après toutes ces invitations, je dirai même ces supplications, ne pas suivre les bons conseils de ma pieuse et tendre Rose, et imiter, au moins essayer d'imiter sa conduite si édifiante. Je le fis par amour et par conviction. J'adorais et j'ai toujours adoré depuis

ma Rose que je croyais l'être le plus parfait et le plus aimable que mon Créateur eût mis sur la terre. J'étais donc idolâtre, car elle était et est restée mon idole que j'ai aimée à l'égal d'un dieu. Avec de telles pensées et de telles idées, pouvais-je faire autrement que j'ai fait ? Je priais surtout parce que je voyais mon idole à genoux, les mains jointes, dans une contemplation divine, pouvant tout obtenir de l'Être Suprême qu'elle invoquait avec une sainte ferveur. N'était-ce pas suffisant pour me faire tout espérer de la bonté divine ?

Aussitôt arrivé de Grenville à Montréal, je pris le train pour Ste-Martine. Il me tardait de revoir ma Rose pour la remercier comme elle le méritait pour tous les encouragements qu'elle n'avait cessé de me prodiguer. Je passai le jour de Pâques avec elle. Quelle joie de nous revoir. Je n'étais plus le petit étudiant ; j'étais le médecin, le combattant prêt à se jeter dans la mêlée avec toute l'ardeur que je mettais toujours en toutes mes actions pour réussir promptement. Cette journée fut bien douce et bien courte. J'aurais voulu la prolonger en une série de jours semblables, mais il me tardait aussi, malgré tout le bonheur que je ressentais auprès de ma Rose, de découvrir l'endroit où je devais élever ma tente, y allumer le feu rapidement, et revenir plus tôt chercher mon idole devant laquelle j'avais hâte de me prosterner constamment.

Je repartis immédiatement pour visiter St-Esprit qui ne me plut pas. Quelques jours plus tard, je rencontrais à Montréal mon confrère de classe et ami intime,

Arsène Bernard, qui me conseilla d'aller immédiatement à St-Césaire, comté de Rouville, et de m'adresser à monsieur D..., beau-père de M. G..., député de Rouville à la législature de Québec. Le samedi suivant je me rendais à St-Césaire où je pris une chambre à l'hôtel Robidoux. Dans la soirée, je rencontrai M. D..., homme affable et bon qui me rendit de grands services. Nous causâmes longtemps avec Madame et mademoiselle D... Pour de nombreuses raisons qu'il m'énuméra, M. D... m'engageait à me fixer à St-Césaire. "Maintenant, me dit-il quand la soirée fut un peu avancée, nous nous rendons chez mon gendre, notaire et député. Je suis absolument certain qu'il ne vous encouragera pas ouvertement à vous établir dans le village où il y a déjà deux médecins; mais veuillez bien comprendre ses paroles et ne leur donnez pas le sens que tout autre non averti y attacherait. Mon gendre est un député conservateur qui a été élu malgré la très forte opposition libérale du village; et vous comprenez, en politique ou pour un politicien, il vaut mieux dans certaines circonstances ne pas parler trop ouvertement, ou même il vaut mieux cacher sa pensée sous des paroles contraires à ses propres opinions.

En effet, par les réticences du député, je compris facilement qu'il serait heureux de l'arrivée d'un troisième médecin recommandé par son beau-père. Les réponses du député, malgré leur apparence décourageante, me comblaient de joie. Je reconduisis M. D..., en le remerciant beaucoup de sa bienveillance, et je rentrai à l'hôtel pour commencer ma lettre à ma Rose. Le lendemain

dimanche, premier avril, j'assistais à la grand'messe dans une grande église construite en planches brutes qui ressemblait plus à une belle grange qu'à la maison de Dieu; c'était un bâtiment qu'on avait élevé temporairement en attendant de construire la belle église qui fait aujourd'hui l'orgueil de la paroisse. La fanfare du collège exécuta plusieurs morceaux de choix pendant le Saint-Office. Comme j'étais alors encore un peu musicien, le son des instruments à vent et la beauté des morceaux m'impressionnèrent tellement que je décidai sur le champ de m'établir à St-Césaire.

Après le dîner, je rendis visite au curé, M. Provençal, qui fit un peu comme le député. Il n'osait pas se prononcer carrément, mais ses paroles prêtaient à un double sens que j'interprétais favorablement. Quant aux Pères du collège, que je vis le même après-midi, il me fut facile d'en obtenir de suite une réponse plus favorable. Le Père Legault, un des supérieurs, ancien camarade de collège, et le Docteur Pinet, mon oncle, médecin de la Maison mère des Pères de Ste-Croix, me furent deux auxiliaires puissants qui m'ouvrirent toutes grandes les portes du collège. Le même jour, M. D... me conduisait chez madame Beaure qui consentait à me louer deux chambres, dont une pour mon bureau et l'autre pour ma chambre à coucher; elle s'engageait de plus à me pensionner.

Revenu seul à l'hôtel, je passai ma soirée à terminer la lettre que j'avais commencée la veille pour ma Rose. J'écrivais très longuement, car j'étais heureux d'avoir enfin trouvé un village qui me convenait et qui plairait

certainement à ma Rose, à qui je voulais exprimer immédiatement tout le bonheur que j'éprouvais. Je décrivais avec beaucoup de détails toutes les beautés du village, ses belles maisons, son magnifique couvent, son grand collège, ses rues d'apparence assez propre, et surtout sa bonne société. La température agréable de ce jour-là me montrait la campagne sous un aspect déjà riant; les arbres bourgeonnants et les prés verdoyants sous un soleil plutôt chaud m'invitaient aussi à revenir. Les toilettes légères et pimpantes des dames qui assistaient à la grand'messe annonçaient l'aisance des villageois et des campagnards. Les notes gaies de la fanfare pendant l'office religieux avaient eu une grande influence sur ma décision. En terminant ma lettre, je demandais à ma Rose si le tableau que je lui peignais de St-Césaire était assez gai et riant pour lui plaire; je lui demandais si elle y voyait plus de lumière que d'ombres.

Le mardi, 3 avril, ma Rose me répondait: "Juge de ma surprise hier soir en lisant, à l'en-tête de ta missive, ces mots: *St-Césaire*. J'ai cru un instant que tu voulais me faire courir un poisson d'avril... Mon ami, comme toi, je fais une neuvaine qui se terminera samedi matin; saint Joseph devra donc bon gré mal gré nous accorder la grâce que nous lui demandons. C'est probablement lui qui t'a conduit dans St-Césaire... Tu ne saurais croire comme ta lettre me fit du bien... Oh! Elphège, que je t'aime quand tu fais parler ton cœur de la sorte. T'aimer! le mot n'est pas assez expressif; tu es ma vie, tu es mon tout..."

La dévotion de ma Rose m'avait subjugué et j'étais devenu presque dévot. J'avais fait, en l'honneur de saint Joseph, une neuvaine qui se terminait pendant mon séjour à St-Césaire. L'inspiration d'établir ma résidence en ce village me venait-elle à la suite de ma neuvaine, ou était-ce une simple coïncidence ? La neuvaine de ma Rose prenait fin le jour où je me décidais de retourner à St-Césaire, seconde coïncidence qui eut une influence considérable sur ma détermination. Qu'on croie ce que l'on voudra de nous, peu nous importe ; ma Rose et moi, nous y trouvions plus que des coïncidences ou un jeu du hasard.

---

## CHAPITRE XV

### ST-CÉSAIRE

Le mercredi, 11 avril, je me rends à Saint-Césaire, avec mon bagage et ma pharmacie. Déjà je reçois les félicitations et les bons conseils de ma Rose: "Si tu réussis, comme je te le souhaite, dans cette petite ville, nous serons bien privilégiés. Etre unis et demeurer dans cette belle campagne, ne serait-ce pas un petit paradis sur la terre ?.. Ne te décourage pas dès le premier mois, car il faut avant tout que tu te fasses connaître. Partout il te faudra lutter, et dans les premiers temps, il te faudra même subir de rudes épreuves; c'est pourquoi tu devras avoir du front et ne pas te laisser abattre dès les premiers revers. Si les deux autres médecins te font de la misère, ne t'en occupe pas; leurs cancanes et leur malice te feront connaître plus tôt... J'ai un autre petit conseil à te donner: ne fais pas de politique et ne fais pas connaître la couleur de ta politique, car dans les petites villes la politique fait plus de tort que de bien.

Le 16 avril, mon bureau était à peine installé que je recevais mes premiers patients dont le nombre ne cessa d'augmenter par la suite. Mes débuts à St-Césaire furent beaucoup moins difficiles qu'à Lowell, parce que j'étais déjà aguerri par les luttes de l'année précédente. Cependant il me fallut travailler fort et étudier sans relâche parce que j'avais à lutter contre deux médecins âgés dont les remarques plus ou moins remplies d'aménité

ne me troublèrent pas; j'en avais déjà entendu d'autres beaucoup moins agréables. J'étais souvent appelé en consultation chez leurs patients et je m'efforçais toujours d'être poli et délicat avec eux. Je gagnai ainsi leur confiance et leur respect sinon leur amitié.

J'aimais St-Césaire; je m'y plaisais beaucoup, car pendant tout l'été un grand nombre de jeunes gens et de jeunes filles de Montréal ou des villes environnantes vinrent y passer leurs vacances, égayèrent le village et y mirent de l'animation. Plusieurs fois la semaine, nous avions des soirées dansantes chez un vieux garçon riche et aimant tant le plaisir qu'il nous aurait réunis tous les soirs si nous l'avions écouté. Je me rendais à toutes les soirées autant pour me faire connaître que pour connaître les jeunes couples et m'attirer leur sympathie et leur clientèle.

A ma pension, chez madame Beure, j'étais on ne peut mieux, bien logé, bien nourri, dans la meilleure des familles. Madame Beure était une autre dame Boulé qui eut pour moi les mêmes attentions et les mêmes délicatesses de Madame Boulé de Lowell. Je fus choyé dans cette maison du bon Dieu, à tel point que ma Rose en éprouvait de la jalousie quand je lui disais la manière dont on me traitait. "Vraiment, mon cher Elphège, m'écrivait-elle, je suis presque jalouse des bons soins et surtout des petites attentions que te prodiguent madame Beure et sa famille. Oui, je suis jalouse, parce qu'on me devance dans tous ces petits soins dont je devrais moi-même t'entourer. Tout de même je n'en suis pas froissée; qu'on continue à te soigner et à te

dorloter pour que tu deviennes un beau gros garçon. Mais prends garde à la jolie brunette avec qui tu aimes tant causer, car si elle perdait son fiancé, tu serais peut-être en danger, plutôt c'est moi qui serais en danger. Mon cher Elphège, je t'aime tant que je crains toujours que tu me sois enlevé; souviens-toi qu'on ne peut compter un trésor que lorsqu'on l'a en sa possession".

Quand j'ai dit plus haut la maison du bon Dieu, je n'ai pas exagéré le qualificatif, car, dans le temps, Madame Beure avait une de ses filles religieuse au couvent de la Présentation, et depuis une autre, la petite Minouche, alors âgée de treize ans, a pris le saint habit dans la même communauté. Son fils aîné est devenu le Père ... de la Trappe d'Oka. La petite Minouche était fine comme une mouche et chatte comme un tout jeune enfant. J'ai revu dernièrement cette aimable enfant que je n'avais pas rencontrée depuis quarante et une années. J'ai reconnu immédiatement, sous son bonnet de religieuse, son petit visage espiègle et ses grands yeux brillants. J'ai failli lui sauter au cou et la baiser sur les deux joues tant j'étais content de revoir cette petite amie des anciens jours. Le respect de sa coiffe de religieuse m'empêcha de commettre ce péché véniel.

L'autre jeune fille de Madame Beure, l'aînée, était une personne très instruite qui causait admirablement sur tous les sujets. Elle avait un langage châtié, une voix douce et agréable à entendre. J'avais beaucoup de plaisir à discuter avec elle, car elle avait beaucoup lu et beaucoup retenu. J'aimais à lui passer mes cahiers

de notes dans lesquels ma folle imagination se plaisait souvent à inscrire, en prose ou en vers, les errements de la jeunesse ou les aveux de l'amour. Quand elle me remettait mes cahiers, j'étais sûr d'y retrouver au bas de certaines pages une appréciation toujours flatteuse qu'elle traçait de son écriture fine et courante. C'est avec plaisir que je revois aujourd'hui ces compliments d'une jeune fille que j'ai beaucoup estimée. Je l'aimais presque parce qu'elle me parlait souvent de ma Rose et qu'elle se plaisait à cueillir les plus belles fleurs de son jardin, des roses et des pensées, pour que je les envoyasse à ma bien-aimée, qui a su plus tard la remercier par la vive sympathie qu'elle a éprouvée pour elle. Du court séjour que nous avons fait, ma Rose et moi, au milieu de cette famille aimable, nous avons conservé le plus tendre souvenir, et souvent nous nous rappelions avec joie la bonté et les tendresses de Madame Beure et la gentillesse de ses enfants.

J'aimais St-Césaire, j'aimais ses bons villageois et sa bonne société. J'étais médecin des élèves du couvent et du collège. Je me faisais une bonne clientèle dans le village et la campagne, mais clientèle qui payait si chichement mes soins que parfois j'avais la nostalgie de Montréal. Il me semblait que le cadre dans lequel je me débattais était trop étroit pour mes ambitions qu'il paraissait étouffer. J'aimais l'étude; j'aimais les livres et les grandes bibliothèques; malheureusement je n'en avais pas à ma disposition. J'avais des désirs plus grands que ceux du vrai médecin de la campagne; je visais plus haut; je n'étais pas fait pour la campagne. Cependant

je cachais toutes mes ambitions à ma Rose de peur de la chagriner. Mais ma chère Rose lisait entre les lignes de mes lettres. Un jour, elle m'écrivit: "Je m'aperçois par ta distraction involontaire que tu penses souvent à Montréal. Pauvre Elphège, c'est donc moi qui te tiens captif dans cette campagne. Oh! Elphège, si je ne t'aimais pas autant, je te dirais: va à Montréal, dans cette grande ville que ton cœur désire tant; je t'attendrai trois ans, quatre ans s'il le faut; mais, mon Elphège, ces années ne te paraîtraient-elles pas longues comme une éternité? Je trouve déjà le temps si long! Si tu savais comme tous tes sacrifices me font t'aimer davantage".

Pour effacer cette mauvaise impression qu'avait ressentie ma Rose, je lui disais et chantais souvent dans mes lettres les charmes et les beautés de St-Césaire. J'aime, lui disais-je, St-Césaire et sa campagne quand l'habitant vient me chercher le matin au lever du soleil, lorsque l'air est encore tiédi par la buée qui monte des champs ou la rosée qui y tombe. J'aime le balancement de la charrette à deux roues, au siège élevé du haut duquel je puis admirer les travailleurs, à l'épaisse chemise bigarrée et au grand chapeau de paille, qui s'en vont aux champs, conduisant leurs beaux chevaux attelés sur la faux mécanique. Je contemple avec plaisir la jeune fille et son compagnon qui traient les vaches dans l'enclos près de l'étable. Le pépiement des oiseaux qui se courent de branche en branche m'enchanté. Le long du fossé, le convolvulus, qui ouvre au soleil sa corolle blanche, légèrement teintée de rose ou de bleu, me réjouit.

La vue de la marguerite, qui balance sa tête à la brise, me tente de descendre de voiture pour l'arracher à sa tige et en effeuiller les pétales pour savoir si ma Rose m'aime encore, un peu, beaucoup... La senteur de la fleur du trèfle ou du sarrasin me met aux lèvres le goût et l'arôme du miel. L'odeur du foin coupé me délecte. C'est un plaisir pour moi d'aller aux malades, en parcourant les campagnes riantes, aux prés verdoyants ou aux moissons jaunissantes ou dorées. Par les beaux temps de l'été, le matin, le midi ou le soir, la campagne me paraît toujours belle, que ce soit à l'heure où l'oiseau s'éveille et fait entendre ses premières notes, ou quand le soleil est au zénith et que la cigale chante, ou au crépuscule quand le grillon pousse son cri strident. J'aime St-Césaire, à la brune, quand le cultivateur revient sa faux sur l'épaule, en suivant, dans le sentier tracé entre deux haies, ses chevaux qui n'ont plus besoin de la main du maître pour aller vers l'écurie. J'aime St-Césaire, quand les vaches, la tête basse, s'endorment debout près de la clôture en perches et que les moutons broutent encore l'herbe épaisse. A la campagne, chaque heure a son charme pour l'âme poétique et pour le médecin qui sait en admirer les beautés. Dans mes voyages à travers la campagne, je jouis toujours même pendant la nuit, alors que la lune montre son disque au poli d'argent ou qu'elle se cache derrière de gros nuages sombres; que les étoiles scintillent dans le bleu du ciel ou que les ténèbres profondes en obscurcissent complètement l'éclat. L'air est bon et pur à St-Césaire; je le respire à pleins poumons et j'en sens davantage chaque

jour tous les bienfaits. Les villageois sont si paisibles et si aimables que j'aime mon séjour au milieu d'eux.

Ma chère Rose, il y a, tout près de mon bureau, une belle petite maison toute blanche qui ressemble à celle que tu désirais tant à St-Étienne, ou comme celle que nous rêvions tant d'avoir lorsque, dans l'intimité de nos causeries, nous faisons des projets d'avenir. Nous la louerons et nous y établirons notre foyer. Tu l'enjoilleras, l'embelliras et tu en feras un petit palais, un lieu de délices, un petit paradis. Tu meubleras mon bureau avec le goût que je te connais. J'achèterai des livres, beaucoup de livres, pour en orner les rayons d'une belle bibliothèque. Dans ton boudoir, tu étendras sur le parquet un tapis très épais. J'y placerai une causeuse et un grand sofa que tu garniras de multiples coussins et autour duquel tu suspendras d'épaisses tentures pour en faire un coin d'intimité où nous irons souvent nous asseoir pour faire la causette et rappeler les souvenirs de nos premières amours. Dans la plus belle et la plus grande chambre, nous aurons une couche moelleuse où je reposerai sur ton sein et de ce doux hyménée naîtront des enfants nombreux et plus beaux que le jour, que nous élèverons dans notre petite maison toute blanche, que d'année en année, s'il le faut, nous agrandirons. Tu le vois, ma Rose, je veux toujours demeurer à St-Césaire''.

Nous nous écrivions tous les deux ou trois jours et nos lettres étaient de plus en plus gaies et joyeuses. L'espoir en des beaux jours naissait et grandissait. Nous entrevoyions le jour de notre union comme un phare

lumineux dont l'éclat augmente d'autant plus que la distance qui nous en sépare diminue, ou que le brouillard qui en affaiblissait l'intensité s'évapore. Ce n'était plus du mirage; la réalité apparaissait et se dessinait clairement. Nos inquiétudes s'évanouissaient, mais l'ennui persistait toujours aussi cruel, car nous étions toujours si loin l'un de l'autre. Je paraissais m'amuser et prendre du plaisir dans les nombreuses soirées dansantes qui se donnaient, mais seul mon corps était présent dans ces réunions de jeunes gens; mon esprit et mon cœur étaient toujours à Ste-Martine près de ma Rose chérie. J'acceptais toutes les invitations dans l'unique but de me faire connaître et dans l'intérêt de la clientèle que je voulais établir. Ma chère Rose, loin d'en être jalouse, m'encourageait, car elle voulait que son petit docteur eût beaucoup d'amis pour avoir une clientèle plus grande.

J'ai dit: "*Le petit docteur*", c'est ainsi qu'on m'appelait à St-Césaire par opposition aux deux autres vieux médecins qui étaient des hommes de forte taille, tandis que j'étais tout fluet, pesant à peine cent trente livres. Le 18 mai, ma Rose commence sa lettre par ces mots: "Mon cher petit docteur, permets-moi de t'appeler ainsi puisque ce titre te porte chance dans St-Césaire" Dans la lettre suivante, Rose fait encore allusion à ce titre: "Comme je suis orgueilleuse de mon petit docteur," dit-elle. Ce sont là les deux seules fois que ma chère Rose m'ait donné le titre de docteur. Jamais, en dehors de ces deux circonstances, elle ne m'a appelé autrement que par mon nom: Elphège. Ce nom, elle a aimé à le

conserver toute sa vie après qu'elle m'eut connu et aimé. J'étais son Elphège et non pas son docteur. Quelle douceur, quel charme pouvait-il y avoir dans ce mot si simple, si commun : *docteur*, qui semble plaire quelquefois à celui qui s'entend interpeller comme à celui qui interpelle; mais c'est un mot froid, sans signification aucune qui n'indique pas même la science chez celui qui le porte. Quelle différence dans le mot Elphège qui lui rappelait tout son amour. Elle y mettait toute son âme en le prononçant avec une intonation toute spéciale qui disait aussi toute la grandeur de son amour et de son amitié. Il me semblait que chaque fois qu'elle m'appelait de sa voix si douce, c'était toujours la voix de nos premières amours qui m'interpellait. Chère Rose, elle semblait me dire continuellement que je n'avais jamais été autre chose que son amour, son Elphège. Et moi, depuis le premier instant que je la connus, je n'ai jamais eu d'autre nom à lui donner que celui de Rose-Alinda, ma Rose. Ce nom, c'était celui de l'amie la plus sincère; c'était le nom de la fiancée la plus attachée et la plus aimante; c'était le nom de l'épouse la plus dévouée. Pouvais-je jamais le changer et lui trouver un synonyme aussi significatif, aussi vrai et aussi doux? Non, jamais; car il était tout à la fois le nom de mon amie, de ma fiancée, de mon épouse. Il me disait mon premier amour qui n'avait jamais cessé d'augmenter. Trop de souvenirs étaient attachés à ce nom pour jamais cesser de le prononcer. Mon épouse était toujours restée ma fiancée et mon amie, dans mon cœur, mon esprit et mon âme, et je voulais le lui dire à tout instant et pour toujours en

l'appelant de son nom si beau et si doux : Rose-Alinda.

Dans sa lettre du 31 mai, ma chère Rose m'exprime, dans les termes les plus tendres, tout le bonheur qu'elle a éprouvé en lisant ma dernière missive dans laquelle je lui proposais de célébrer notre mariage le mardi, 4 septembre. Comme elle est heureuse de connaître enfin le terme de nos inquiétudes ! c'est si triste, si amer de vivre loin de son fiancé. C'est encore bien long attendre trois mois ! mais qu'est-ce en comparaison des jours si sombres que nous avons passés quand rien ne pouvait encore en indiquer la fin ? Les trois mois passeront moins lentement, car Rose s'occupera de son trousseau et moi je travaillerai ardemment pour consolider ma position. Nos lettres se suivent, remplies des plus belles espérances d'un bonheur futur qui n'aura plus de fin. Cependant, le 21 juin, ma Rose est tout inquiète, toute bouleversée. Elle me dit toute sa peine, tout son chagrin dans sa lettre. Elle a rencontré une de ces vieilles dames qui croient se rendre aimables et intéressantes en disant des platitudes et des choses désagréables. Ah ! l'exécrable vieille femme ; elle demande à brûle-pourpoint à ma pauvre Rose si elle ne lui permettrait pas de lui tirer son horoscope au moyen des cartes. Rose, comme toutes les jeunes filles en amour, consent à l'écouter. "Eh ! bien, mademoiselle, lui dit la vieille dame, la vieille sorcière plutôt, si vous trouvez un autre parti, prenez-le de suite, parce que vous ne vous marierez jamais avec le docteur Elphège". "Alors, donnez m'en la raison". — "Je ne vous en dis pas plus long ; vous saurez me le dire plus

tard". — "Ah! quelle femme! quelle folle, devrais-je dire, continue Rose dans sa lettre. Elle se base sur un petit livre qui dit toujours la vérité. Tiens... je suis toute bouleversée; pourquoi me prédire des choses semblables. Mon Elphège, je ne crains pas qu'une autre prenne ma place auprès de toi; mais si la mort me ravissait mon fiancé, que deviendrais-je? On m'aurait percé le cœur avec une lance, que je n'en souffrirais pas plus. Ensuite, quelle insulte de me dire: prenez-en un autre! Si tu m'étais enlevé par la mort, pourrais-je en prendre un autre? Non, jamais. Si tu m'étais infidèle, penses-tu que je pourrais encore me fier à quelqu'autre?"

Quel amour! quelle confiance en son Elphège! lui, lui seul, et jamais d'autre. Oh! Rose, que je t'aimais quand tu me parlais ainsi. Pouvais-je ne pas aimer pour la vie une telle Rose, une telle fiancée? Pourrais-je jamais l'oublier?

Le 21 juillet, Rose est à Montréal où elle vient acheter sa toilette de noce qu'elle porte chez la couturière. Elle m'envoie, dans une lettre très courte, qu'elle écrit à la hâte parce que ses minutes sont comptées, un échantillon de l'étoffe de sa toilette qui est en riche tissu de soie bleu gobelin. Chère Rose, elle a épinglé le petit morceau de soie tout au haut de la troisième page de sa lettre. L'épingle est perdue depuis longtemps, mais les petits trous qu'elle a faits dans l'étoffe et le papier sont encore visibles. Après tout, est-il besoin d'une épingle pour attacher les souvenirs de ma Rose. Oh! quels doux parfums exhalent cette lettre et ce petit morceau de

soie vieux de quarante-deux années et qui cependant a encore toute la fraîcheur de sa jeunesse. La couleur de la soie est encore uniforme; la teinte est brillante avec tout l'éclat d'autrefois; pas le moindre petit pli. Oh! ma Rose, tu as dû y déposer un baiser pour le consacrer comme on baise le drapeau avant de le confier à l'officier qui en aura la garde. Ce petit morceau de soie n'était-il pas en effet le drapeau aux couleurs que tu devais arborer le jour de nos noces, le drapeau de notre amour, le drapeau de ma nouvelle patrie: ton cœur. Maintenant il est pour moi le drapeau que l'exilé emporte dans la terre étrangère et qui me rappellera toujours le cœur que j'ai perdu. Je le vénèrerai toujours comme une précieuse relique. Oui, cher petit morceau de soie tu es le cœur de ma Rose chérie, et ta couleur me fait rêver du ciel.

Quels doux souvenirs se dégagent de cette lettre, plutôt de cet écrin qui renferme une relique plus précieuse et plus riche que la perle du plus bel orient ou le diamant aux plus beaux feux. Un moment j'ai eu l'idée d'enchâsser ce petit morceau de soie dans un médaillon avec le portrait de ma Rose bien-aimée que je porterais toujours sur moi comme un talisman, mais pourquoi l'enlever de l'écrin où elle l'a placé elle-même dans un moment de grande joie.

Qui me redira jamais tous les sentiments, les pensées et les désirs de ma Rose, quand elle choisissait sa toilette entre dix tissus, vingt couleurs et autant de nuances? A quoi pense la jeune fille qui choisit sa toilette de mariée? Uniquement à son fiancé, pour lui plaire, pour lui paraître plus belle, plus élégante, plus gracieuse.

Oh! ma Rose, que tu étais belle en effet dans ta toilette de mariée! On aurait dit que Dieu t'avait prêté un lambeau de la voûte céleste pour draper ton sein, enserrer ta taille et de là retomber en plis élégants sur ton pied délicat. A mes yeux, chère Rose, le cadre était plus beau et me faisait encore rêver du ciel, mais ton image était toujours la même. Tu étais, comme tu avais toujours été, la plus belle, la plus élégante et la plus gracieuse des femmes, des épousées; tu étais, comme tu avais toujours été, la rose des roses.

Qui me redira les sentiments, les pensées et les désirs de ma Rose quand elle épinglait le petit morceau de soie dans la lettre qu'elle cachetait? Avait-elle besoin d'écrire longuement pour que j'appréciasse toute l'étendue de son bonheur, et que je comprisse toute la grandeur de sa joie et de son amour. Le petit morceau de soie, couleur du ciel serein, ne m'en disait-il pas plus que toutes les phrases et les mots que ma Rose aurait pu tracer sur les pages encore blanches de sa lettre.

En relisant nos lettres du temps où j'étais à St-Césaire, surtout la lettre du 21 juillet et en revoyant le petit drapeau de nos amours, ce petit morceau de soie qui nous promettait tant de bonheur, j'oublie tellement le présent, j'oublie tellement que je suis âgé et que bien des années ont passé depuis, qu'il me semble que je suis encore le fiancé de ma Rose, que je soupire après elle comme autrefois et que je lui adresse encore des lettres remplies des sentiments de l'amour le plus sincère et le plus ardent et qu'elle me répond en des termes qu'elle

cherche à rendre plus chaleureux que les miens. Avec quel plaisir je reçois ses lettres! Avec quelle joie je lui réponds. Je me revois encore à St-Césaire dans mon bureau, assis en face de ma table recouverte d'un beau tapis en drap fleuri. Devant moi deux grandes fenêtres, aux rideaux en dentelles, donnent sur le chemin principal où je vois de ma place circuler les voitures et les piétons. L'animation est grande, surtout les jours de marché, dans les halles presque en face de mon bureau. Je revois aussi, quand j'étudiais, que j'annotais mes livres ou que j'écrivais à ma douce fiancée, la petite Minouche rentrer tout doucement, sans faire de bruit, fermer mes livres, m'enlever ma plume et me taquiner par ses bons mots et se mettre à jouer, comme une petite chatte, avec les bibelots de ma table. Son petit minois est gracieux et espiègle. Elle est gentille, la petite enfant et je l'aime comme on aime la jeunesse qui folâtre. Je revois aussi sa sœur aînée qui, sous prétexte de me débarrasser de l'enfant qui m'importune, rentre dans mon bureau et la renvoie comme on chasse une petite chatte avec des petites tapes caressantes. Et la grande sœur, s'appuyant sur le coin de la table se met à causer. Elle est charmante, elle aussi; elle prend la photographie de ma Rose dont elle admire les traits réguliers; elle me vante son doux regard et son gracieux sourire. C'est une entrée en matière agréable; puis elle continue à me parler de mes auteurs favoris qu'elle semble connaître aussi bien que moi, et puis, elle s'en va de son pas lent et glissant comme celui d'une religieuse. Elle est partie, la sœur aînée, pour laisser la place à une autre pensionnaire, une veuve,

qui vient m'étaler ses diamants dont elle me fait une description minutieuse comme si je ne les voyais pas et si je ne savais pas en apprécier la valeur. Pauvre veuve, elle m'énumère ses richesses pour me tendre un appât. Je feins de ne pas comprendre ses intentions. Peu lui importe; elle répète le même manège tous les jours. Mais elle est si peu attrayante, si peu appétissante, la pauvre veuve, même avec ses beaux bijoux, que je suis toujours prêt à lui crier: "Vous m'ennuyez, veuillez sortir de mon bureau".

Oh! combien souvent, quand j'étais seul à écrire à ma Rose, je voyais, tout à coup dans l'entre-bâillement de la porte, le petit nez futé de la petite chatte qui grattait comme si elle eût demandé la permission d'entrer. Et je lui disais toujours: entre, charmante petite chatte, et viens m'amuser par ton babil intéressant; je t'aime mieux que la veuve.

Mes lettres, dans lesquelles je donnais des descriptions enchanteresses de St-Césaire et mes succès dans la pratique de la médecine donnèrent à ma Rose un avant-goût du bonheur dont elle jouirait dans un endroit aussi beau, aussi agréable, et lui firent aimer la place et ses villageois. Aussi avait-elle hâte d'y venir, tout d'abord pour retrouver son Elphège qu'elle n'avait pas vu depuis si longtemps et en second lieu pour aimer les personnes qui étaient si sympathiques à son fiancé.

Enfin l'aurore des beaux jours apparut le mardi, 4 septembre 1888, à Ste-Martine. Vers les dix heures du matin, nous entrions à l'église pour entendre la messe

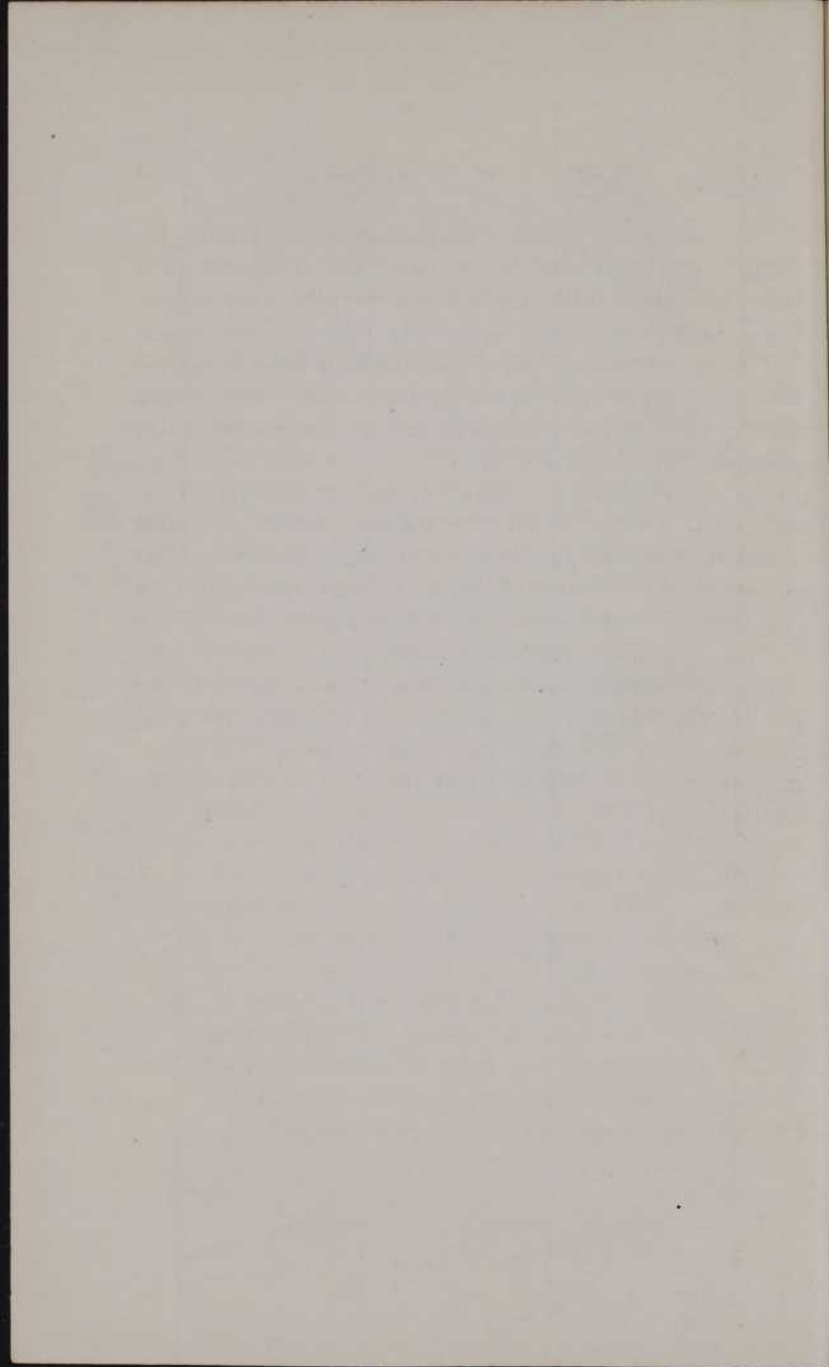
nuptiale et recevoir la bénédiction des épousés donnée par l'abbé Durocher. Ma Rose, agenouillée sur le prie-Dieu au pied des autels, était belle à exciter l'envie des anges, qui la contemplaient de là-haut, si ce péché avait encore pu se commettre dans les cieux. Et moi, je la trouvais si belle, si belle que je ne cessais de la regarder, de l'admirer, de la désirer. Elle était à moi pour toujours, toute à moi, à moi seul. Je n'aurais plus de pensées, de désirs que pour elle, elle seule dans le temps et l'éternité. J'avais envie de le crier au ciel, à la terre, aux anges, aux saints, aux hommes, à tous les êtres animés et à tous les êtres inanimés, aux arbres, aux fleurs, aux champs, à la nature tout entière: Rose, ma Rose est à moi, à moi seul pour l'éternité.

La lune de miel se levait belle, radieuse dans un ciel d'un bleu tendre, lune de miel qui ne connût jamais aucune éclipse. Jamais le moindre petit nuage, la moindre petite tache ne vinrent en ternir l'éclat. Toujours claire, toujours brillante, elle ne cessa pas un seul instant de répandre ses reflets argentés sur la longue route que nous avons parcourue ensemble, route qui a cependant paru trop courte parce que trop remplie de joie, de bonheur et de bienfaits. Malgré les fondrières et les ornières, malgré les obstacles inhérents à toute route terrestre, nous avons toujours suivi notre chemin avec bonheur parce que nous nous aidions mutuellement, parce que notre amour passionné et réciproque nous soutenait. Les épines le long de la voie semblaient émoussées; les chardons, veloutés; les corolles des convolvulus, plus blanches et plus éclatantes; les marguerites, plus grandes

et plus belles; les roses, plus parfumées; le chant des oiseaux, plus agréable; le murmure des ruisseaux plus doux; les bruits tonitruants des torrents étaient légers à nos oreilles; les orages de la vie semblaient une ondée réconfortante, et les vents impétueux, une brise rafraîchissante, parce que notre grand amour réciproque calmait les tempêtes, assourdissait les grondements du tonnerre, aplanissait les obstacles, adoucissait les amertumes. Notre amour toujours ardent embellissait tout, enchantait tout. Aussi avons-nous connu et goûté toutes les joies et tout le bonheur que l'amour le plus passionné, soutenu par l'amitié la plus franche et la plus sincère, peut donner aux époux fidèles.

La lune de miel commençait qui devait briller quarante et un ans, un mois et huit jours et ne s'éclipser que le 12 octobre 1929, à onze heures et quinze minutes du matin, à la mort de la plus aimable, de la plus douce des femmes et de la plus aimante, de la plus fidèle des épouses.

---



## CHAPITRE XVI

DÉSESPOIR — DOUTES — L'AMOUR VIT TOUJOURS.

Après notre mariage, nous retournâmes à St-Césaire où nous sommes restés encore trois mois, pour revenir ensuite établir nos pénates à Montréal où nous entrevoyions un avenir moins modeste et peut-être plus brillant. On a dit des peuples heureux qu'ils n'ont pas d'histoire, notre vie de conjoints n'en a pas eu plus, excepté celle d'un bonheur parfait et continu. Mais, hélas! nous étions mortels et, comme tels, sujets du malheur, aussi nous fallut-il trop souvent payer cher le bonheur de nous aimer tendrement, sans partage. La mort a exigé trop souvent un tribut pour tout le bonheur que notre amour nous donnait. Seule la mort nous blessait et nous écrasait et ses blessures étaient longtemps saignantes. Les seules larmes que nous ayons versées le furent sur les petites tombes qui ont jalonné notre route dans la vie. Oui, nos seules larmes sont tombées sur ces tertres funéraires qui marquent les seules époques douloureuses de notre vie. Oh! la mort, la mort! pourquoi doit-elle toujours et sans cesse étendre les ombres de ses mains et de son manteau comme un nuage épais qui passe et repasse au-dessus de la vallée où coule notre vie? O mort, jalouse du bonheur des humains, pourquoi frappes-tu sans cesse et fauches-tu sans merci? Ne nous avais-tu pas assez éprouvés en refermant trois petites tombes sur nos trois petits enfants encore dans

l'âge le plus tendre ? N'était-ce pas assez ? Après, pouvions-nous encore verser des larmes ? Il nous semblait que toutes les sources en étaient taries tant nous avions versé de pleurs. Mais non, tu es encore revenue, horrible mort, plus cruelle que jamais, et dans un accès de rage féroce, tu t'es acharnée sur notre enfant bien-aimée, notre fillette de quinze ans, notre benjamine, notre petite Germaine, dont nous n'avons cessé de porter le deuil. Était-ce tout ? N'en avais-tu pas assez ? Hélas ! non, tu es revenue, plus impitoyable, me frapper dans ce que j'avais de plus cher, de plus précieux au monde. Tu as abattu mon idole ; tu m'as enlevé ma Rose, tout ce qui me restait de cœur. O mort, tu m'as blessé cinq fois ; tu as courbé ma tête ; tu as déchiré mon cœur ; tu as anéanti mon âme, et tu vas maintenant laisser longtemps saigner mes plaies. Je suis seul maintenant, comment pourrai-je supporter tes horreurs ? Qui me soutiendra désormais ? Au moins quand tu frappais nos enfants, j'avais l'amour de ma Rose pour soutenir mon courage, relever mes forces, j'avais ma Rose pour pleurer avec moi et me consoler. Mais je suis seul maintenant ; je n'ai plus d'amour pour m'aider à supporter le nouveau martyr que tu m'infliges, plutôt j'ai trop d'amour, car l'amour ne peut pas s'éteindre en moi et je n'en souffre que plus ; l'amour me tue lentement. O mort ! pourquoi ne me frappes-tu pas ? Pourquoi n'achèves-tu pas ton œuvre ? je suis la dernière victime. Je t'attends, bourreau qui as frappé mes enfants et ma Rose. Frappe-moi donc ; abats-moi donc ; tu ne seras plus un bourreau, tu seras l'ange libérateur, l'ange que

je voudrais aimer. O mort, vas-tu te faire attendre longtemps encore et me faire languir pour jouir de mon affliction ? Frappe donc maintenant que je suis seul ; la vie me pèse et je t'implore à grands cris. O mort impitoyable, tu ne sais oublier que ceux qui t'appellent.

Ma Rose n'est plus. Elle est partie, emportant les rêves de mes nuits et les rêveries de mes jours. O ma Rose ! depuis les jours de nos beaux rêves, des années ont passé et nous nous sommes aimés du plus pur amour. Souvent tu me disais : "Elphège, si tu savais comme je t'aime" et je te répondais : "Rose, tu ne m'aimes pas plus que je t'aime. Oh ! Rose, si tu savais comme je t'aime". Oui, nous nous aimions beaucoup tous les deux. Mais, hélas ! ma Rose, les années de bonheur ont fui avec rapidité ; tu as quitté la terre, tu m'as laissé seul, et seul maintenant je dis à Dieu et aux hommes, je dis au ciel et à la terre, je dis aux éléments muets et sourds et je dirai éternellement : "Rose, ma Rose, je t'aime toujours et je t'aimerai toujours. Puisses-tu m'entendre là-haut quand je te dis et te crie mon amour. Je soupire plus que jamais après toi. Où te chercherai-je maintenant ? Où te verrai-je ? Comment lirai-je dans tes yeux ? Pourrai-je jamais réchauffer tes mains et tes pieds glacés par le froid de la mort ? Je ne vois plus que ton souvenir dans les anses, sur les vagues, sur les sables du lac, sur les cimes, les croupes et les gorges, dans les grottes, à l'ombre des grands chênes. Tu n'es plus dans ma vie présente, aussi n'y a-t-il plus rien ; c'est le vide autour de moi. Tu n'es plus là, et quand je suis fatigué,

plus personne pour me délasser par sa présence. Tu n'es plus ici pour entendre mes peines et les adoucir, pour comprendre mes angoisses et les calmer. Quand je reviens je ne te trouve plus; quand je pars je ne te vois plus. Mon désespoir est grand, incommensurable. Pendant plusieurs années (hélas! trop courtes), nous avons eu le même toit, la même couche et maintenant je demande le même tombeau... Ouvre-moi ton tombeau; tends-moi les bras que je m'y jette pour y dormir mon dernier sommeil près de toi. Oh! ma Rose, ne tarde pas; ouvre-moi, ouvre-moi bien vite ton tombeau; ne me laisse pas languir plus longtemps. A Lowell, je te disais: "Si je pouvais m'endormir jusqu'à ce que tu viennes m'éveiller", aujourd'hui je te dis: "Oh! je veux m'endormir pour ne plus m'éveiller. Oh! ma Rose, ouvre-moi ton tombeau pour que j'aie de suite y dormir près de toi mon dernier sommeil.

Partout, O ma Rose, je te cherche, et nulle part je ne te vois. Mes yeux sont-ils fermés pour toujours à la lumière? Cependant il me semble que tu es toujours près de moi ou qu'à tout instant tu vas me revenir, que tu n'es pas partie pour toujours. Hélas! je ne te vois plus que par les yeux de l'esprit; oui, partout en esprit je te revois; tu me suis partout et toujours. Le matin, dans le grand lit en noyer, quand je me lève, je vois encore ton beau sein soulever le drap blanc au rythme de ta respiration tranquille comme autrefois lorsque tu me souriais dans tes rêves. Je revois encore ton corps souple reposer comme autrefois sous l'édredon qui en épousait les formes gracieuses. Quand je m'incline

vers l'oreiller où ta tête aux cheveux blonds reposait, il me semble que je vais encore cueillir sur tes lèvres si tendres ces bons baisers d'autrefois; mais, hélas! j'en entends plus que ton dernier soupir, ton dernier souffle. Durant le jour quand je pars ou que je reviens, je te cherche partout pour te donner encore des baisers, mais tu n'es plus et je n'ai plus personne à qui les donner. A table, j'en n'ai plus personne à qui donner les morceaux les plus tendres. Là, à ta place vide, l'ennui et sa sœur la tristesse, et son frère le désespoir se sont assis qui tournent vers moi leurs faces respectivement blêmes, éplorées, sombres et leurs yeux cruels qui me torturent l'âme; ils tendent continuellement leurs mains aux griffes acérées vers ma poitrine pour me déchirer le cœur. Combien de temps encore faudra-t-il m'asseoir près de cette chaise où il n'y a que des spectres effrayants? Ma Rose, ma Rose, aie pitié de moi; viens à mon secours; chasse ces ombres néfastes; abrège mon agonie. Oh! ma Rose, toi qui m'as tant aimé, tu ne tarderais pas à venir me chercher si tu savais comme je souffre de ton absence; comme je souffre de ne plus voir tes beaux cheveux blonds, tes yeux bleu tendre, ta bouche toujours souriante; comme je souffre de ne plus entendre ta voix si douce et si caressante. Prie, ô ma Rose, prie comme tu priais sur la terre et Dieu exaucera mes vœux d'aller bientôt te retrouver. Les saints ont tant de puissance dans le ciel que Dieu ne peut manquer d'accueillir favorablement ta prière. Je serais si bien près de toi, mon corps près du tien dans le tombeau, et mon âme près de la tienne à la table céleste.

Par hasard, quand je vais par les chemins que nous avons si souvent parcourus ensemble, je me hâte d'en sortir parce que trop de souvenirs y sont attachés qui me gonflent le cœur et me font monter les larmes aux yeux. Dans mon bureau quand je travaille, il me semble qu'à tout instant tu vas encore entrer et me donner tes bons baisers avant de partir ou en revenant. Mais, hélas ! j'attends toujours en vain. Le soir quand je rentre dans ma chambre, mes premiers et mes derniers regards sont pour ta couche toujours vide, et je me hâte de m'y reposer, espérant toujours y dormir bientôt mon dernier sommeil.

O ma Rose, toi que j'ai tant aimée et tant désirée avant de te posséder ; toi que j'ai encore plus aimée et plus choyée quand je te possédais, pourquoi me laisses-tu vivre seul sur la terre ? Et qu'est-ce que la terre sans ma Rose ? Qu'est-ce que la vie sans ma Rose ? La terre sans ma Rose, c'est un exil où l'ennui et le chagrin me ravagent et me minent sans aucun espoir ; c'est le désert impitoyable, sans jamais d'oasis, sans eau, où le soleil brûle et rend fou avant de tuer. La Vie sans ma Rose, c'est la barque qui a perdu son nautonier au moment où le phare s'est éteint. Qu'elle vogue, cette barque, où la poussent les vents et les tempêtes ; qu'elle se brise sur les écueils ; qu'elle s'abîme dans les profondeurs des flots, peu m'importe, il n'y a plus que la nuit sombre et le gouffre autour de moi. La vie sans ma Rose, c'est la terre privée du soleil, de sa lumière et de sa chaleur ; des ténèbres glacées m'enveloppent. La vie sans ma Rose, ce n'est pas de la vie, c'est la souffrance dans l'âme qui

végète, ce sont les défaillances du cœur qui saigne. Vivre, c'est aimer, mais mon amour n'est plus de la terre. Oh! ma Rose, ma Rose, vas-tu attendre longtemps encore avant de me tendre la main et de m'appeler à toi? Veux-tu me faire payer sur la terre d'exil tout le bonheur que tu m'as donné? Oh! non, non, car il me faudrait t'attendre toute une éternité.

O ma tendre Rose! que m'as-tu laissé en partant? Tes lettres, tes missives, remplies des plus douces consolations et des meilleurs conseils, tes lettres que je veux conserver avec un soin précieux pour y puiser la force et le courage en t'attendant. Ce qui me reste de toi, ô chère Rose? Le souvenir de ta beauté, de ta bonté, de ta douceur, de ta charité, de ton amour; le souvenir du bonheur que tu m'as donné toujours; le souvenir de ta bouche si souriante, de tes yeux si doux, de tes cheveux si beaux, de tes baisers si tendres et si ardents, de ton cœur si aimant, de ton âme si compatissante; le souvenir de tout ton être qui me suit partout et toujours; le souvenir du dernier baiser que tu me donnais lorsque, un instant avant ton dernier soupir, tu me tendais les bras, tu me pressais sur ton cœur et que ta bouche expirante déposait sur ma joue le dernier gage de ton amour. Ce qui me reste? Ton petit drapeau qui me fait rêver du ciel. Ce qui me reste? L'écho des dernières paroles que tu me disais quand je te demandais de venir me chercher: "Tu as tes enfants, toi". A ce moment, je l'ai compris, ton chagrin était grand, très grand, de me laisser seul sur la terre, et tu as voulu me consoler

par la pensée de mes enfants. Ce qui me reste ? Ton chapelet que tu aimais tant, à qui je puis adresser ces vers de Lamartine :

*"Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante  
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,  
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,  
Image de mon Dieu,*

.....  
*Voilà le souvenir, et voilà l'espérance."*

Ton chapelet, ma Rose, voilà le souvenir le plus beau, le plus précieux et le plus cher à mon cœur et à mon âme. Ton chapelet, enroulé autour de ton bras et de ta main, et son crucifix, que tu venais de porter à ta bouche, me semblaient la clef du ciel qui ouvrait ses portes pour t'accueillir. Les grains de ton chapelet, en cristal taillé en facettes, avaient la teinte bleue du ciel et brillaient comme des milliers d'étoiles pendant un soir calme et serein. C'était une vision du bonheur céleste qui t'attendait. Ce chapelet sacré, je veux, en le récitant souvent pour toi, en aplanir les facettes sous mes doigts en t'attendant. Et le crucifix, je le baiserais pour y retrouver à tout instant ton dernier baiser et ton dernier soupir, dans l'espoir d'y laisser bientôt mon dernier baiser et mon dernier souffle et ma dernière pensée pour toi. Ce chapelet, c'est ton souvenir et l'espérance de te revoir bientôt.

Sais-tu, chère Rose, ce que j'éprouve quand je relis ces lettres que tu m'as laissées comme souvenir ?

De la peine, de la tristesse, de la joie, de la consolation. Qui comprendra les déchirements de mon cœur à la lecture de ces lettres de notre jeunesse toutes empreintes de l'amour le plus ardent, le plus passionné. Relire ces lettres, c'est centupler les souffrances qui nous torturaient alors que, éloignés l'un de l'autre et fiancés, nous avions au moins, comme adoucissement à notre malheur, l'espoir de nous revoir bientôt. Relire ces lettres, c'est souffrir le martyr, le martyr de l'amour qui n'a plus d'espérance, martyr moral mille fois plus douloureux que le martyr physique. C'est souffrir, c'est vrai, mais c'est aussi nous revoir quand nous étions jeunes, quand l'amour débordait de nos cœurs, quand la vie était à la veille de nous sourire et de semer sur notre chemin les fleurs les plus variées et les plus odorantes. C'est souffrir, c'est vrai, mais dans ces moments de souffrance, je retrouve le passé avec ses joies, ses plaisirs, ses amours; je retrouve ma Rose des anciens jours si belle, si fraîche, si parfumée qu'il me plaît de souffrir, ne serait-ce que pour revoir un instant ma Rose que j'ai perdue à tout jamais. Dans ces moments de souffrance, il me semble revoir le bon sourire de ma Rose, la douceur de ses yeux bleu tendre et la beauté de ses cheveux blonds; il me semble entendre les battements précipités de son cœur quand elle me recevait; il me semble qu'elle me tend les bras pour me revenir ou m'attirer à elle.

Ne pourrais-je pas éviter ces souffrances, ce martyr? Oh! non, je ne veux pas; je l'aime, ce martyr; je le recherche plutôt car il est la manifestation de mon amour pour celle qui n'est plus. Mes yeux sont secs: la

source des larmes en est tarie; mais dans mon cœur qui en est rempli, gonflé, la source ne s'en tarira que le jour où il aura cessé de battre. Jusqu'à ce jour mon cœur ne peut cesser d'aimer et de pleurer ma Rose; et aujourd'hui pour moi, aimer c'est souffrir à tout jamais. Comment pourrais-je ne plus aimer celle à qui j'ai tant de fois répété: "Rose, ma Rose, je t'aime, je t'aimerai toujours et jamais je ne t'oublierai". Pourrais-je jamais être parjure et manquer à la parole que j'ai si souvent donnée à ma Rose? Cesser de l'aimer du plus profond de mon cœur, cesser de penser à elle à tout instant, l'oublier ne fût-ce qu'une seconde, oh! non, je ne veux pas, je ne peux pas; souffrir tous les tourments, tous les martyres plutôt que d'oublier un seul instant celle qui a été toute ma joie, toute ma vie. Si j'allais l'oublier ne fût-ce qu'une seconde, là-haut que penserait-elle de moi, elle qui avait promis de ne jamais m'oublier. Plus je souffre plus je pense à elle, et de là-haut elle voit mes pleurs, elle entend mes gémissements et elle doit m'en aimer davantage.

A la lecture de ces lettres, je sens les plaies de mon cœur s'ouvrir plus largement, mais il n'y a plus de baume pour les cicatriser, et qui pourrait en verser? Il me faut souffrir à tout jamais. Je vois ces plaies s'ulcérer, mais il n'y a plus de calmant pour en adoucir la douleur et qui pourrait en administrer? Il me faut toujours souffrir. J'en vois couler abondamment le sang et qui pourrait en tarir la source? Oh! qu'il coule, qu'il coule abondamment, plus abondamment encore et que ma vie s'en aille plus tôt avec la dernière goutte. Quand

donc mon cœur cessera-t-il de battre faute d'aliment ? Ma Rose, ma douce Rose, je te cherche partout, je t'attends. Quand donc me reviendras-tu, plutôt quand te retrouverai-je ?

A la lecture de ces lettres, je retrouve aussi les consolations que nous nous prodiguions mutuellement, les bons mouvements d'encouragement que ma Rose me manifestait si souvent avec tant de charme, les expressions tendres et les sentiments délicats dont elle remplissait ses lettres. J'aime à y retrouver l'ardeur de son amour, l'aveu de sa passion, la grandeur de son âme, la noblesse de son cœur. La lecture de ces lettres met parfois un peu de joie dans ma douleur, c'est une éclaircie dans mon chagrin.

A la lecture de ces lettres et à tout moment, le cœur brisé, déchiré, je me dis : "Si je pouvais recommencer le passé, le faire revivre, comme j'aimerais encore plus ma Rose. Mais le pourrais-je ? car je l'ai aimée passionnément, éperdument, follement ; je l'ai entourée des soins les plus empressés ; je lui ai tout donné ; j'obéissais à tous ses désirs, à tous ses caprices ; j'ai été doux pour elle ; je voulais ce qu'elle voulait ; mais l'ai-je aimée comme elle le méritait, autant qu'elle m'a aimé ? Les soins que je lui donnais étaient-ils aussi délicats que ses attentions pour moi ? Que ne lui ai-je donné qu'elle ne me le rendit au centuple ? Ne s'est-elle pas toujours oubliée pour me plaire ? Sa bonté et sa douceur n'ont-elles pas toujours été supérieures ? Oh ! ma Rose, ma Rose, si le passé était à recommencer, je le passerais à tes pieds

à t'adorer. Peut-on comprendre maintenant pourquoi, moi qui ai aimé autant qu'on peut aimer, je ne veuille plus et ne puisse plus vivre seul sur la terre. Oh! laissez-moi demander à tout instant à Ma Rose de venir me chercher bientôt. Laissez-moi implorer la mort; je la verrai venir avec quiétude et douceur, parce qu'elle sonnera pour moi l'heure de la délivrance, la fin de mon isolement et de mon exil. Je ne peux plus vivre sans ma Rose.

Pendant les quatre ou cinq mois qui ont suivi la mort de ma Rose, je fus tellement affaîsé, tellement accablé, démoralisé, anéanti que je ne pouvais pas comprendre que celle qui m'avait tant aimé et que j'avais tant aimée pût ne plus exister, qu'elle ne fût plus dans ma vie et que je ne fusse plus dans la sienne. Comment avions-nous pu nous séparer? Comment se pouvait-il que nous ne fussions pas partis ensemble comme nous avions toujours vécu ensemble, sans jamais nous séparer un seul instant? Nous nous étions tant aimés dans un bonheur toujours si parfait que nous n'avions jamais pensé ou cru que nous pouvions un jour être séparés. Heureux ceux qui ont le même trépas et le même tombeau après avoir toujours eu le même amour ardent sous le même toit paisible. Elle de moins dans ma vie et je n'étais plus rien, rien qu'une ombre. Je la cherchais partout; je l'appelais sans cesse et je l'entendais m'appeler. Sa voix, dans mon imagination, répondait-elle comme un écho des anciens jours, ou sa voix m'arrivait-elle du néant? Mais le néant, qu'est-ce? Et je me disais:

“J’ai perdu ma Rose sur la terre; elle est morte, et la mort c’est la fin de la vie; et après, plus rien, pas même une ombre. Je ne la reverrai plus jamais sur la terre, et dans l’au-delà, s’il y en a un, la retrouverais-je jamais ? Dans mon désespoir, je ne voyais plus rien au delà de la vie éteinte, et j’avais, malheureux, des doutes sur l’existence d’une vie future. Mon chagrin aveuglait mon esprit et affolait mon intelligence, et mon amour me rendait sourd à tous les raisonnements. Oui, dans mon désespoir, je me disais: “Existe-t-il une autre vie où je retrouverai ma Rose avec tout son amour ?” Et je me disais souvent aussi: “S’il est une autre vie dans l’au-delà, serait-ce ma Rose, ma vraie Rose que je retrouverai ? Mais, en supposant qu’il y ait une autre vie, et que dans l’au-delà ma Rose me reconnaisse quand mon heure sera arrivée d’y entrer, quels tourments ne dois-je pas endurer ici-bas seul avant que cette heure tant désirée n’ait sonné ? Ne plus la voir, ne plus lire dans ses yeux bleu tendre si doux, ne plus toucher ses beaux cheveux blonds, ne plus sourire à sa bouche toujours souriante, ne plus déposer de baisers sur ses joues tendres et ses lèvres frémissantes, ne plus constater les élans de son cœur et en compter les palpitations, ne plus entendre sa voix murmurer les mots d’amour qu’elle savait si bien dire, Ah! martyre de tous les instants. Ah! la mort, la mort, plutôt que cette agonie terrible; et si c’est le néant après, eh bien, je ne souffrirai plus de son absence, de sa perte.

Et je me disais dans mon affliction: “Oh! mon Dieu, mon Dieu, anéantissez-moi et que je n’aie plus de ces

pensées, de ces tourments pires que l'agonie, pires que la mort". Jamais auparavant je n'avais eu de ces doutes; c'étaient mes premiers doutes et ils me revenaient souvent; et cependant j'invoquais ma Rose-Alinda comme une sainte, comme si elle eût existé dans l'au-delà; je la priais constamment comme si déjà elle fût assise dans la gloire céleste. Elle était restée mon idole, et malgré mes doutes je l'adorais encore comme je l'avais adorée sur la terre. Je lui disais, comme je continue sans cesse à lui dire: "Oh! ma Rose, ma bonne Rose, ma sainte Rose, aie pitié de moi; viens à mon secours; viens me chercher, et donne-moi la force et le courage de supporter la vie en t'attendant ou en attendant d'aller te rejoindre".

S'il n'y avait pas de vie future, pourquoi invoquerais-je ma Rose, puisqu'elle n'existe nulle part? Et pourquoi l'attendre ou espérer la rejoindre jamais puisqu'elle n'est plus même une ombre? Oh! doutes mortels, pensées accablantes, pourquoi êtes-vous venus déchirer mon cœur et briser mon âme défaillante? N'était-ce pas assez d'être seul sur la terre sans que vous vinssiez m'enlever la dernière consolation qui me restait d'espérer la revoir dans l'au-delà. Pas d'autre vie dans l'au-delà? O mon Dieu, est-ce possible? Oh! non, cela ne se peut pas; puisque vous avez permis que nous nous aimassions tant sur la terre, c'est que vous nous prépariez une autre vie où nous retrouverions encore plus de bonheur à nous aimer. Oh! mon Dieu, le bonheur que Vous nous donniez ici-bas n'était-il pas l'avant-goût des joies célestes de nous retrouver et de nous aimer davantage. Ma Rose ne plus exister? Cela ne se peut pas. Dieu ne

l'aurait jamais faite aussi belle, aussi douce, aussi bonne, aussi sainte pour ne m'en donner la jouissance qu'un seul jour. M'aurait-il prêté son corps, son cœur, son âme pour ne m'en faire goûter les charmes qu'un seul instant, pour me faire languir ensuite et mourir sans espoir de ne jamais la retrouver ? O mon Dieu, Tu es moins cruel, Tu es plus juste. Tu existes, O mon Dieu et pour ta gloire, il Te faut des anges et des saints qui chantent tes louanges. Et les saints, où les prends-Tu, ô mon Dieu, sinon sur la terre parmi ceux qui ont aimé ? O espoir divin, je retrouverai donc près de Toi, ô mon Dieu, celle que j'ai tant aimée. Ma Rose ne plus exister, cela ne se pouvait donc pas ; et pour calmer les angoisses qui rongeaient mon cœur, qui minaient mon âme, je priais et je faisais prier. J'essayais de retrouver dans la prière ma foi et la foi de ma Rose. J'essayais de prier comme ma Rose priait et comme j'aimais à la voir prier.

Avant de mourir, j'ai voulu revoir le berceau de nos amours. Je me suis fait conduire à Ste-Martine. Hélas ! j'ai gravi les derniers degrés de mon calvaire. O tristesse ! O désolation ! En entrant dans le village et en le parcourant, je n'ai plus rien retrouvé du Ste-Martine d'autrefois, oh ! si peu, si peu que j'en eus le cœur gonflé, l'âme anéantie. Le sentier qui conduisait à la gare est devenu un grand chemin. Sur la voie principale du village, les chaumières ont disparu, avec les jardins qui les embellissaient ; de grandes bâtisses carrées se sont élevées à leur place, qui en ont enlevé tout le charme et la poésie. Les grands arbres qui ombra-

geaient la route sont tombés de vétusté ou frappés par la cognée dévastatrice. Et ce jour-là je n'ai plus entendu le pépiement des oiseaux, et sur les fils suspendus je n'ai pas vu les moineaux rassemblés. Les chevalets mal équilibrés du vieux pont de la vieille Ben-Oui ne font plus de grands cercles dans l'eau calme de la petite rivière; ils ont disparu avec le pont et la vieille Ben-Oui; et l'onde coule paisiblement, sans la barque qui nous balançait et nous portait jusqu'au vieux moulin qui élève encore ses murs massifs à mes yeux attristés.

Il est vrai, quarante-deux années se sont écoulées depuis le jour où j'allais à Ste-Martine, cueillir la plus belle des roses, et que ne fait le temps, l'impitoyable temps, en quarante-deux années? Il vaut mieux n'y pas penser... Seule la petite maison si hospitalière, berceau de nos amours, est encore debout. Je me suis arrêté en face, les larmes aux yeux, le cœur oppressé, l'âme défaillante... Je me suis revu dans la petite fenêtre de la lucarne d'où je regardais ma Rose entrer à l'église, le matin. Oh! passons, passons... le cœur me fait mal... j'étouffe... c'est trop triste... trop de souvenirs me reviennent qui me font regretter les jours heureux disparus depuis trop longtemps... ce n'est plus ici que le désert avec sa tristesse, sa désolation... Je veux du haut du Golgotha chercher un peu de consolation, retrouver un peu de paix pour mon âme, en adressant une prière pour celle et à celle qui n'est plus. Je veux revoir, dans l'église où nous avons si souvent prié ensemble, l'âme de ma Rose chérie. Oh! elle y est encore et elle m'invite à y entrer.

Je m'agenouillai dans un des derniers bancs, dans l'allée du centre, près de la grande porte. Pendant un moment de recueillement, j'entendis la grande porte s'ouvrir et je vis entrer ma Rose toute rayonnante, revêtue de sa robe de noce bleu Gobelin taillée dans un morceau du ciel pendant un beau jour d'été. Chère Rose, elle s'avancait d'un pas majestueux. En passant près de moi, ses beaux yeux bleu tendre me jetèrent des regards affectueux, et sa bouche toujours souriante semblait m'offrir les bons baisers d'autrefois. Au fur et à mesure que ma Rose s'avancait vers l'autel, sa toilette paraissait pâlir, changer de nuance, pour devenir toute blanche quand elle s'agenouilla sur le prie-Dieu qu'elle avait l'habitude de choisir aux pieds de la Vierge qui lui tendait les bras. Sa tête s'ornait d'un nimbe éblouissant et de toute sa personne jaillissaient des flots de lumière qui la faisaient ressembler aux anges prosternés devant le trône de Dieu. Oh! comme elle priait avec ferveur, les mains jointes et les yeux élevés vers la Vierge qui lui souriait comme autrefois. Vision céleste!.. et les élans de mon cœur allaient vers celle que j'aimais toujours du plus grand amour.

Si mes doutes sur la vie future n'eussent pas été dissipés depuis longtemps, ils se seraient évanouis à ce moment, car je voyais alors ma Rose, dans une sainte extase. Un ange lui prêtait ses ailes et je la voyais s'élever lentement vers la voûte du ciel qui s'ouvrait devant elle; et je croyais entendre le chœur des séraphins, des anges et des saints entonner des hymnes célestes.

Chère Rose, tu m'as entendu, et tu vis encore dans

BIBLIOTHÈQUE  
SANT-SULPICE

l'au-delà puisque tu as apaisé mes tourments, adouci ma douleur, dissipé mes inquiétudes et chassé mes doutes. Tu vis encore, je le sens; tu me suis de là-haut et tu m'aimes encore, je le vois, puisque tu m'as envoyé un rayon d'espérance.

O ma Rose, Rose chérie, nous n'irons plus désormais nous asseoir aux pieds des grands arbres comme nous avions, dans notre jeunesse, espéré le faire dans notre vieillesse. Tu n'es plus, je suis seul; je suis vieux; et seul je vais cheminer sous les grands arbres qui ombragent les sentiers du cimetière, pour aller prier sur ta tombe, au pied du monument sur lequel j'aimerais qu'on grave après ma mort ces mots: "*Il l'a adorée; il l'a pleurée; il a été fidèle à sa Rose-Alinda*".

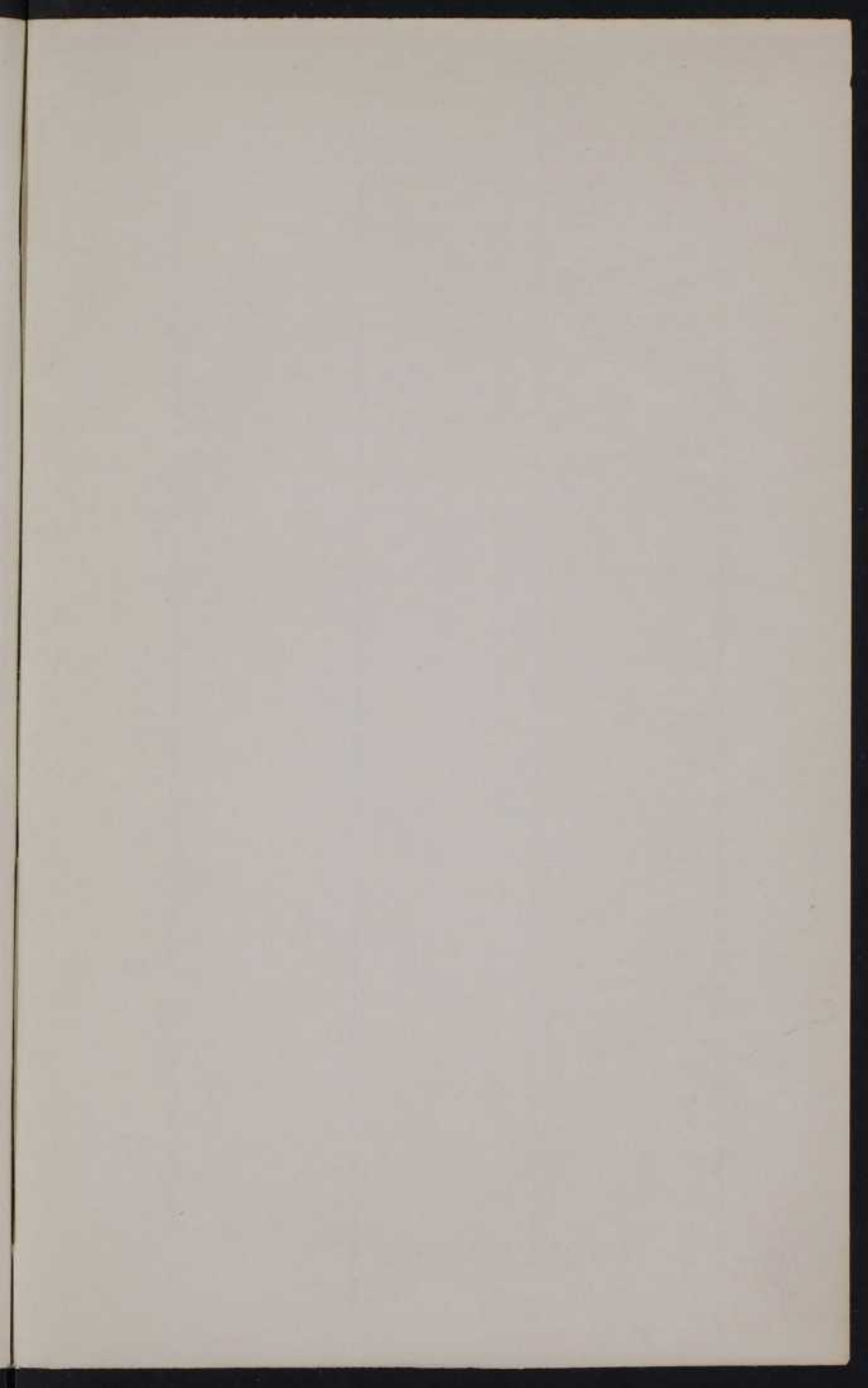
Montréal, 19 juillet 1930.

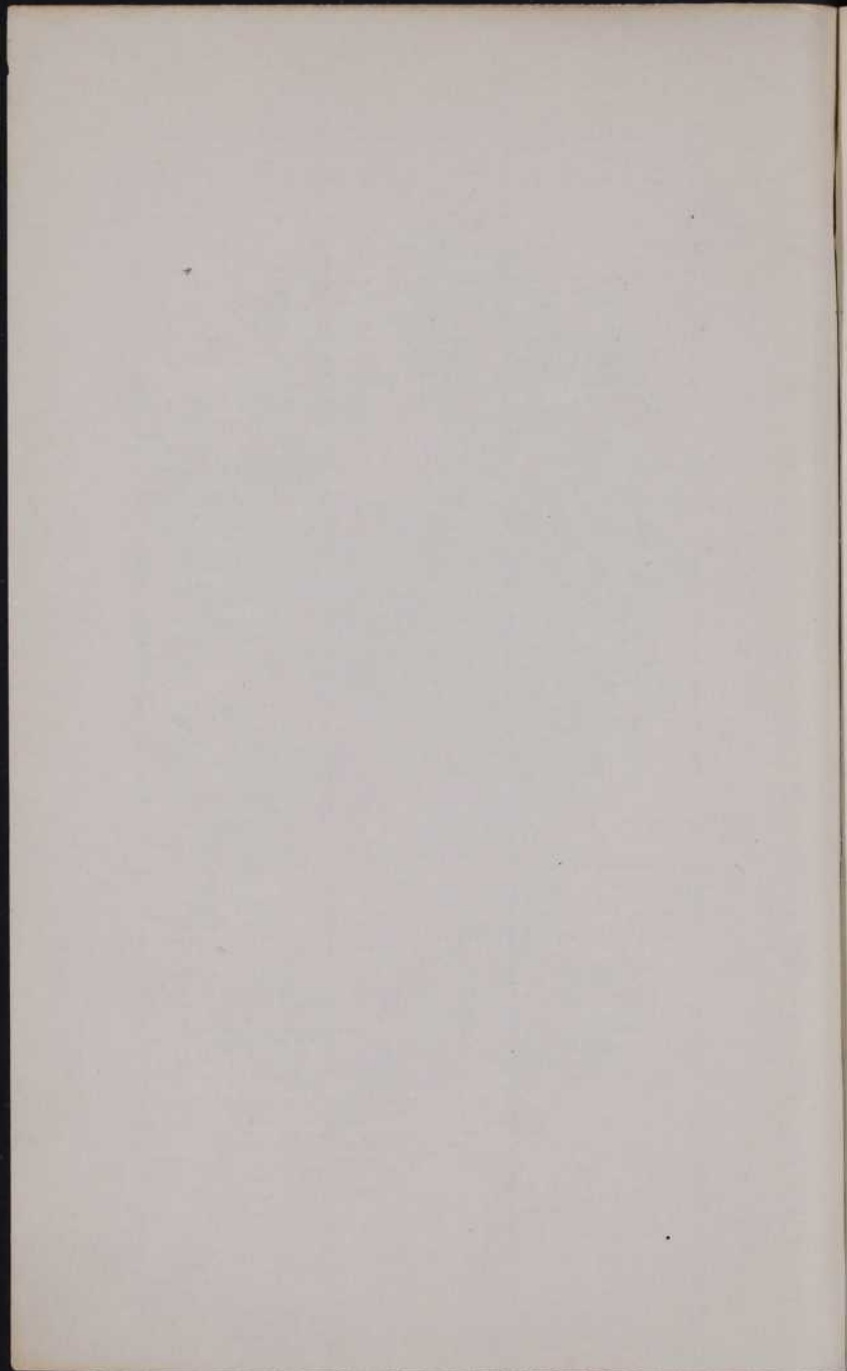
Fin.

BIBLIOTHÈQUE  
MONTREAL-TRIAQ

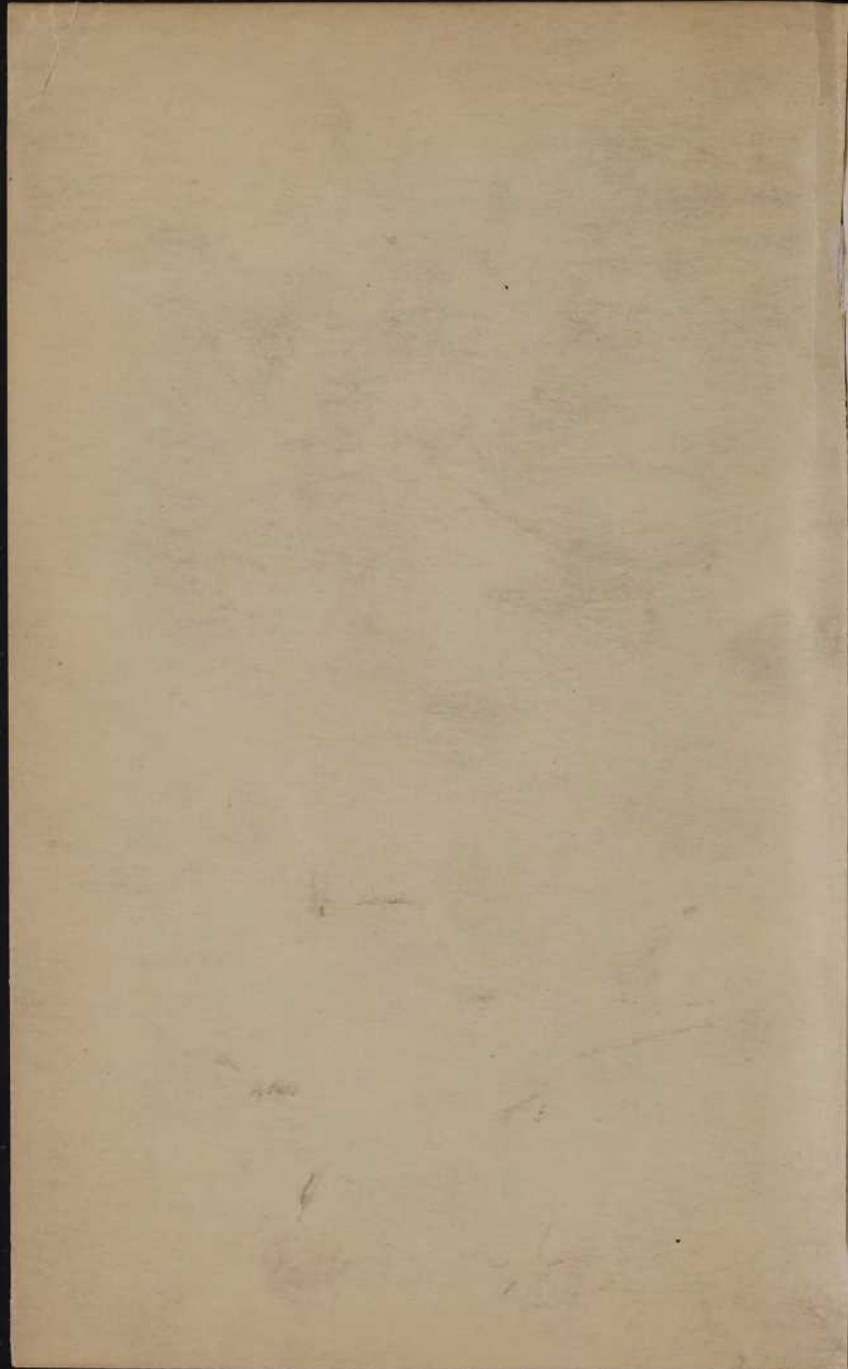


Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.

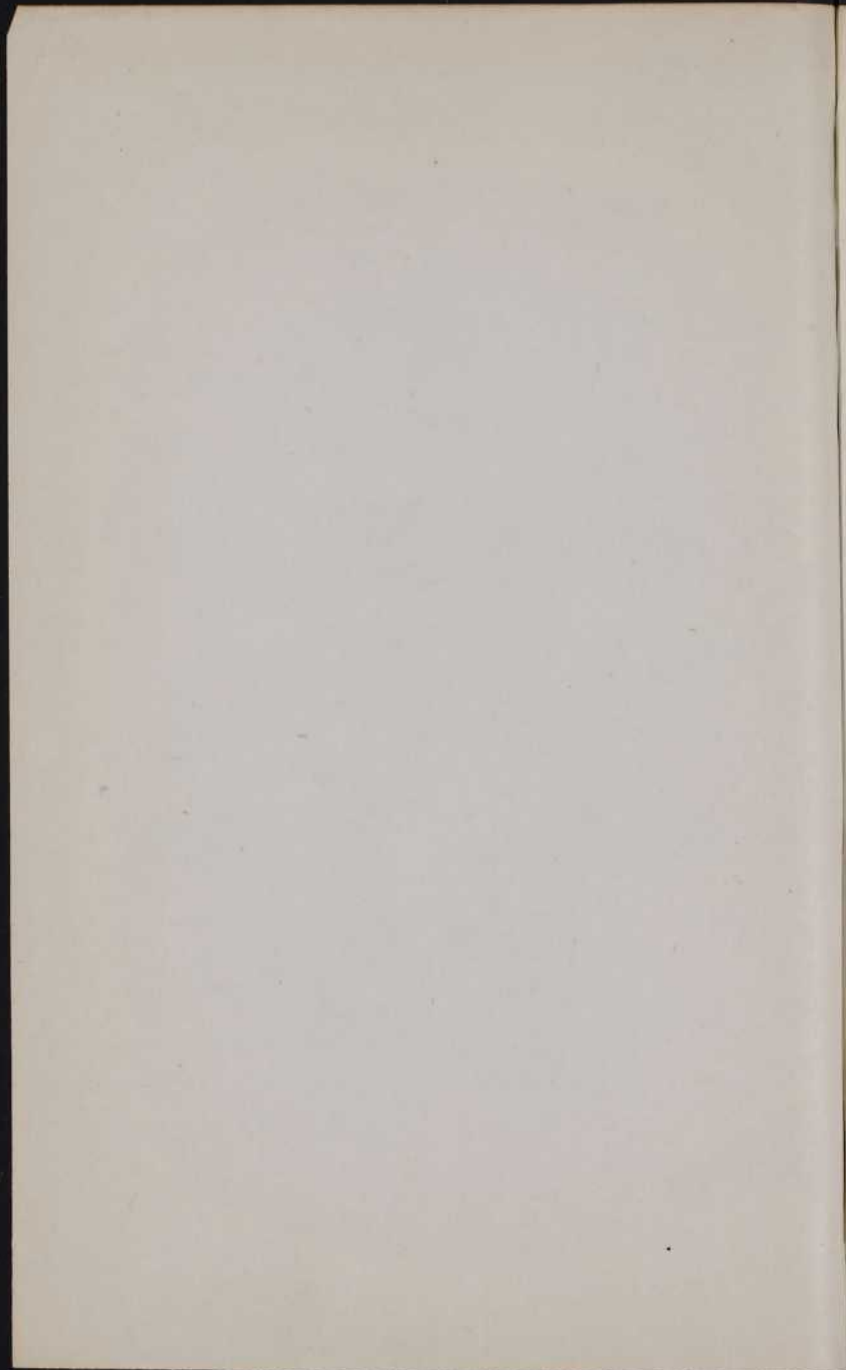


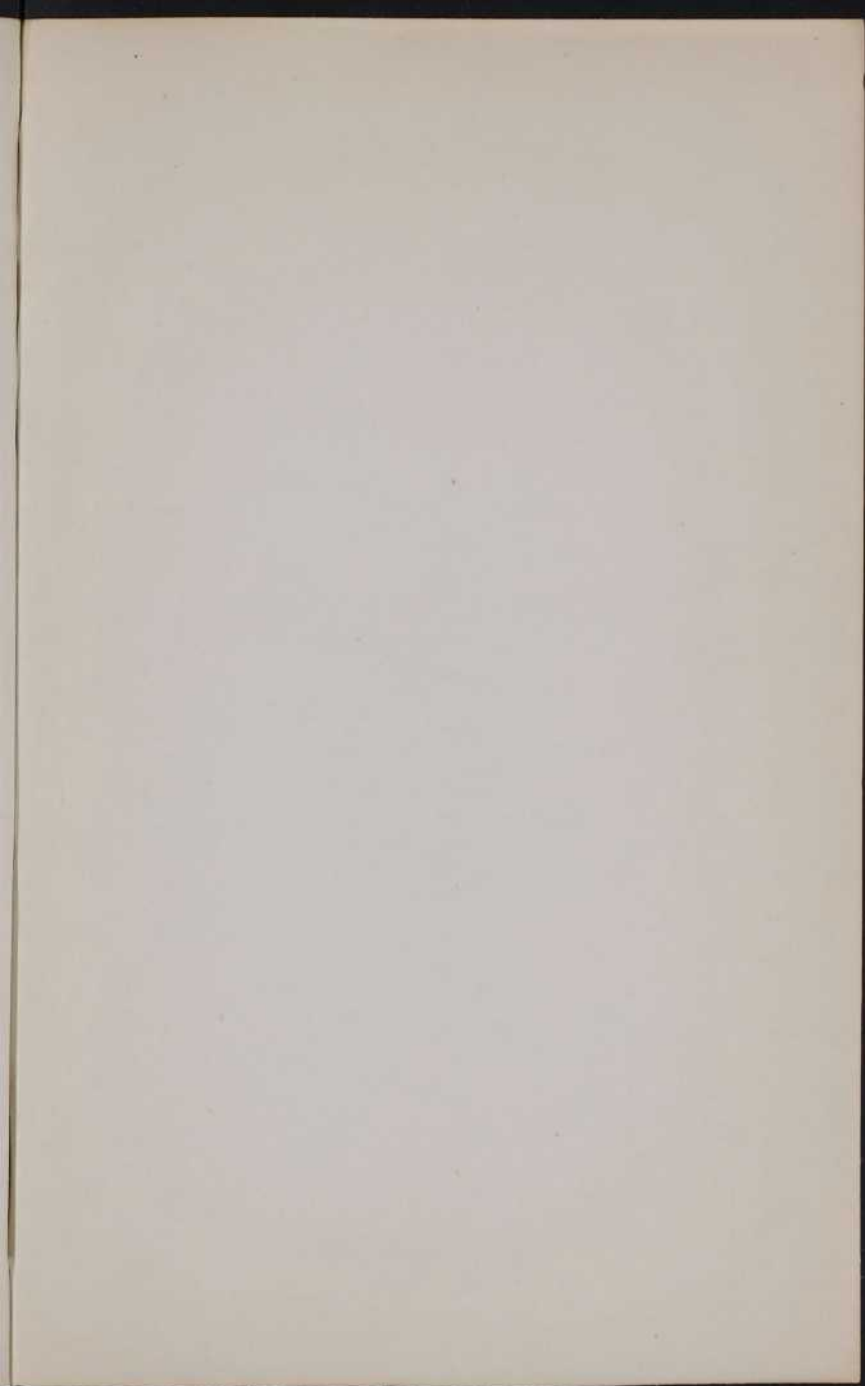


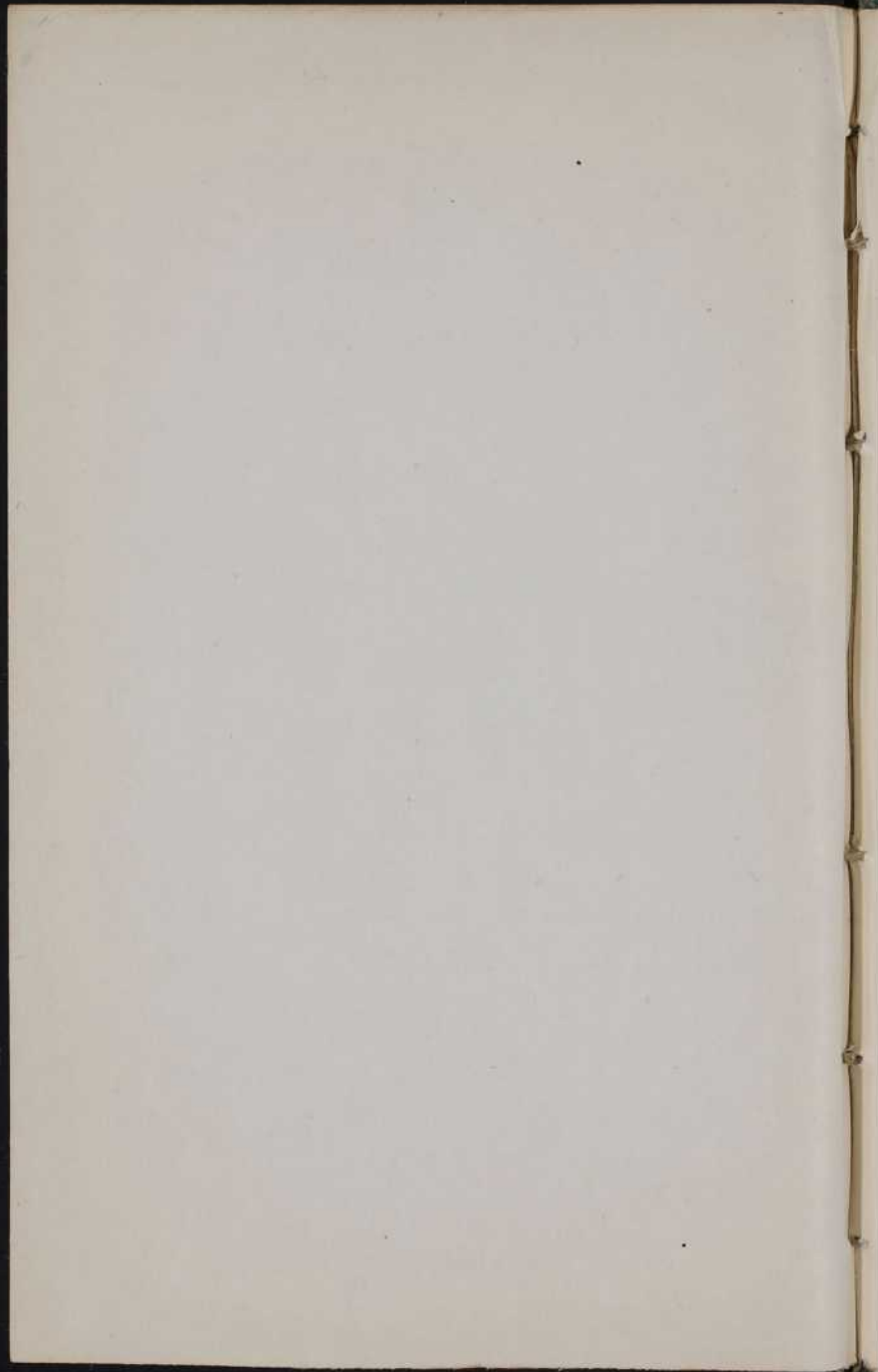


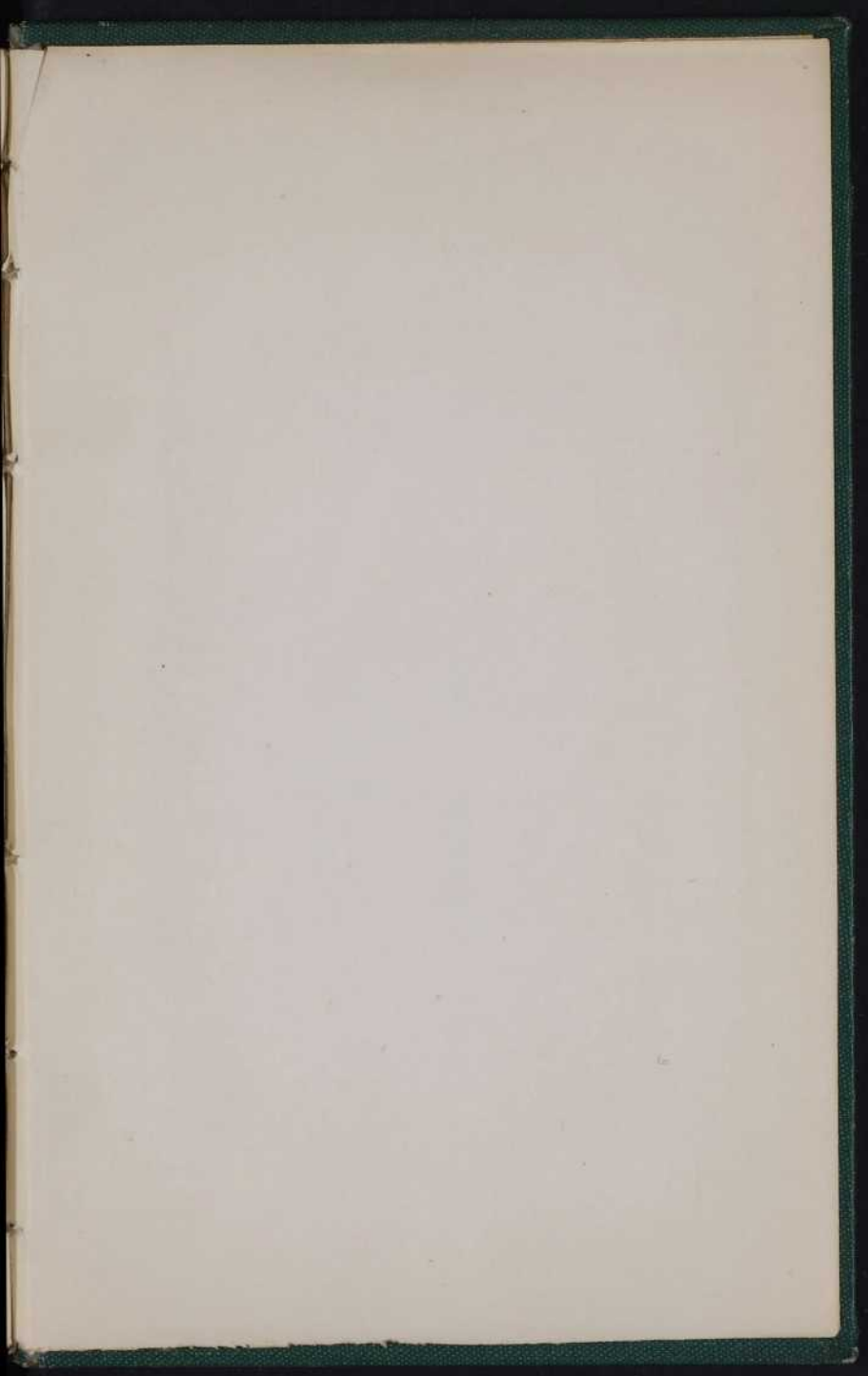












**BNQ**



000 429 192